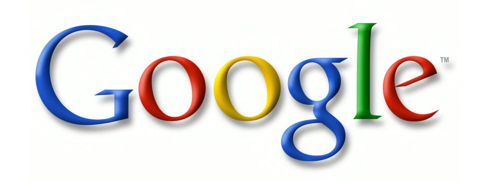




OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet 1755 — 1759.

RECUEIL
DES LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 2 de Juillet.

Je vous écris, ma très-chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'oeuvres de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages. 1755.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui

1755. courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aye la santé que M. *Tronchin* me donne si libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler, doit se bien porter : il est comme les magiciens qui croient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit ; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous savez : demandez-les lui sur le champ. Faites-les copier ; cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de réciter son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine ; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents parisiens, et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse ; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenson* & à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des mémoires in-

formes. Ce libraire est un sot, et le vendeur est un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré; cela est toujours fort désagréable. 1755.

Adieu, ma chère nièce; votre sœur vous embrasse; j'en fais autant: nous vous aimons à la folie.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de Juillet.

Mon cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en fesait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contens. Nous espérons enfin que vous le serez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne sera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à *César* ce qui appartient à *César*, et il ne me reste plus qu'un scribe qui a bien de la besogne

en vers et en profe. Ce n'eft pas une petite en-
1755. treprife pour un malade de corriger tous fes ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée eft de laiffer paffer tous ceux qui fe préfentent, et fur-tout de ne rien difputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards fe battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux fe faire défirer que de fe jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laiffer l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à préfent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à préfent. Ce ferait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de repréfentations. J'en laiffe tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réferve que l'efpérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même fuccès qu'Alzire, à qui madame *Denis* la compare, elle fervirait de contrepoifon à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour; elle difpoferait les efprits en ma faveur. Voilà fur-tout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau eft celui qu'il faut prendre; mais je foumets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage fous l'enveloppe de monfieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le faffe tranfcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, fi cela peut les amufer.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout eftropié. On le trouve ici très-joli, très-gai, et point fcandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* font cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poéfie, bien de la plaifanterie, et quand on rit, on ne fe fâche point; fur-tout nulle perfonnalité. Enfin, on fait qu'il y a trente ans que cette plaifanterie court le monde. La feule chofe défagréable qu'il y aurait à craindre, ce ferait la liberté que bien des gens fe font donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de fottifes qu'ils ont ajoutées aux miennes. 1755.

Mon cher ange, je fuis bien bon de fonger à *tout* cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage; il eft bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices fi loin de vous. Mille tendres refpects à tous les anges.

LETTRE III.

AU MÊME.

Aux Délices, 18 de Juillet.

Vous devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le fuis guère de la feconde: je penfe que le petit morceau ci-joint eft moins mauvais que celui auquel

1755. je le ſubſtitue, et voici mes raiſons. Le ſujet de la pièce eſt l'Orphelin : plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La ſcène me paraît mieux filée, et les ſentimens plus forts. Il me ſemble que c'était un très-grand défaut que *Zamti* et *Idamé* euſſent des choſes ſi embarraſſantes à ſe dire, et ne ſe parlaſſent point.

Plus la propoſition du divorce eſt délicate, plus le ſpectateur déſire un éclairciſſement entre la femme et le mari. Cet éclairciſſement produit une action et un nœud ; cette ſcène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième ; on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'eſt pas comme vous, mon cher ange ; il ne fait nul cas des abſens. *Zamti*, ne reparaiſſant qu'à la fin ſeulement, pour donner à *Gengis* occaſion de faire une belle action, ſerait très-inſipide ; il en réſulterait du froid ſur la ſcène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raiſons me font croire que la fin du quatrième acte eſt incomparablement moins mauvaiſe qu'elle n'était ; et je crois la troiſième façon préférable à la ſeconde, parce que cette troiſième eſt plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me ſoumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'eſt vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra auſſi que *Lambert* ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé ſi ſouvent pareſſeux.

THIRIOT-TROMPETTE me mande que M. *Bouret* ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie. 1755.

J'en bénis DIEU, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à

1755. Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de p'us faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Aux Délices, 21 de juillet.

MON cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres personnes ont entre les mains, sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce *Grasset*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioste*;

j'ai ſongé à la poſtérité ; et je fais l'impoſſible pour écarter les dangers du temps préſent. Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'eſt point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la choſe eſt devenue publique; mais c'eſt le contraire qui doit être public. Ma conſolation ſera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puiſſe me rendre un peu de juſtice. Adieu, mon cher ange.

1755.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

VOTRE Traité d'optique, Monſieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercîmens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéreſſer aux vérités hiſtoriques qui peuvent ſe trouver dans le ſiècle de *Louis XIV*. Ces vérités ne ſont pas du genre des démonſtrations. Tout ce que je peux faire, c'eſt de croire ce que m'a aſſuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du Téléma-

1755. que, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette queſtion eſt du reſſort de la phyſique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du ſable, il redevient ſable fin quand il eſt réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'eſt pas plus nuiſible que de la poudre de corail. De-là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de ſouper quelquefois, dans ma jeuneſſe, avec ces meſſieurs; ils briſaient leurs verres sous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur feſaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas aſſez broyés, aſſez pilés, on ne pourroit les avaler, ou du moins on ſentirait au paſſage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point ſous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poiſons; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant eſt un poiſon. Mais le docteur *Mead* diſait: *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre, et je ferai le marché.* En un mot, il eſt très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que groſſière on ne l'avaleroit pas. Du verre pilé tue quelquefois des ſouris, et ſouvent les manque; mais une princeſſe, dont le palais eſt délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui eſt entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, Monſieur, d'éclair-

cir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler. 1755.

La prédiction des tremblemens de terre sera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir.

Tout ce dont je suis bien sûr pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT.

A Genève, le 22 de juillet.

LES curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma *toile* cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à sa Majesté tartaro-chinoise; on dit que c'est un très-bon prince, et dont je serai fort content.

(*) De la Pucelle.

1755. Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade avec une Hiſtoire générale ſur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'eſt guère en état de parler long-temps à ſes amis. C'eſt aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loiſir, à aſſiſter ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi; je vous embraſſe.

LETTRE VII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or, voyez, mon héros, comme vous avez raiſon ſur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs eſt l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

Et qu'à la ville, et ſur-tout en province,
Les Richelieux ont nommé maquereau.

. . . .

Dort en Bourbon la graſſe matinée ;
Et que Louis, ce ſaint et bon apôtre,
A ſes Bourbons en pardonne bien d'autres.

Ce n'eſt pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres eſpèces qui vendent ſous le manteau cette abominable rapſodie, ſont prêts,

dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Grasset*, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur le champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru, dans ces circonstances, devoir vous envoyer, aussi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très-libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contresigné par lui, et vous être dépêché le lendemain. 1755.

Vous sentez. Monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre sous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare sont deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'*Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres: voilà toute ma requête. Je me

1755. borne à vous amuſer, et, ſi par haſard l'ouvrage réuſſiſſait, ſi on le trouvait digne de paraître ſous vos auſpices, je vous demanderais la permiſſion de vous le dédier à ma façon, c'eſt-à-dire, avec un ennuyeux diſcours ſur la littérature chinoiſe et ſur la nôtre. Vous ſavez que je ſuis un bavard, et vous me pafferiez mon rabâchage ſur votre perſonne et ſur les Chinois. Je vous ſupplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monſieur le ſouffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui eſt arrivé ſouvent. Tout le monde me pille comme il peut.

Adieu, Monſeigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre reſpect.

LETTRE VIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos déſirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu auſſi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cauſe cet abominable ouvrage qu'on fait courir ſous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetaſſé ?

Je

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. 1755.
Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point: c'est à vous mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* sont deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la guerre de 1741, qui était dans les mains de M d'*Argenson*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de *Malesherbes*, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuserait-il de jouer dans l'Orphelin? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monsieur le maréchal.

LETTRE IX.

A MONSIEUR

LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENEVE.

Le 2 d'auguste.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique confeil
1755. m'ayant déterminé à m'établir ici fous fa protection, il ne me refte, en vous renouvelant mes remercimens, que d'affurer mon repos en ayant recours à la juftice et à la prudence du confeil.

Je fus obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un confeiller d'État de France m'écrivit qu'un nommé *Graffet* était parti de Paris, chargé d'un manufcrit abominable qu'il voulait imprimer fous mon nom, croyant mal à propos que mon nom fervirait à le faire vendre ; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Laufanne, par ce *Graffet*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magiftrats de Laufanne, et je les fuppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Graffet* à Laufanne.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maifon que le fieur *Graffet*, vint me propofer de me vendre cet ouvrage manufcrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Graffet* arrivé de Laufanne vint lui-même me propofer ce manufcrit pour

cinquante louis, en présence de madame *Denis* et de M. *Catala*; et me dit que si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original. 1755.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. *Catala*, que ni moi ni personne de ma maison ne transcririons jamais des choses si infames, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur le champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécille.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui *Grasset* tient ce manuscrit odieux; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, Monsieur, ni le magnifique conseil, ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies si horribles, et qu'en quelque lieu que soit *Grasset*, j'informerai les magistrats de son entreprise qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, Monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique conseil, et de me croire avec un profond respect, etc.

LETTRE X.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 4 d'auguste.

1755. Ce que vous avez eſt preſque auſſi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela eſt fait, et vous voyez combien cela eſt différent des plates groſſièretés et des ſcandales odieux qui courent. Vous aurez le reſte; vous verrez que le bâtard de l'*Arioſte* n'eſt pas le bâtard de l'*Aretin*. Un ſcélérat, nommé *Graſſet*, eſt venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer ſous mon nom, à Lauſanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lauſanne; il eſt venu à Genève, je l'ai fait mettre en priſon. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de ſon feu. Tous les lieux ſont égaux quand il gêle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma ſituation. Je ne connaiſſais ni ce nouveau plaiſir, ni celui de ſemer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y ſuis très-heureux, et ſi les calomnies de Paris venaient m'y pourſuivre, je ſerais heureux ailleurs.

Je vous embraſſe. *Quid novi?*

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 d'auguste.

MON cher ange, je voudrais encore vernir 1755.
mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée, que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Grasset* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maison régnante, contre M. de *Richelieu?* Ceux qui l'ont envoyé, sachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraitre *Calvin* dans cette rapsodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII* Il est très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il est très-probable que *Grasset* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq magots soient joués vîte et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il se charger de *Zamti?* est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaisser à jouer *Zamti?* Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais si mes magots tombent, je suis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un

1755. pucelage; Dieu ſoit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait dans le ſeul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falſifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé eſt de la plus grande platitude. Gare que ces ſottes horreurs ne paraiſſent ſous mon nom; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne falſifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conſeiller d'État de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu ſur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* paſſablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un ſolécifme épouvantable de dire quelque choſe après ce mot. Ce ſerait tout gâter; la ſeule idée m'en fait frémir.

La ſcène du poignard a bien réuſſi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embraſſe; je me recommande à vos bontés.

LETTRE XII.

A M. DARGET.

Le 5 d'auguſte.

Je vous dois, mon ancien ami, un compte exact de ce qui s'eſt paſſé en dernier lieu au ſujet de ce poëme de la Pucelle d'*Orléans*, dont on pourra dire comme de celle de *Chapelain*: *Depuis trente ans on parle d'elle, et bientôt on n'en dira rien.* C'eſt peu qu'on ait

déshonoré la littérature jufqu'à imprimer le Siècle de *Louis XIV* avec des notes auffi abfurdes que calomnieufes, et qu'on fe foit avifé de faire un libelle fcandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'eft peu qu'on ait donné fous mon nom une prétendue Hiftoire univerfelle dont il n'y avait pas dix chapitres qui fuffent de moi, et dónt l'ignorance a rempli tous les vides: les mêmes gens qui me perfécutent depuis fi long-temps, ont mis le comble à ces malverfations inouies jufqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Ils ont déterré quelques fragmens de cet ancien poëme de la Pucelle d'Orléans qui étoit affurément un badinage très-innocent;. quand ils ont fu que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers auffi plats qu'offenfans contre les amis que j'ai en France, et contre les perfonnes et les chofes les plus refpectables. Quand on a vu que j'avais choifi un petit afile auprès de Genève, où ma mauvaife fanté m'a forçé de chercher des fecours auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe; ils ont gliffé au plus vîte dans l'ouvrage des vers contre *Calvin*. Ils vivent du fruit de leurs manœuvres, ils vendent cherement leurs manufcrits ridicules aux dupes qui les achètent, et fe font ainfi un revenu fondé fur la calomnie. En vérité, mon cher ami, fi ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je ferais prefque de l'avis de ce citoyen de Genève, qui a foutenu avec tant d'efprit que les belles lettres ont fervi a corrompre les mœurs. On a député dans le pays où je fuis un homme qui fe mêle de vendre des livres, il fe nomme *Graffet*; il 1755.

—— vint dans ma maiſon le 26 juillet, et me pro-
1755. poſa de me vendre cinquante louis d'or un de ces manuſcrits; il m'en fit voir un échantillon, c'était une page remplie de tout ce que la ſottiſe et l'impudence peuvent raſſembler de plus mépriſable et de plus atroce: voilà ce que cet homme vendait ſous mon nom et ce qu'il voulait me vendre à moi-même. Il me dit en préſence de pluſieurs perſonnes, que le manuſcrit venait d'un Allemand qui l'avait vendu cent ducats; enſuite il dit qu'il venait d'un ancien ſecrétaire de monſeigneur le prince *Henri*: il entend ſans doute le ſecrétaire à qui votre beau-frère a ſuccédé, et qui était avec cet autre fripon de *Tinois*; mais ni le roi de Pruſſe, ni le prince *Henri* n'ont jamais eu entre leurs mains des choſes ſi indignes d'eux. Il nomma pluſieurs autres perſonnes, il aſſura que *la Beaumelle* en avait un exemplaire à Amſterdam; je pris le parti de porter ſur le champ au réſident de France la feuille ſcandaleuſe que cet homme m'avait apportée écrite de ſa main. On mit *Graſſet* en priſon; il dit alors qu'il la tenait d'un nommé *Maubert*, ci-devant capucin, auteur de je ne ſais quel teſtament politique du cardinal *Alberoni*, dans lequel le miniſtère de France, et monſieur le maréchal de *Bellisle* ſont calomniés avec cette impudence qu'on puniſſait autrefois et qu'on mépriſe aujourd'hui; enfin on a banni de Genève, le nommé *Graſſet*. On a interrogé le ſieur *Maubert*, et on lui a ſignifié que ſi l'ouvrage paraiſſait, on s'en prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire, dans un pays où la juſtice n'eſt pas rigoureuſe; j'attends de votre amitié, que vous voudrez bien

bien m'instruire de ce que vous pourrez apprendre sur cette misère. Si vous voyez M. de Croismare et M. du *Verney*, je vous prie de leur faire mes très-humbles complimens ; mes Délices me font souvenir de Plaisance. Je n'ose demander des oignons de tulipe à M. du *Verney*, c'est la seule chose qui me manque dans ma retraite trop belle pour un philosophe : il faut savoir jouir et savoir se passer ; j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous souhaite fortune, agrémens, et j'aurais voulu que ma maison eût été sur le chemin de Vésel. 1755.

P. S. Pourrez vous-avoir la bonté de me dire le nom de ce provençal qui était ci-devant secrétaire du prince *Henri* (*) ? Je vous embrasse. Je suis bien malade.

Réponse de M. Darget à la lettre précédente.

le 6 septembre.

J'AI malheureusement une trop bonne excuse, mon ancien ami, de n'avoir pas encore répondu à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 du mois dernier ; j'ai toujours été malade, et pendant plus de 15 jours assez considérablement d'un mal de gorge : je n'ai pu ni m'occuper ni sortir, et cela est vrai au point que je ne verrai que demain pour la première fois votre belle tragédie de l'Orphelin de la Chine. Je vous fais bien sincèrement mon compliment sur ces nouveaux lauriers, et je vous prie d'être persuadé que personne n'en voit orner votre front avec plus de plaisir que moi.

Je n'ai rien vu des manuscrits tronqués qui courent presque publiquement de votre poëme de la Pu-

(*) Du Puget.

1755. celle; vous savez que je connais la bonne édition, et je verrai bientôt les endroits où l'on a voulu si méchamment introduire des choses qui ne sont pas de vous: et qui pourrait s'y tromper, mon cher ami? il n'appartient qu'à vous seul de retoucher vos ouvrages. Il faut bien prendre votre parti sur la publication de ce poëme; tous vos amis craignent à Paris qu'il ne soit bientôt imprimé, sur-tout en Hollande ou en Angleterre, et j'en tremble avec eux: je suis même surpris que cet événement là ne soit pas arrivé plutôt; il est très certain que *du Puget*, ce provençal, attaché très-peu de temps à la maison du prince *Henri*, en avait une copie fournie par l'infidélité de *Tinois*; il l'avait emportée dans le temps qu'il disparut de Berlin, et peut-être les espérances qu'il avait fondées sur le profit de ce manuscrit entrèrent-elles dans le projet de sa retraite; j'ai su depuis qu'il avait passé en Russie, où il a rentré dans l'obscurité. C'est peut-être à cette copie que vous devez la filiation de toutes celles qui se sont répandues depuis. *Grasset* qui vous porte à vous-même votre ouvrage, mais gâté et falsifié, et qui veut vous le vendre cinquante louis, est quelque chose de tout-à-fait singulier, et qui a dû vous faire rire vous-même; enfin vous savez à qui vous en prendre de tout cela, vous ne soupçonnerez plus vos admirateurs et vos amis. Vous en avez envoyé des copies ici qui pourront servir de pièces de comparaison; M. *Thiriot* en a une que je dois entendre ces jours-ci: les honnêtes gens ne se tromperont pas aux différences, et s'il y a des choses que l'on trouve que vous deviez changer, vous le ferez avec cette supériorité qui rend toujours les éditions faites sous vos yeux préférables aux autres.

M. du *Verney* a été enchanté, Monsieur, de recevoir des témoignages de votre souvenir; sa santé est assez bonne, il ne passe plus que les étés seulement à Plaisance, et il y jouit d'un loisir qui serait encore plus philosophique s'il était moins homme d'état; il vous enverra volontiers des oignons de tulipe: marquez-moi la manière de vous les faire parvenir: il

ne faut pas qu'il manque rien à un lieu dont vous faites vos délices! 1755.

Vous m'avez promis anciennement et dans les momens heureux de ma liaison avec vous, que vous me procureriez mes entrées à la comédie française par la présentation d'une de vos tragédies; je vous rappelle cet engagement, et j'en prends acte, pour la première que vous enverrez; vous savez que je sais les lire.

M. de *Croisinare* vous fait mille complimens; il est du comité secret de vos amis à Paris, et mérite assurément à tous égards d'y tenir sa place.

Ma mauvaise santé salue vos incommodités, elle s'y intéresse, elle vous plaint. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous renouvelle toujours avec un nouveau plaisir, mon cher ami, les aveux de mon attachement bien tendre et bien sincère.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

Mon cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très-bon avis. Ce *Grasset* était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que *Chévrier* étoit très-instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre

1755. et gagner de l'argent. Je n'y fais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déjà coûté plus de quarante mille écus. Madame *Denis* se meurt de douleur, et moi de la colique.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à *Crébillon*. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange qui me consolez.

LETTRE XIV.

AU MEME.

13 d'auguste.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce: *très-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir.*

———
1755.

La comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est en tout sens celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré, mon cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Grasset* est le résultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai hon-

1755. nêtement. Toute groſſièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui eſt entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exempl ire. Je vous ſupplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et ſurtout de la faire lire à M. de *Thibouville*; je vous en conjure. Ah! mon cher et reſpectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder? Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embraſſe tendrement. Les hommes ſont bien méchans; mais vous me raccommodez avec l'eſpèce humaine.

LETTRE XV.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguſte.

MA chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaiſe ſanté, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin eſt à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la ſavoir ſupprimée qu'altérée.

Les ſcélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Graſſet*, que M. d'*Argental* m'avait heureuſement indiqué, eſt venu ici pour imprimer un déteſtable ouvrage ſous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous ſavez que cet ouvrage de jeuneſſe n'eſt qu'une gaieté très-

innocente. Deux fripons de Paris, qui en o eu des fragmens, ont rempli les vides comn ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus re pectable et de plus ſacré. *Graſſet*, leur ém ſaire, eſt venu m'offrir le manuſcrit pour ci quante louis d'or, et m'en a donné un écha tillon auſſi abſurde que ſcandaleux. Ce ſont d ſottiſes des halles, mais qui font dreſſer l cheveux à la tête. Je courus ſur le champ de n campagne à la ville, et, aidé du réſident France, je déférai le coquin; il fut mis en p ſon et banni, ſon bel échantillon lacéré brûlé, et le conſeil m'a écrit pour me reme cier de ma dénonciation. Voilà comme il fa drait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne l crains point ici; je ne les crains qu'en France

Ayez ſoin de votre ſanté, et aimez deux ſo taires qui vous aiment tendrement. Je vous er braſſe, ma chère enfant, du fond de mon cœu

LETTRE XVI.

A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguſte.

MON ancien ami, amuſez-vous tant qu vous pourrez avec une Pucelle; cela eſt beau votre âge. Il y a trente ans que je fis cette foli Je vous ai envoyé la copie que j'avais depu dix ans. Je ne puis ſonger à tout cela que po en rougir. Dites aux gens qui ſont aſſez bo pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commence par critiquer ſérieuſement frère *Jean des En mures* et *Gargantua*.

1755. Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pascal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'*Argenson* le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

LETTRE XVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguste.

On vous lit des choses bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites: c'est ainsi

(*) La Pucelle.

qu'elle se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale 1755. qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfans sont placés.

Je vous souhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout insipide qu'elle est; de la santé qui est le vrai bien, et qui cependant est un bien trop peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde sont engrênées de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices, 29 d'auguste.

MON divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'*Argental*, et je les baise, avec votre permission, enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain*; ce qui est, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable ami, je ne suis touché que de vos bontés; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les brisera, on les cassera, on les mettra sur sa che-

1755. minée ou dans ſa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur eſt flétri, mon eſprit laſſé, ma tête épuiſée. Je ne puis, dans mes violens chagrins, que vous faire les plus tendres remercîmens. C'eſt vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable ange gardien. Ce *Graſſet*, ce maudit *Graſſet*, eſt un des plus inſignes fripons qui infectent la littérature. J'ai eſſuyé un tiſſu d'horreurs. Enfin, ce miſérable, chaſſé d'ici, s'en eſt allé avec ſon manuſcrit infame, et on ne ſait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui diſpoſe inſolemment de mon bien ſans daigner ſeulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenſon*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de ſavoir par qui; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne feront indifférens. Enfin, mon cher ange, je ſuis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me ſont venu aſſaillir aux pieds des Alpes, dans ma ſolitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jéſuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma ſanté n'a pas réſiſté à toutes ces ſecouſſes, Il ne me reſte de ſentiment que pour vous aimer; je ſuis abaſourdi ſur tout le reſte. Adieu; pardonnez-moi, je ne ſais plus où j'en ſuis. Adieu, votre amitié ſera toujours ma conſolation la plus chère. Je baiſe très-douloureuſement les ailes de tous les anges.

LETTRE XIX.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

30 d'auguste.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre (*) contre le genre-humain; je vous en remercie. 1755.
Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne le corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre foiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre *ouvrage*. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude

(*) Le Discours sur l'inégalité des conditions.

—— que j'ai choisie, auprès de votre patrie où vous
1755. devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires, du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, fesant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin, des hommes assez lâches et assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferai voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une pro-

feffion honnête, foit de manœuvre, foit de laquais, et fachant malheureufement lire et écrire, 1755.
fe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manufcrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaifanterie faite, il y a près de trente ans, fur le même fujet que *Chapelain* eut la bêtife de traiter férieufement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groffièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de fottife que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manufcrit ce qui n'appartient qu'à eux et qui n'eft digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raffemblés dans les archives publiques pour fervir à *l'hiftoire* de la guerre de 1741, lorfque j'étais hiftoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on fe faifit à l'envi de mon bien, comme fi j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impofture et la rapine me pourfuivant depuis quarante ans jufqu'au pied des Alpes, et jufqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont effuyé les mêmes injuftices et de plus grandes; que cette deftinée eft celle de prefque tous ceux que l'amour des lettres a trop féduits.

Avouez, en effet, Monfieur, que ce font là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la fociété s'aperçoit. Qu'importe au genre-hu-

1755. main que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle*; et pour ce tyran sans courage, *Octave-Cepias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne savait pas lire jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père

Mallebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination. 1755.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi ; puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye ; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. *Chapuis* m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de septembre.

NON assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flé-

1755. trir les vers infames que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations?

Qui des Valois rompant la destinée,
A la gard'Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train:
Car saint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez-vous que, dans le siècle où nous sommes, on m'impute de pareilles bêtises qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions: cela est digne de la presse hollondaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi la Pucelle, l'infame prostituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai démandé; mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère; c'est, à ma réquisition, sur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame *Denis* les minutes très-informes des matériaux de cette histoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé *Prieur*, par les mains du chevalier de *la Molière*, dont ce *Prieur* a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier, soit ca-

(*) C'est celle à *J. J. Rousseau* qu'on vient de lire.

pable d'une ſi infame action. Je ſuis très-loin de l'en ſoupçonner, et je ſuis perſuadé qu'il ſe lavera devant le public d'une accuſation ſi odieuſe. Je me ſuis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une hiſtoire du roi imparfaite, et qu'on abuſât de mes manuſcrits. Cette *hiſtoire* ne doit paraître que de mon aveu et de celui du miniſtère, après le travail le plus aſſidu et l'examen le plus ſévère. 1755.

Vous me feriez un très-grand plaiſir de faire lire le manuſcrit que vous avez à M. de *Thibouville.*

Adieu, mon ancien ami. Le miniſtre philoſophe aura bientôt les remercimens que mon cœur lui doit.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de ſeptembre.

VOILA ce que cauſent, mon cher ange, les perſécutions, les procédés infâmes, les injuſtices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préſervatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je ſuis accablé depuis ſi long-temps. C'était une occaſion de faire voir dans tout ſon jour tout ce que j'eſſuie, ſans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi ſervent les plaintes?

Ce n'eſt que dans votre ſein, mon cher et reſpectable ami, qu'il faut dépoſer ſa douleur.

Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui
1755. s'est passé entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que * * * les a volés, que *la M* * * * les a vendus de sa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M* * * * est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont *Lambert* peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur le champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie à Paris chez *Prieur*; mais la pourra-t-on saisir à Rouen, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais bien certainement, par la réponse de madame de *Pompadour* et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de * * *, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en fesait autant, et qui fesait vendre un autre manuscrit par ce fripon de *Grasset*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de * * * à madame *Denis*? et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences sont-elles concevables? Je ne conçois pas M.

de *Malesherbes*; il eſt faché contre ma nièce, pourquoi ? parce qu'elle a fait ſon devoir. Il eſt trop juſte pour lui en ſavoir long-temps mauvais gré. Je ſuis perſuadé que vous lui ferez ſentir la raiſon. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de *** et de *la M**** exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* eſt-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaiſe action pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'eſt bonne qu'après ſa mort. 1755.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorſque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je ſuis ! cela m'eſt impoſſible. Je ſuis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu abſolument imprimer la pièce pour avoir une occaſion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans ſe débitent en manuſcrit ſous mes yeux, dans un pays qui ſe croit recommandable par la ſévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puiſſances, de vers impies. Voulez-vous que je me taiſe ici, que je ſois en exécration, que je laiſſe courir ces ſcandales ſans les réfuter? J'ai pris l'occaſion de la célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon aſile me coûte aſſez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours ſi malheureux. Que m'importe dans

1755. cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie ? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessament le reste, avec l'épitre à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jaques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers ; *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens sont damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de *Malesherbes* ; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts ; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

LETTRE XXII.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

Septembre.

M. *Rousseau* a du recevoir de moi une lettre de remercîment. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature ; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom ; je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rousseau*, et de

m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer, en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connait ſi bien. (*) 1755.

(*) *Réponſe de M. Rouſſeau.*

Paris, le 20 de ſeptembre.

En arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma réponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. *Bouchaud*, aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas *voulu m'en* dire davantage; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reſte une excuſe à vous faire ſur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, ſans votre conſentement ni le mien.

Je ſuis avec les ſentimens du plus ſincère de vos admirateurs, etc.

Je ſuppoſe que vous avez reçu ma réponſe du 10 de ce mois.

LETTRE XXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

1755. Je vous envoie, Monſeigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain; ce ſont les premiers exemplaires qui ſortent de la preſſe. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la diſſertation que je m'aviſe toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poſte, et qui ſe termine par une vaine formule; c'étaient des diſcours inſtructifs. Un ſimple compliment n'eſt guère lu, s'il n'eſt ſoutenu par des choſes utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jaques Rouſſeau*, que j'ai cru néceſſaire de publier dans la poſition où je me trouve.

Je ſuis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorſque je ne devrais vous parler que du chagrin ſenſible que m'a cauſé la perte de votre procès. Je ne ſais pas ſi une pareille déciſion ſe trouve dans l'Eſprit des Lois. J'ignore la matière des ſubſtitutions; j'avais ſeulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables, et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire ſur-tout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je re-

garde cette clause comme une fausse nouvelle.
Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous 1755.
devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de *Cochin*, était indubitable et ne fesait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise; mais les canons ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre belle ame que vous trouvez des ressources. C'est à cette ame noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentimens les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle *Clairon* soit une grande enchanteresse.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

1755. Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert*; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très-incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à Rome sauvée, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très-injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement.

Le

Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que : 1755.

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagrémens qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi, un **** vole des manuscrits, et ce lâche insulte ! et il vous traite d'*espèce !* et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol ! Contre qui ? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchans ! Vous avez le droit de vous élever contre eux ; c'est à

plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé les
1755. esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talens attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher ange.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

20 de septembre.

MON cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remercîmens au chœur des anges ; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741, l'injustice de M. de *Malesherbes*, ses discours offensans et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort ; tant de tribulations jointes aux souffrances du corps, des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre

hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à pré-
sent à l'Orphelin; mais rien ne m'ôtera jamais 1755.
à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusemens; vous ne me dites point, si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix, si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous savez.

LETTRE XXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de septembre.

Vous devez, Monseigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. *Pallu*, sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très-sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne

1755. fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis que je ne suis plus historiographe. L'histoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui est fort étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de ***. Manger six cents mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la faiblesse de permettre cette édition, sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à Madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*, et j'obtins sur le champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne

peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de *Pompadour* et M. d'*Argenson* ont pensé comme moi, et madame de *Pompadour* m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi-bien que monsieur d'*Argenson*, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de *Staal*. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

1755.

LETTRE XXVIII.

A M. THIRIOT, à *Paris*.

Aux Délices, le 1 d'octobre.

JE n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'Aloïsia; mais il y a peu de ces grandes ames qui conservent si long-temps le feu sacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise

Je suppose que vous ménagez votre entrée de
1755. façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental*, elle doit faire quelque effet, si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte:

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à la place:

Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous;
Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quelqu'un*, n'est pas une expression française; et ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà dit*; et dans cette dernière scène que, par parenthèse, je trouve très-bonne, je voudrais que *Zamti* eût l'honneur de vous dire:

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.

Je voudrais que le cinquième acte fut joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec *Octar* ne doit point être tronquée; et que vous disiez: ...

Ci j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, etc. 1755.

Une de ces raiſons, c'eſt qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a ſon projet de mourir avec ſon mari, veuille l'exécuter ſans voir *Gengis*; et que, remplie de cette idée, elle haſarde ſa prière à *Octar*: d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, de tous ces détails. Maintenant, ſi M. de *Crébillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et ſi votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrai la pièce avec le plus de changemens que je pourrai. J'attendrai ſur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conſeillerais, ce ſerait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle eſt trop long pour mademoiſelle *Gauſſin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouſe. Vous feriez réuſſir cette pièce avec M. *le Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode*; vous joueriez après cela *Idamé*, ſi le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une ſi longue lettre que le triſte état de ma ſanté m'a obligé de dicter. Je vous préſente mes très-ſincères remercimens, etc.

LETTRE XXX.

A M. DU MARSAIS, *à Paris.*

Aux Délices, le 12 d'octobre.

1755. Je bénis les Chinois, et je brûle des pastilles à *Confucius*, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'*Adriène* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé, et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit sottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma reponse adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez ; c'est un

(*) M. *du Marsais* avait enseigné la déclamation à mademoiselle *le Couvreur*.

vice que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie. 1755.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien faché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que votre machine végétante et pensante retourne aux élémens dont elle est faite.

Je vous embrasse en *Confucius*; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble serviteur.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MON cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le seriez davantage sans trois terribles empêchemens, la maladie; l'éloignement et une histoire générale qui me tue. Puis-je songer au seul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau

1755. me dire que la cauſe de *Gengis* doit paſſer la première, vous connaiſſez trop bien la faibleſſe humaine pour ne pas ſavoir que nous ſommes les maitres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; celà dépend de la terre et du ſoleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, meſſieurs de Paris, faites ſuivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au ſortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la caffe et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ferais peut-être aſſez fou pour lui donner, en ſon temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'eſt pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations ſoient jugées, et que le génie me diſe, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert* ; il s'aviſe d'imprimer un recueil de toutes mes ſottiſes, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens ſans nombre que j'y ai faits. C'eſt encore un travail aſſez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne faſſe rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce pareſſeux eſt bien ardent quand il croit qu'il y va de ſon intérêt ; mais ſon intérêt véritable eſt de ne rien faire ſans mes avis et ſans mes ſecours. De quoi ſe méle-t-il de commencer, ſans me le dire, une édition de mes œuvres, lorſqu'il ſait que j'en fais une à

Genève, et lorſqu'il a paſſé une année entière ——
ſans vouloir profiter des dons que je lui offrais. 1755.
Il m'envoya, il y a un an, une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je payerais la feuille, et *qu'il* s'allât promener. Je donnai mes *guénilles* à d'autres; et à préſent le voilà qui travaille, et ſans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en paſſant, ſi vous le rencontrez en allant à la comédie, ſi vous vous en ſouvenez, ſi vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité, mais encore faut-il être imprimé à ſa fantaiſie. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre et réuſſir autant que j'ai envie de vous plaire.

LETTRE XXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le ſuccès. Le triſte état de ma ſanté m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte:

Cependant de Gengis j'irrite la furie;
Je te laiſſe en ſes mains, je lui livre ta vie;
Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi:
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, Mademoiselle, 1755. de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je suis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils ressemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à monsieur d'*Argental* pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue, si vous la récitez comme je l'ai fait en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentimens que je vous dois.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

Tout va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'est mort un petit suisse charmant, qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison, où j'avais

vais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon suisse est mort dans ma maison; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas, vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en suisse en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain sec, pendant qu'on a une Histoire générale sur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin; il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoise. Les petits changemens que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle *Clairon* qui établit tout le succès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en appercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions seraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne serais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour

1755.

1755. aller au-devant de la Pucelle qu'on vend partout. Il falloit abſolument déſavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai beſoin d'un peu de repos dans ma vieilleſſe et dans une vieilleſſe infirme, qui ne réſiſteroit pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jaques* a fait un aſſez bon effet, du moins dans les pays étrangers ; mais je crains toujours les langues médiſantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer *presto, presto*, mes ſottiſes non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'eſt encore là une de mes peines. Encore, ſi on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'eſtomac, craindre les rois, et les libraires, et les pucelles! on n'y reſiſte pas. Etes-vous content de Cadix ? Pour moi j'en ſuis horriblement mécontent.

Le roi de Pruſſe m'a fait *mille complimens*; et me demande de nouveaux chants de la Pucelle; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'*Argental* ? Je ſuis à ſes pieds. Adieu, divin ange.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 d'octobre.

JE vous remercie, Monsieur, de M. *Palissot* 1755.
et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu; quoique j'aie à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarasseroit un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, Monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphélin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin St. *Denis* qui me redemandera son oreille, St. *George* à qui j'ai coupé le bout du nez, et sur-tout St. *Dominique*; cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reste la cour de Pékin; mais c'est encore la

—— famille des conquérans tartares. Je vois qu'il
1755. faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant, Monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu M. *Patù*; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève avec M. *Palissot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pélerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique: ils sont venus me réchauffer un peu; mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite: ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'histoire d'*Ottieri?* En ce

cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur le champ. Adieu, mon ancien ami.

1755.

LETTRE XXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pélerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher

1755. ange, je ſuis reduit à planter. J'achève cette maudite Hiſtoire générale, qui eſt un vaſte tableau feſant peu d'honneur au genre humain. Plus j'enviſage tout ce qui ſe paſſe ſur la terre, plus je ſerais content de ma retraite, ſi elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a ſi long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie ſon Philoctète; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode ſur la mort, intitulée *de main de maître*; elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela eſt bien plaiſant, et la vie eſt un drôle de ſonge. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

14 de novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adreſſer une lettre à cachet volant, pour l'académie françaiſe et pour monſieur ſon ſécrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre ſous l'enveloppe de monſieur *Dupin*, ſecrétaire de M. le comte d'*Argenſon.* Je me ſuis déjà ſervi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au ſecrétaire, ſont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et reſpectable

ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. 1755.
Elle est mesurée, elle est décente, elle est bien consultée, bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un très-grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe sous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'académie le paquet que M. *Dupin* vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre orphelin. Il vaudrait bien mieux sans elle; mais vous pouvez compter que ma vie est empoisonnée, et mon ame accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant, laissez-moi pleurer sur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental?* et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin; je voudrais bien lui donner un frère, mais seulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baise les ailes de tous les anges.

LETTRE XXXVIII.

AU MÊME.

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

1755. Je dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remercîmens, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et ſcrupuleuſe attention de meſſieurs des poſtes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous aſſure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je feſais une nouvelle tragédie. Le fait eſt que madame *Denis* avait promis Zulime à meſſieurs de Lyon; mais, comme monſieur le cardinal votre oncle ne va pas aux ſpectacles, la groſſe madame *Deſtouches* ſe paſſera de Zulime.

Ceux qui ont imprimé la rapſodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe eſt dans la conſternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voiſine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de ſon commerce. Cette aventure eſt aſſurément plus tragique que les Orphelin et les Mérope. Le *tout eſt bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* eſt un peu dérangé. Je n'oſe plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'eſt pas permis à un particulier de ſonger à ſoi dans une déſolation ſi générale. Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les an-

ges,

ges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer. 1755.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE XXXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne; vous en faites un si bel usage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur *Liotard*. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie, un amusement qui satisfait à la fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la

1755. plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre sœur et moi, nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudité dans notre pauvre *Jeanne d'Arc*; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâces à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je désire ici, c'est la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin* ne sera pas inutile à votre santé; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettait de lui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce que vous aimez.

LETTRE XL.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remercîmens de la sensibilité publique (*) que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement: vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité. 1755.

L'histoire prétendue de la guerre de 1741, qui parait sous mon nom, est non-seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux, est, depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'*Argenson*, et n'en est pas sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, à l'académie française, et la réponse de l'académie, dans la préface de la Pucelle.

qu'on m'attribue. La mienne finit au traité
1755. d'Aix-la-Chapelle; et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Histoire universelle que *Jean Néaulme* imprima sous mon nom, il y a quelques années. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le siècle de *Louis XIV*. Je dois m'adresser à vous, Messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Messieurs, de je ne sais quel poëme entièrement défiguré, qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

LETTRE XLI.

A M. LE BARON DE HALLER.

VOICI, Monsieur, un petit certificat qui peut servir à faire connaître *Grasset*, pour lequel on réclame très-instamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens, de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

1755.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Constant*, est auteur d'un libelle sur feu M. *Saurin*. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc. (4)

(4) Il s'agissait de ce manuscrit de la Pucelle que *Grasset* voulut faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé

Réponse de M. Haller.

MONSIEUR,

1755. J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs: elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire J'ai vu M. *Lervêche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres

---

combien la conduite de ce *Grasset* était infame, combien la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger, M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de *Voltaire*, il est possible que nous nous trompions tous deux.

anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié. 1755.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, etc.

LETTRE XLII.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, *à Paris.*

Janvier.

Vous serez peut-être étonné, Monsieur, que je vous fasse si tard des remercîmens que je vous dois depuis si long-temps ; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne sais quel Orphelin de la Chine qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis bien sûr que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends moins, et sur lesquelles j'aurais quel- 1756.

ques petites difficultés. Il me semble que per-
1756. sonne ne pense ni avec tant de profondeur, ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Essai sur l'origine des connaissances humaines, le Traité des sensations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne songiez-vous pas à faire le second, et quand vous travaillâtes au second, vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que depuis ce temps-là il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et suivi, qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous fasse peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingt lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage ; vous seriez le maître chez moi comme chez vous ; je serais votre vieux disciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imper-

ceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant, les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçans. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de *tout*, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. *Tronchin* n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma *main*, mais elle n'ôte rien aux sentimens que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monsieur, etc.

1756.

LETTRE LXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 8 de Janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin*. Je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vîte.

Vous me paraissez à peu-près dans le même cas que moi : faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemis, je n'ai pas laissé de passer soixante

1756. ans; et madame *le Doſſeur* vient de mourir avant quarante, d'une maladie toute contraire. Meſdemoiſelles *Beſſières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garderobe; elle feſait ſeulement tous les quinze jours une crotte de chat que ſa femme de chambre recevait dans ſa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une ſemaine deux ou trois biſcuits, et vivait à peu-près comme un perroquet; elle était ſèche comme le bois d'un vieux violon, et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, ſans preſque ſouffrir.

Au reſte, je préſume que M. *Tronchin* vous preſcrira à-peu-près le même remède qu'à moi; et comme vous avez l'eſprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réuſſira: mais ce ne ſera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu*, qui était le plus ſec et le plus conſtipé des ducs et pairs, s'aviſa de prendre du lait à la caffe: cela avait l'air du bouillon de *Proſerpine*; il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait ſon lait à la caffe à ſouper, et vécut ainſi juſqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en ſouhaite autant, ma chère nièce. Amuſez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur *Tronchin* rétabliſſe et engraiſſe le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embraſſe tendrement, tout maigre que je ſuis. J'écris à *Montigni* ſur la mort de madame *le Doſſeur*. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'eſt qu'un ſonge; nous voudrions bien, votre ſœur et moi, rêver avec vous.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous. 1756.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Histoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable santé ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de Mariamne, quand on a un Astianax et une Coquette. On dit que cette mademoiselle *Hus*, dont vous me parlez, ressemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum possum et in quantum indiget.* Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les provisions de *Salome* à ladite demoiselle.

1756. Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père *Nicolas*. Parmi les vaisseaux de transport, il y en a un qui s'appelle le *Pascal*. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi; car il appartient à messieurs *Gilly*. Il est bien juste que *Pascal* aille combattre les jésuites; mais, ni vous ni moi, ne paraissions pas faits pour être de la partie.

Je vous embrasse, mon cher ange.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

Il me paraît, Monsieur, que sa Majesté polonaise n'est pas le seul homme bienfesant en Lorraine, et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre que mon esprit a été charmé de votre discours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre; mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Bassom-*

pierre. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'eſt à vous que je dois leur ſouvenir. Comme il faut toujours eſpérer, j'eſpère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puiſque Toul eſt ſur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'eſt *Ragotin* qu'on appelle *monſeigneur* ; je ne ſuis point homme à châteaux. Voici ma poſition. J'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philoſophe, et très-ſain pour un malade ; je tiens le lac par les deux bouts : j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lauſanne ; je paſſe de l'un à l'autre : je vis dans la tranquillité, l'indépendance et l'aiſance, avec une nièce qui a de l'eſprit et des talens, et qui a conſacré ſa vie aux reſtes de la mienne.

1756.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de *Toul* vienne jamais manger des truites de notre lac ; mais ſi jamais il avait cette fantaiſie, nous le recevrions avec tranſport ; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, meſſieurs les lieutenans généraux, de paſſer le Rhin cette année, plutôt que le mont Jura ; et j'ai peur que vous ne ſoyez à Hanovre quand je ſerai à Plombières. Devenez maréchal de France, paſſez du gouvernement de Toul à celui de Metz, ſoyez auſſi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre, et écrivez-la. L'hiſtoire que vous en ferez, vaudra certainement mieux que la rapſodie de la Guerre de 1741, qu'on met impudemment ſous mon nom. C'eſt un ramas informe et tout défiguré de mes manuſcrits, que j'ai laiſſés entre les mains de M. le comte d'*Argenſon*.

1756. Je vous préviens ſur cela, parce que j'ambitionne votre eſtime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monſieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établiſſement tout fait dans deux maiſons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je ſens que ſi je pouvais les quitter, ce ſerait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de préſenter mes reſpects à madame la comteſſe de *Treſſan*, et recevez les tendres et reſpectueux remercîmens du ſuiſſe *Voltaire*.

Je m'intéreſſe à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

LETTRE XLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

MON cher ange, ſi ceci n'eſt pas une tragédie, ce ſont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils ſont orthodoxes, je les crois tels ; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court ſous mon nom je ne ſais quelle pièce ſur le même ſujet.

(*) M. de *Vaux*.

Il ferait bon que mon vrai ſermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout eſt bien* me paraît ridicule quand le mal eſt ſur terre et ſur mer. Si vous voulez que tout ſoit bien pour moi, écrivez-moi.

1756.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous ſerez bien aiſe de voir les belles choſes que fait le roi de Pruſſe. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope miſe par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de ſon travail; je m'intéreſſe toujours à ſa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera ſans doute ſa mémoire, et qui ſera une des trompettes de la renommée de ce grand-homme. Je ne doute pas que le roi de Pruſſe n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de *Nivernois*; mais juſqu'à préſent on ne connaît que ſon traité en proſe avec les Anglais.

Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE XLVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

JE vous remercie bien fort, mon héros, de votre belle et inſtructive épître. Il eſt vrai que vous écrivez comme un chat, et que ſi vous n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de

1756. *Villars.* Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne sera pas question de plume; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit, ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale; mais, jusqu'à présent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerrannée; et je voudrais que les Anglais fissent une descente vers Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer: il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos momens de loisir.

M. de *Ximènes*, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires informes et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites Délices auprès de Genève. Il est bien certain que le nom de *Reiss* ou de *Thésée* est une chose fort indifférente; mais ce qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contester le service important que vous avez rendu au roi et à la France.

Permettez-moi seulement de vous représenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la conversation rapportée, vous semblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui suit cette conversation n'est pas plus véritable.

Je

Je n'ai pas inventé le *Théſée*, et, par parenthèſe, cela eſt aſſez dans le ton de M. le maréchal de *Noailles*. C'eſt, encore une fois, votre écuyer *Féraulas* qui me l'a conté: c'eſt une circonſtance inutile, ſans doute; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reſte; et ſi vous me conteſtez le *Théſée* publiquement, vous affaibliſſez vous-même les vérités qui ſont liées à cette converſation. On préſumera que j'ai haſardé tout ce que je rapporte de cette journée ſi glorieuſe pour vous.

Au reſte, toute cette hiſtoire eſt fondée ſur les lettres originales de tous les généraux; et quelques petites circonſtances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reſte de l'hiſtoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui ſont dans le dépôt du miniſtre.

Je ſouhaite que la guerre ſur mer ſoit auſſi glorieuſe que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Pruſſe vient de m'envoyer une tragédie de Mérope, miſe par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'eſt occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous viſſiez quelque choſe de ſon ouvrage, cela eſt curieux. Faites vos réflexions ſur ce contraſte, et ſur tous ces contraſtes. J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obſcurité et dans ma ſolitude, comme de raiſon.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et reſpectueux attachement.

LETTRE XLVIII.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

1756. AVANT de travailler à l'article *Français*, il ferait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien se donner la peine d'aller à la bibliothéque royale, et d'y consulter les manuscrits du dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ses manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce ferait une chose assez curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devinmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois* et sauvages *celtes*.

Si le roman de Philomena, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la bibliothéque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces prémiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Histoire*. 1756.

Je ne doute pas que M. de *Montesquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente dissertation qu'*Addisson* a insérée dans le Spectateur, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, sur-tout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monsieur de *Montesquieu*, par M. d'*Alembert*, est un ouvrage admirable; il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille sincères et tendres complimens à monsieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédistes.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela est bien impossible. Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de *Fontaine* le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous

1756. être donné fur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'eft à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adreffer. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles : apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me femble qu'il faudrait faire à préfent quelque tragédie maritime : on n'a encore repréfenté des héros que fur terre ; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La fcène ferait fur un vaiffeau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y ferait exactement obfervée, à moins que les héros ne fe jetaffent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf fur terre : ce font toujours les mêmes paffions, et des aventures qui fe reffemblent. Le théâtre eft épuifé, et moi auffi : et puis, quand on s'eft tué à travailler deux ans de fuite à l'ouvrage le plus difficile que l'efprit humain puiffe entreprendre, quelle en eft la récompenfe ? Les comédiens daignent-ils feulement remercier du préfent qu'on leur a fait ? On amufe la cour deux heures ; mais, de tous ceux qu'on a amufés, en eft-il un feul qui daigne vous rendre le moindre fervice ? La parodie nous tourne en ridicule ; un *Fréron* nous déchire : voilà tout le fruit d'un travail qui abrège la vie. C'eft à ce coup que vous m'allez bien gronder : vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que fi mon fujet était arrangé à ma fantaifie, j'aurais déjà commencé les vers ?

Mais quelle eſt donc la maladie de madame d'*Argental*? que veut donc dire ſon pied? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier*? Son état m'afflige ſenſiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et reſpectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remercimens les plus tendres à *Gengis-kan*. Il eſt vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de Mérope opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à préſent on doit trouver ſes vers fort mauvais à Verſailles. Je ſuis toujours attaché à madame de *Pompadour*; je lui dois de la reconnoiſſance, et j'eſpère qu'elle ſera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embraſſe tendrement.

1756.

LETTRE L.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret*: je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liſte et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens,

—— voici ceux qui termineront le sermon sur Lisbonne : lâchez-les pour appaiser les *Cerbères*.
1756.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier?* Cet ignorant-là n'a pas lu saint *Paul*.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême, par la poste; et que vous vouliez la faire réimprimer sur le champ, à l'usage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami, si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il est très-triste assurément qu'on les ait imprimés sans avoir mon dernier mot; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais, à ma façon.

J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera, à la sienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embrasse.

LETTRE LI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je savais, il y a long-temps, qu'*Esculape-Tronchin* était à Paris; et 1756.
j'ai été fidelle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat:* une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni se mal porter en courant la poste avec son médecin.

Votre frère a donc quitté son pot-à-beurre pour vous; et il va soutenir la cause du grand conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement, votre sœur et moi. Nous comptons aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne sera pas suivi; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai: *tout est bien.*

C'est *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon sermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitie, et j'ai pris la

1756. liberté de raisonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne; à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand' chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à *Alceste* et à *Admète*. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des tetons, ma chère nièce.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de Mars.

MON cher ange, vous avez raison; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes sur les malheurs de Lisbonne et sur la loi naturelle. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à

à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on est exposé à la criaillerie ! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme sur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle : à la bonne heure ; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse, il y a près de trois ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies, et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire ? il faudra le publier après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poëme de deux cent cinquante vers. Il est raisonné, et je le crois très-raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me sied pas ; mais la résignation à l'Etre suprême sied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux : mais le génie poétique est libre, et commande ; il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la duchesse de *Gotha* ; aussi-bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de *Buridan*.

LETTRE LIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 de Mars.

1756. COMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver, Madame, avec votre maudite expoſition au nord? Vous êtes ſur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monſieur votre fils n'eſt-il pas auprès de vous? Il vous conſolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! C'eſt alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous ſommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureuſement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre hermitage, les rois, les cours, les ſottiſes des hommes; nous ne ſongeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarchale; c'eſt un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe griſe; c'eſt *le hochet de la vieilleſſe*. Si j'avais autant de ſanté que je me ſuis procuré de bonheur, je vous dirais plus

ſouvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, juſqu'au dernier moment de mon exiſtence. Madame *Denis* et moi ſommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préſide à Colmar. 1756.

LETTRE LIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de Mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais ſuivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre hiſtorien avec vous, comme *Louis XIV*. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâſſer les particularités les plus intéreſſantes pour le public et les plus glorieuſes pour vous, dans une eſpèce d'Hiſtoire générale qui va depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il eſt venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre ſtatue à Gènes: ils diſent qu'elle eſt belle et reſſemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un ſculpteur bien ſupérieur. Réuſſiſſez, Monſeigneur; votre gloire ſera ſur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en eſt rempli; il vous eſt attaché avec la plus vive tendreſſe et le plus profond reſpect.

1756. Je me flatte que vous ſerez bien content de M. le duc de *Fronſac.* On dit qu'il ſera digne de vous : il commence de bonne heure.

Oſerais-je vous demander une grâce ? Ce ſerait de daigner vous ſouvenir de moi, avec M. le prince de *Wirtemberg* qui ſert, je crois, ſous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus conſtantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapſodies ſur Lisbonne et ſur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre choſe à faire qu'à lire mes rêveries ; mais, quand vous aurez quelque inſomnie, elles ſont bien à votre ſervice.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange ; que de choſes j'ai à vous dire ! Madame d'*Argental* a toujours mal au pied ! et le meſſie *Tronchin* eſt à Paris ! Il dit que je ſuis ſage et que je me porte bien ; ah, n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'eſt ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauvelin* eût daigné employer auprès de lui ſon éloquence. J'écris à M. l'abbé de *Chauvelin* pour le remercier ; je ne ſais point ſa demeure : je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiſelle *Guëan* ; voilà ce que c'eſt d'écrire trop tard ; les *Bonneau* ſont

plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle *Hus*, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai ſigné; j'ai donné Nanine à cette *Hus*: ce n'eſt pas ma faute. Je ne ſuis qu'un pauvre ſuiſſe mal inſtruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême eſt imprimé d'une manière ſcandaleuſe. La jérémiade ſur Lisbonne et la Loi naturelle ſont deux pièces dignes de la primitive Egliſe. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adreſſer pour vous faire tenir mes ſermons avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raiſon mon procureur, je ne laiſſerais pas de ſonger pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, ſi DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats? moi ſuiſſe! moi fournir la cour et la ville! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je ſuis athée. Je prêche *Confucius* et on lui dit que je ne vaux pas *Crébillon*. Le roi de Pruſſe ne m'a pas traité avec reconnoiſſance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment ſoutenir tous ces contraſtes? Heureuſement j'ai une jolie maiſon et de beaux jardins. Je ſuis libre, indépendant: mais je ne digère point, et je ſuis loin de vous; et je mourrai probablement ſans vous revoir. 1756.

On me mande que les Anglais ſont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix ſont déſeſpérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez

1756. prendre les tragédies en horreur. Madame *Denis* vous fait des complimens sans fin, et moi des remercîmens et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien ami, que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le poëme sur le Désastre de Lisbonne, sur le Tout est bien et sur la Loi naturelle, ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la nécessité de les corriger. Il a fallu dire ce que je pense, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes, ni les esprits trop crédules. J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma façon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux ni d'un athée, et j'ose croire que tous les honnêtes gens seront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de *Calvin*, il s'en faut beaucoup; c'est un pays rempli de vrais philosophes. Le christianisme raisonnable de *Locke* est la religion de presque tous les ministres, et l'adoration d'un Etre suprême, jointe à la morale, est la religion de presque tous les magistrats. Vous voyez, par l'exemple de *Tronchin*, que les Génevois peuvent appor-

ter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'insertion de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle. 1756.

Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du conseil et de l'Eglise, et de leur lire mes deux poëmes : ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne sais si la sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma préface, aussi-bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé *du Resnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne et encore d'une Histoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je parais si paresseux dans le temps que je suis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon Tout n'est pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore si vous êtes encore à Paris ; je ne sais où est M. l'abbé *du Resnel*. Je vous écris presque au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE LVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 d'avril.

1756. JE dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'eſt tout juſte le cas de combattre plus que jamais le ſyſtéme de *Pope*;

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jérémie* ſur Lisbonne, et de mon teſtament en vers où je parle de la religion naturelle d'une maniére, en vérité, très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je penſe, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le ſecret de ne pas offenſer beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes aſſez curieuſes. Je ne ſais ſi les théologiens de Paris me rendront autant de juſtice que ceux de Genève. Il y a plus de philoſophie ſur les bords de notre lac qu'en ſorbonne. Le nombre des gens qui penſent raiſonnablement ſe multiplie tous les jours: ſi cela continue, la raiſon rentrera un jour dans ſes droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je ſuis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices; elles com-

mencent à mériter leur nom : elles font bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pélerinage; je vous assure que c'est une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que *Pope ;* mais ma maison est plus belle que la sienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux soins de madame *Denis ;* et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à *Lambert* que je vais lui envoyer les poëmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fît pas sous mes yeux : vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier discours sur l'homme ; le quatrième est pour un roi, et le premier sera pour un ami ; cela est dans l'ordre.

Bonsoir, je vous embrasse.

1756.

LETTRE LVIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

1756. Vous voyez, monsieur le Duc, l'excuse de mon long silence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le Duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur la religion naturelle, avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos; mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré; et on y a joint des fragmens d'une jérémiade sur le Désastre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout est bien.* Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève: on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de *Rhodon* qui, sans doute, trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne*: celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original: il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade. 1756.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

LETTRE LIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

1756. C'est un trait digne de mon héros, de daigner songer à son vieux petit suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'*Aphrodise* en grec c'est *Vénus ?* Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Vénus victrix*, cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares ; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes ? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très-fachés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loisir sur le *Foudroyant*, dans

le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer mes sermons; ils ne sont ni gais ni galans, ils conviennent au saint temps de Pâques: ils sont bien sérieux; mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre. 1756.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très-saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que *Pascal* combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

LETTRE LX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 16 d'avril.

1756. Les Délices font un hôpital, ma chère nièce: nous fommes fur le côté, votre fœur et moi; notre *Efculape-Tronchin* ne peut pas être partout. Songez à conferver la fanté qu'il vous a rendue. Il arrive bien fouvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureufement les quinze premiers jours, et ceffe enfuite de faire fon effet. C'eft ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je fouhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre fœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indifpenfable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puiffions aller au-devant de vous, et que nous ne foyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarraffe pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du fyftême de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je fuis fâché qu'on ait imprimé mes petits fermons: je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifians, avec de belles notes fort inftructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je fuis bon français; je combats les Anglais à ma façon. Je fuis

pomme *Diogène* qui remuait ſon tonneau pendant que tout le monde ſe préparait à la guerre dans Athènes. 1756.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, ſi j'ai quelques momens heureux : mais à préſent à peine puis-je dicter une mauvaiſe lettre en proſe, et vous dire combien je vous aime.

Bonſoir, ma chère nièce; j'embraſſe votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE LXI.

A M. DE BORDES,

DE L'ACADÉMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

SOYEZ bien ſûr, Monſieur, que votre lettre me fait plus de plaiſir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, ſoit opéra, ſoit agnus Dei. Nous ſommes très-fâchés, madame *Denis* et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des caſcades, et après avoir entendu des *Miſerere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paiſible, deux eſpèces de philoſophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu longtemps un extrême déſir de faire le voyage dont vous revenez; mais à préſent je n'ai plus d'autre paſſion que celle de reſter tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être penſant

1756. que de Saint-Pierre de Rome; et ce n'eſt pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander permiſſion de penſer à un dominicain.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inſcription de votre ſalle de ſpectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue françaiſe, qui par malheur eſt très-ingrate pour le ſtyle lapidaire, rend cette beſogne aſſez mal-aiſée. Quatre vers en ce genre ſont plus aiſés à faire que deux. Cependant je vous ſupplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'eſſaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureuſement du temps devant moi: on dit que votre ſalle ne ſera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inſcriptions pour la ſtatue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monſieur; conſervez-moi une amitié dont je ſens vivement tout le prix.

LETTRE LXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

PRENEZ Port-Mahon, mon héros; c'eſt mon affaire. Vous ſavez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un, à buréau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera priſonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commiſſion à Londres de dépoſer vingt guinées contre cet extravagant, et j'eſpère bien gagner quatre cents livres ſterling, avec quoi je donnerai un beau

feu

feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé, à vous et à M. le duc de *Fronsac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois. 1756.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux suisses vous présentent *leur* tendre respect.

LETTRE LXIII.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

Il y a un mois, Monsieur, que je devais vous renouveler mes remercîmens, car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considé-

ration et de la gloire que vous avez acquise. Ce
1756. sont-là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue au Port-Mahon ; et si les Anglais ont été assez mal-avisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très-mauvais politiques.

Adieu, Monsieur ; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très-humbles obéissances à monsieur votre frère. Je le crois à présent à Brunoi, comme vous à Plaisance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri*, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu.

LETTRE LXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 de mai.

MON HÉROS,

RECEVEZ mon petit compliment (*); il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers, quand tout le monde vous chantera; je m'y prends à l'avance : c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon, je crois la garnison prisonnière de guerre; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien, elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-sautier. 1756.

Pardon, Monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, etc.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

1755. Thiriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes ſermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous ſaviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Egliſe des ſages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la Chriſtiade, on l'aſſociait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Teſtament, et mandemens, et philoſophie. Cette capilotade eſt aſſez ſingulière, et le diſcours de M. *Joli* peu courtois pour le philoſophe de Roterdam. Mon mauvais ange voulut que, préciſément dans ce temps-là, il ſe ſoit gliſſé au bout de mon petit carême une note ſur *Bayle*, qui devient tout juſte la ſatire d'un jugement que j'ignorais, et du diſcours éloquent de M. *Joli de Fleury*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture ſainte et contre *Bayle*. J'ai écrit auſſitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma ſcandaleuſe note faite ſi innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la Bible; à moi n'appartient tant d'honneur. Il eſt certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleuri*: *Que ceux qui ſe déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raiſonner et à être modérés;*

et à la fin de la note, *c'eſt qu'ils ſont injuſtes.* Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raiſonnent, qui ſont modérés et juſtes, traitaſſent *Bayle* comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon ſecours, mon ange; mais en eſt-il temps? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Je vous ſupplierais auſſi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers: 1756.

L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.

Le mot de *cher* eſt celui dont il ſe ſert en leur écrivant. Ce ſont ces mots propres et caractériſtiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ſes électeurs* eſt dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puiſque je vous fais faire deux tragédies à la fois ſous mes yeux. La première eſt ce botoniate, ce Nicéphore que le conſeiller génevois raccommode; la ſeconde eſt Alceſte, à laquelle votre très-humble ſervante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reſte plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la ſanté et *flatus divinus.* J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je ſerai un juſte à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs ſonger à préſent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce ſera-là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il eſt plus aiſé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je ſuis loin de vous. Les ſujets ſont

—— épuifés, et moi auffi. Il n'y a que le cœur qui
1756. foit inépuifable. Je voudrais bien que les talens fuffent comme l'amitié, qu'ils augmentaffent avec les années. Adieu, mille tendres refpects à tous les anges.

LETTRE LXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

MADAME, je fuis rempli d'étonnement et de reconnaiffance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être fi long-temps fans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus ?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez fur le papier, et qui conduifent votre main ? Vous n'avez plus befoin de fecrétaire avec ce fecours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit prefque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponfes indifpenfables. Accablé une année entière, fans relâche, de travaux fous lefquels ma fanté fuccombait, et ayant de plus l'occupation d'une maifon et d'un jardin, et même de l'agriculture; enfeveli dans les Alpes, dans les livres,

et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme *Salomon*, sans être sage: j'ai vu que tout était à-peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre. 1756.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros est celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis.

1756. Nos maux font différens; et il nous faut de différens remèdes.

Il eft vrai qu'il eft trifte d'achever fa vie loin de vous; et c'eft une des chofes qui me font conclure que *tout n'eft pas bien.* Tout doit être bien pour M. le préfident *Hénault.* S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau foit ouvert, c'eft lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira fa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus*; il eft jufte que ce foit à M. de *Richelieu* qu'elle fe rende.

Adieu, Madame; foyez fûre que le bord du lac Leman n'eft pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et refpectée.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Monrion, le 27 de mai.

JE crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre (*) eft aux Délices. Je verrai ce que c'eft, à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive inceffamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimaffiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne; mais il n'y en a guère d'auffi agréables. Je fuis redevenu fibarite, et je me fuis fait un féjour délicieux; mais je vivrais auffi aifément comme

(*) Ouvrage intitulé : Penfées d'un citoyen de Montmartre.

Diogène

Diogène que comme *Aristippe*. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très-jolie maison à une chaumière, je ferais très-bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi. 1756.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité; car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passe-port chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux sots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte; mais elle est mésurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas partisan de ce vers : *Tandis que de la grace*, etc.; mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat.

Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissentions des *Cramer*; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont

1756. fait un magnifique présent à mon sectetaire. Ce secrétaire, par parenthèse, est un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'academie della Crusca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calvinistes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Intereà vale, et me ama.*

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes sermons sous l'enveloppe de M. *Bouret;* mais comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* est dévouée aux arts: mais l'auteur aura des succès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre *Esculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le Nicéphore et l'Alexis selon vos vues; mais non selon vos désirs. L'Alceste est très-bien entre les mains de madame *Denis*, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. Alceste peut faire

à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que *Quinault* eût fait Alceste après Armide, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour musicien. 1756.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le Siècle de *Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats ; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire ; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, etc. ? y a-t-il quelque chose, dont un historien puisse faire usage ? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choses les plus tendres. Elles sont bien reçues puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

LETTRE LXIX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 4 de juin.

1756. Je reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits sermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met presque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaise, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je puisse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend *Lambert*; je voudrais bien ne

pas désobliger *Lambert*. Je voudrais aussi que les *Cramer* pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont composé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

1756.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puisse avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont ont pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Etes-vous à présent moine de Saint-Victor ? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre ; c'est celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes sermons, et vous prie de vouloir bien en distribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rousseau*. Ils m'entendront assez ; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques notes ; ils ne dénonceront point ces sermons.

LETTRE LXX.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

1756. Mon ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *du Deffant*. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas: qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; est c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* est de ce

petit nombre. S'il est encore à Paris, quand vous aurez cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défiguré que mon petit poëme arioſtin. C'eſt un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon age et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que *Daniel* est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à *Henri IV*, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire; c'est dommage que la bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vite, parce que la vie est courte. Madame *Denis* a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il

1756.

fallait sans doute cette philosophie et cette
1756. amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je suis très-content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame *du Deffant*, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma destinée, unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très-claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. *Blakney* se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était ré-

pandu dans Paris. C'eſt *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir déſapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque ſecrétaire bel eſprit, qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas moi qui ait divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à perſonne qu'à mon héros; c'était un ſecret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois ſa cour à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*. Si c'eſt chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laiſſé prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés. 1756.

Voyez, Monſeigneur, comment notre ſecret a pu tranſpirer. Je vous envoyai cette ſaillie par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces myſtères, il n'y a pas grand mal. Vous me juſtifierez bientôt; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne ſuis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous ſoucieriez-vous de ſavoir que *la Beaumelle*, qui s'eſt fait, je ne ſais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, ſoit de lettres, ſoit de mémoires? Ce ramas d'inutilités eſt relevé par un tas d'impudences et de menſonges, qui eſt fait tout juſte pour l'avide curioſité du public. Il y a quatre-vingt ou cent familles outragées: voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a,

1756. parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me parait bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille, du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on atttaque la conduite de M. le duc de *Fronsac* en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous sommes les deux suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 15 de juin.

MON cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'Histoire uni-

verselle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoiselle d'*Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé. 1755.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et sur-tout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'etait un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plutôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embrassent. Cette *Fontaine*, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE LXXIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 16 de juin.

1756. Je ne ſuis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, etc., tout fourmille de fauſſetés, de contradictions et d'impoſtures. Le menſonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela eſt fait pour être lu des ignorans oiſifs, mépriſé des ſages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux oſe-t-il aſſurer que Monſeigneur épouſa mademoiſelle *Chouin* ? et que madame de *Berry* ſe maria au comte de *Riom* ? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ſes garants. Il était réſervé à ce ſiècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence juſqu'à citer des paſſages qui n'y ont jamais été.

Je ſuis bien aiſe que ce ſoit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il ſe dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles ? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque choſe enſemble. Les *Cramer* ne ſe répentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'au-

tres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'Histoire générale mérite un peu plus d'attention; on y joint le Siècle de *Louis XIV*, avec des additions et des notes qui seront assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont-là les vraies délices. Je serai trop heureux, si j'avais de la santé et l'ami *Thiriot*. *Vale*. 1756.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE LXXIV.

A MADAME DUPUY,

Femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu repondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous

1756. envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le *Tasse* et l'*Arioste* vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque: il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Tasse* et l'*Arioste*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si

vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout. 1756.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement et noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que ſon plaiſir et ſon goût.

Pardonnez, Mademoiſelle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéiſſance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, etc.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

MON très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en proſe;

—— ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait en-
1756. core être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron*; je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon*; et *Fréron* n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car, qui veut se donner la peine de lire avec examen? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités; mais c'est un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Dumênil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre, quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne

de

de l'émulation ; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle *Clairon* a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état. 1756.

Je vous avoue une de mes foiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'Oreste réussirait beaucoup à présent ; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreste quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, passe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et de *Harcourt*. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quesnoy. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de *Bernis* est déclaré contre moi. Je ne le crois pas ; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXVI.

AU MÊME.

Aux Délices, 2 de juillet.

1756. AVEZ-VOUS reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui est en chemin depuis plus d'un mois? C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'*Egmont* à madame d'*Egmont*, donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de *Richelieu* ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'*Egmont* avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage. Il est triste d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours

pour que je laiſſe ſubſiſter tant d'erreurs et tant d'impoſtures. Il attaque cent familles, il prodigue le ſcandale et l'injure ſans la moindre preuve, il parle de tout au haſard; et plus il eſt audacieux dans le menſonge, plus il eſt lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des menſonges très-aiſés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main; dans des notes au bas des pages du Siècle de *Louis XIV*, ſans aucune affectation, et par le ſeul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque choſe d'important, je vous ſerais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir ſur cette inſolente rapſodie. On me mande que les gens un peu inſtruits en penſent comme moi; à la longue ils dirigent le ſentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai beſoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre ſur les bras, de quelque nature que ce ſoit. *Tronchin* eſt revenu; je lui donne ma ſanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres reſpects à tous les anges.

1756.

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A vous seul.

Aux Délices, 5 de juillet.

1756. PARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de *M*....; mais j'ai été trompée, etc. etc. etc.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous

êtes entré dans la place. En vérité, vous deviez bien me faire savoir, par un de vos secrétaires, dans quel temps à-peu-près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres. 1756.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che ò letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte; e maestro d'ogni stile, *et doctus sermones cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolu-

—— ment Potsdam. Ma destinée a été de vous voir
1756. à la campagne ; ne pourrai-je vous y revoir encore ?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole ; e più difficilmente ancora un impressario, o un *Swerts*, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole ; ma troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise ; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Genevra. Farewell, farewell ; I love you sincerily and for ever.

LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin*, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie, il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs or-

dres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans son nouveau cadre. 1756.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes ; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le Quesnoy jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Dénain ce projet de campagne ? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de Dénain où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les nouvelles de son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs ; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre jus-

——— tice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du
1756. mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône, nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoiselle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette *Idamé*; et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment Sémiramis aura réussi sans mademoiselle *Clairon*. Si la demoiselle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voyent pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de *Fontaine* est un miracle de *Tronchin*; si cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

LETTRE

LETTRE LXXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

EN vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire. 1756.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très-sagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en Italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronsac* était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces

qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un
1756. brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer; si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

LETTRE LXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 21 de juillet.

Le succès fait la renommée.

VOUS le voyez bien, mon ancien ami, une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à son *Habacuc* le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices, avant qu'on la sû à Compiegne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe: c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de *Lœvendal*. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

Non me agitant populi fasces, aut purpura regum.
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro. 1756.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosephe d'*Alembert*; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux: *Est Ulubris, est hîc.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de *Maintenon*. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et debite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Histoire générale.

Si les Mémoires de ce *Conac* sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret*. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux sermons de *Lambert*.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer*, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la

ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et scribe*, *amice*, *amico veteri*.

LETTRE LXXXII.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 de juillet.

1756. VOTRE lettre, Monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (*) qu'on doit à vos soins, et qui fera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable, créé avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifi-

(*) L'école royale militaire.

que tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France qui ne manquera jamais ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez, sans doute, Monsieur, avec plaisir, ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublirai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monsieur votre frère, de vouloir bien l'assurer de mes sentimens et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'auguste.

1756. MON cher ange, je suis bien malingre ; mais, puisqu'on a ressuscité Sémiramis, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que *le Kain* s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés ; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès ; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin ; mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise ? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé ; mais, par malheur, ne le serais-je pas ? Il se présente en Suède un sujet de tragédie ; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; 1756. mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

Il me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiegne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiegne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général *Blak-*

——— *ney*, je ne peux ſortir de ma place. La raiſon
1756. en eſt que je ſuis aſſiégé par une file de médecins dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de ſanté! Je partirais ſur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laiſſerais là toute ma famille, qui ſe paſſerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être apperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des ſeuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, eſſuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on ſe tait, et on admire, et l'enthouſiaſme que vous inſpirez eſt général. On a mal attaqué, diſait-on; il fallait abſolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juſte. Au milieu de tous ces beaux raiſonnemens arrive la nouvelle de la priſe; voilà juſqu'à préſent le plus beau moment de votre vie. Qu'eſt-il arrivé de-là? qu'on ne vous conteſte plus le ſervice que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le ſceau à votre gloire. Il ſe pourra bien faire que vous ne ſoyez pas le premier dans le cœur de la belle perſonne que vous ſavez; mais vous ſerez toujours conſidéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'eſt une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour

vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère; vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. 1756.
L'auteur est un homme très-aimable. et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale: *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

(*) Voyez vol. d'Epitres, année 1756.

1756. Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui m'eût honoré du Glossaire ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La poste part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

LETTRE LXXXVI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 d'auguste.

MON cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette critique dévote dont vous me parlez ; est-ce une critique imprimée ? est-ce seulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis à tout hasard aux sentiments des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'est défendre à la comtesse de *Pimbèche* de plaider.

Est-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'est pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne sont pas mal ensanglantés ? Vous ne savez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment

qu'on n'en doit à son rang, à son esprit et à ses grâces. 1756.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnoissance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne: je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon-Poplinière* a doublé la pension de madame son épouse? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez moi, signé *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon*.

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de septembre.

1756. Je ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* sera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très-obligé; mais, à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela sans affectation, sans

avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événemens. J'aurai 1756.
eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de septembre.

MON ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait

1756. plus qu'eux ; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Esculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon* du Nord s'est emparé de Leipsic. Je ne sais si c'est-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle : *ea cura quietum non me sollicitat*. Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches ; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothèque quelques livres dont je vous enverrais la note ? vous seriez bien aimable. Je crois que *Lambert* se mordra les pouces de m'avoir réimprimé ; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse et ceux qui liront mes sottises ; pour moi je voudrais les oublier.

Farewell my old friend I am sick.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de septembre.

MON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'Etat. 1756.
Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape-Tronchin*. Notre *Esculape* nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* espère que vingt-quatre mille français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle *Clairon*? On dit que madame de *Grafigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

1756. On dit que *Marie-Thérèse* est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohème. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru si vîte que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

LETTRE XC.

AU MÊME.

Aux Délices, 20 de septembre.

MON divin ange, après des chinoises vous voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi: voyez

le

le temps qui me reſte pour des tragédies. Cependant, ſi vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle eſt à-peu-près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez ſi elle eſt plus préſentable que le Botoniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gauſſin*; mais il faudrait encore plus changer les choſes. 1756.

Le roi de Pruſſe eſt plus expéditif que moi. Il ſe propoſe de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguſte *Marie-Thérèſe* de retirer ſes troupes, de faire ſigne à l'autocratrice de toutes les Ruſſies de ne pas faire avancer ſes Ruſſes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses ſoldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle eſt donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les ſottiſes de l'univers en ſept volumes; et ces ſottiſes pourront encore ſcandaliſer bien des ſots. Il faut, en attendant, que je reſte dans ma très-jolie, très-paiſible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui eſt ici à la ſuite de *Tronckin*, diſait hier, en voyant ma terraſſe, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait ſortir. Je n'en ſortirais, mon divin ange, que pour venir paſſer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenſes immenſes à mes hermitages ſur les bords de mon lac; je ſuis dans un âge et d'une ſanté à ne me plus tranſplanter. Je vous répète que je ne re-

grette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

LETTRE XCI.

A M. JEAN-JACQUES-ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 de septembre.

1756. MON cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose; mais, dans le moment présent vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (*), qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes: j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous

(*) Voyez, dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rousseau*, volume de Pièces diverses, sa lettre à M. de *Voltaire* sur le poëme du Désastre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage. 1756.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries (*); et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Mon très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

Que, pour ce changement,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle *Clairon* pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757: alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous ses ap-*

(*) lettre du 30 auguste 1755.

—— *pas*, et n'en parlera point. Il y a des chofes ef-
1756. fentielles à faire. C'eft une maifon dans laquelle il n'y a encore qu'un affez bel appartement. J'avoue que mademoifelle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le refte ferait au galetas. Laiffez moi, je vous en fupplie, travailler à rendre la maifon fupportable. Je ferai bientôt débarraffé de cette Hiftoire générale à laquelle je ne peux fuffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le trifte état où je fuis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la confolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution néceffaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus fur Zulime que je ne dois me flatter fur les chofes dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et refpectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puiffe, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui eft devenue néceffaire à ma fituation et à ma fanté; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embraffer, avant de finir ma vie douloureufe.

Madame de *Fontaine* eft mieux aujourd'hui. Les deux fœurs et l'oncle fe difputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifefte du *Salomon* du Nord. Il eft fort long; vous en jugerez. Il

parait qu'on ne peut guère ſe conduire plus hardiment dans des circonſtances plus délicates. 1756.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Aſtrée* et de *Céladon*; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le ſuis de la conſtance généreuſe de votre amitié. Vous ſentez qu'il eſt néceſſaire à mon être de vous revoir encore, mais je le ſouhaite bien plus que je ne l'eſpère.

LETTRE XCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

Je ne vous écris pas ſi ſouvent, Monſeigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des aſſauts; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dreſſer dans Londres une ſtatue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette ſtatue dans votre temple.

Vous avez vu ſans doute le dernier Manifeſte du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* eſt prolixe; mais on peut ſe donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle

1756. agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles sont vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je sais qu'elles sont transitoires; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère, mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le suisse *Voltaire* et la suissesse *Denis* sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

LETTRE XCIV.

AU MÊME.

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses Etats:

„La manière dont le roi de Prusse en use
„avec ses voisins, excite l'indignation générale. 1756.
„*Il n'y* aura plus de sureté depuis le Veser jus-
„qu'à la mer Baltique. Le corps germanique a
„intérêt que cette puissance soit très-réprimée.
„Un empereur serait moins à craindre, car nous
„espérons que la France maintiendra toujours
„les droits des princes."

On me mande de Vienne qu'on y est très-embarrassé ; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint, n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez assurer madame de *Pompadour* qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de *Pompadour.* Elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous ; et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main, toute maigre qu'elle est, pour me faire rester chez lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire ; et si on savait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent ; et ce n'est

1756. pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

Si madame de *la Poplinière* n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Esculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de *Fontaine*; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me omnes qui laboratis.* Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* sera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohème. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît vrai-

vraisemblable que notre *Salomon* est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie! 1756.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les Mémoires de *Philippe V.* Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très-sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait: n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi?

Votre bonheur serait égal au mien.

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu.*

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissans que moi, qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre physicien anglais.

LETTRE XCVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

1756. JE n'ai point eu de cesse, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de son trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatisme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, universel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes !

Je vous avais envoyé de très-fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres ; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches caudines.

Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. 1756.
Je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable: elle fesait autrefois gagner surement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'*Argenson*. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délices avec votre servante; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très-tendre respect à mon héros, qui daignera me conserver son souvenir.

LETTRE XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

1756. MON très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* eſt venu de Provence dans mon hermitage, et il a inſiſté ſur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir ſe faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatiſme que le ſoleil de Marſeille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine eſt-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatiſme général ſur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reſte une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de ſang poétique qui ne ſoit figée. Heureuſement nous avons du temps devant nous. Vous ſavez comment s'eſt terminée la pièce de Pirna, par des ſifflets. Il a rendu enfin le livre de poéſie; le voilà libre, ſans armée et ſans argent. On eſt déſeſpéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il eſt toujours heureux et plein de gloire, je ſerai juſtifié de mon ancien goût pour lui; s'il eſt battu, je ſerai vengé.

J'eſpère que vous verrez bientôt madame de *Fontaine*, qui a été ſur le point de mourir aux Délices pour avoir abuſé de la ſanté que *Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me mande que ce qui paraît feſable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'eſt guère à

la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment. 1756.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureusement les mandemens font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche*; je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre dans les mains de personne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit les délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

LETTRE XCVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 28 de novembre.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en

1756. ufera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant fur fon caractère que fur fon billet. Je n'ofe vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui impofent ainfi au public, et qui répandent le fcandale fous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne fais quels vers qui courent contre le roi de Pruffe. Ceux qui me foupçonnent me connoiffent bien mal. C'eft le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui eft meilleure.

Mes refpects à Madame de *Sandwich*; je crois qu'elle n'eft pas fâchée des humiliations que les Wighs effuient. La France joue à préfent un beau rôle dans l'Europe. On fent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec refpect, jufqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu, la goutte et la calomnie me tracaffent. Je vous embraffe.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des Zulime et des chevaleries, 1756. quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que la *Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite, de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de *Pompadour* y est outragée d'une manière infame; et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire à Madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglans contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me suis livré au public et je suis loin de vous, cela est horrible.

LETTRE C.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

1756. Je vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de *Fronsac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de sa fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord *Maréchal*, qui m'est venu voir dans mon trou ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient

chez moi beaucoup d'Anglais, jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation. 1756.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un suisse, un malingre?

LETTRE CI.

A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers, ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondemens. Tout

1756. ce que je fais, c'eſt qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà aſſurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes ſont trop méchans. Heureuſement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monſtres, et des gens de goût parmi les ſots. Quiconque aura de l'honneur et de l'eſprit, me plaindra qu'on ſe ſoit ſervi de mon nom pour débiter ces déteſtables miſères. Si vous ſavez quelque choſe ſur ce ſujet auſſi triſte qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en inſtruire.

Mandez-moi ſur-tout ſi vous avez notre diamant. Je m'intéreſſe beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE CII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

Je ſuis honteux, Monſeigneur, d'importuner mon héros, qui a bien autre choſe à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponſe pour le fatrâs ci-deſſous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours paſſés, ſe lamenter du ſort de l'amiral *Bing* dont il eſt ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans ſon tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce ſeul mot de vous pourrait le juſtifier; que vous aviez fait

la fortune de *Blakney*, par l'eſtime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, ſi je voulais tranſcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permiſſion; je ne veux et je ne dois rien faire ſans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon. 1756.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'eſt qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome ſauvée à la cour cet hiver ſous ſa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part eſt de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a pouſſé bien plus loin ſes ſollicitations; mais ce ſerait étrangement abuſer de vos bontés qu'il ne faut certainement pas haſarder en ce temps-ci.

J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de ſa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle eſt remplie d'atrocités contre les perſonnes les plus reſpectables, et que c'eſt l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur ſous mon nom. Elle eſt ſi mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits aſſez piquans contre moi-même. Il y a bien des choſes dignes des halles; mais il ſuffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'eſt un torrent qu'il faut laiſſer paſſer. La vérité perce à la longue; mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations: votre nouvel hôtel, la Guienne,

—— l'année d'exercice ! vous ne devez pas avoir
1756. du temps de reſte. J'en abuſe, je vous en demande pardon. J'oſe attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre reſpect, et madame *Denis* ſe joint à moi.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

MON cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*; et que je n'impute qu'à un diable, et à un ſot diable. Il y a deux endroits aſſez piquans contre moi dans cette rapſodie digne des halles, qu'on a oſé imprimer ſous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à préſent le parlement et le public occupés de ſoins plus preſſans que de celui de juger un petit libelle. Je me conſole par la juſte eſpérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront juſtice. Vous y contribuez plus que perſonne, vos amis vous ſecondent; il ſerait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'eſt vous qui l'annoncez.

Si cette affreuſe calomnie a des ſuites, je ſuis très-ſûr que vous ſerez le premier à m'en inſtruire. Je crois qu'à préſent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choſes que vous; il veut bien ſe charger d'aſſurer madame de *Pompadour* de

mon attachement et de ma reconnaiſſance pour ſes bontés, et il répond, qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie. 1756.

Ce n'eſt pas aſſurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuſe lui a ſuggéré, et je ſuis bien loin de lui laiſſer ſeulement enviſager que je veuille mettre ſes bontés à l'épreuve. Pour Rome ſauvée et les autres pièces, ce ſont là des choſes qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'eſpère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne ſera plus Zulime, elle changera de nom ſans changer de caractère. Le lieu de la ſcène ne ſera plus le même. Il y aura quelques ſcènes nouvelles; et comme les deux derniers actes ſont abſolument différens de ceux qui furent joués, la pièce ſera en effet toute neuve. Le reſte viendra quand il pourra, quand j'aurai de la ſanté, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus aſſiéger mon hermitage, déſoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embraſſe avec larmes, mon reſpectable ami.

Il n'eſt pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ſes aſſociés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la ſeconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que ſa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle eſt un crime de lèſe-majeſté, et il ſe vend impunément dans Paris.

LETTRE CIV.

A M. PIERRE ROUSSEAU, *de Toulouse*, *Auteur du Journal encyclopédique.*

Supposée écrite de Paris, le . . .

1756. PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inoui ; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans sa préface des lettres de feu M. de *la Motte :*

„ On donne de nouvelles éditions des ouvrages des gens célèbres, pour avoir occasion d'y répandre les notes les plus scandaleuses et les traits les plus satiriques contre leurs auteurs. Il était réservé à notre siècle de voir pratiquer, dans les lettres, ce brigandage. „

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du Siècle de *Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de *Main-*

tenon, et en a suppofé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, qu'ils n'ont jamais écrites ; et c'eft encore là le moindre abus dont on doit fe plaindre dans la publication fcandaleufe des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*. 1756.

Le comble de ces manœuvres infames eft une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de *Louis XIV*; et tandis que nous attendons de lui une Hiftoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ofe mettre fur fon compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus groffier qui puiffe fortir de la preffe. En voici quelques vers pris au hafard ;

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charles et heurter le trépas.....
Là les lépreux, les femmes bien apprifes
Devaient changer de robe et de chemifes....
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.....
Pour les idiots ce fut une trompette ;
Le drôle avait étudié fa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiffon,
A lui chétif avait donné leçon......
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.....
Chandos fuant et fouflant comme un bœuf,
Tâte du doigt fi l'autre eft une fille ;
Au diable foit, dit-il, ma fotte aiguille......
Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron :
Pendez, pendez, le vilain femblait dire ;
Baifer foubrette eft pécher dans la loi....
Agnès baifait, Agnès était faillie.....

1756.

A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poſte.....
Lecteur, ma Jeanne aũra ſon pucelage
Juſqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.

La plume ſe refuſe à tranſcrire le tiſſu des ſottes et abominables obſcénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on reſpecte le plus y eſt outragé autant que la rime, la raiſon, la poéſie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni ſi plat, ni ſi criminel; et c'eſt ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits, parmi tant d'autres qui attaquent groſſièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette miſérable rapſodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient juſqu'à vous, Monſieur, elle excitera en vous les mêmes ſentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inſpirer au public.

LETTRE CV.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre.

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaiſir et tant de jalouſie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre préſent avec tranſport; nous le liſons avec le même ſentiment. C'eſt après la lecture du ſecond

fecond chant que nous interrompons notre plaifir, pour avoir celui de vous remercier. Ce fecond chant fur-tout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art fi difficile, à notre fiècle que vous enrichiffez, et à votre fexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureufe, Madame! Tout le monde, fans doute, vous rend la même juftice que nous. On ne falfifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je fuis en proie à des miférables qui, fous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la groffièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me confole en vous lifant, Madame; et, permettez-moi de le dire, en comptant fur votre juftice et fur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui fent auffi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéreffe à votre gloire, et qui vous fera toujours attaché malgré l'éloignement. 1756.

Madame *Denis* vous dit les mêmes chofes que moi; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je fuis comme un autre, Madame, avec refpect, etc.?

LETTRE CVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

1757. L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, Monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakney* pair d'Angleterre, vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux États-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des Etats, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsic; ils sont en Lusace où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Prussiens très-indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese* contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais

que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe. 1757.

Je vous écris, Monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vîte. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le suisse vous mande? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la suisse *Denis* et le suisse *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos fornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre respect.

LETTRE CVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Lausanne, 10 de janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève, et, si les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville : cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils

1757. n'ont pas mieux à faire. Si on était senſé, on ne songerait qu'à paſſer une vie douce.

Je crois votre ſanté à préſent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre conſolation, vous avez des àmis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable ; vous devez être heureuſe.

J'ai reçu une lettre de monſieur votre fils dont je ſuis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps ; voilà ce que c'eſt que d'avoir une mère qui eſt bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de *la Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager ſes études : il eſt trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lauſanne un peintre de paſſage, qui peint en paſtel preſque auſſi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y réſoudre, et être complaiſant : c'eſt bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de ſouffrir qu'on m'envoye de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'eſt une fantaiſie de votre ſœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuſter la maiſon de Lauſanne comme ſi elle était ſituée ſur le Palais royal. Il eſt vrai que la poſition en vaut la peine. La pointe du ſérail de Conſtantinople n'a pas une plus belle vue ; je ne ſuis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maiſon délicieuſe ; je n'en ſuis

point ſorti depuis que je ſuis à Lauſanne. Je ne peux me laſſer de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un eſtomac, ma chère niéce; cela vaut mieux que l'aſpect de Conſtantinople. 1757.

Si vous ſavez quelque choſe du procès de monſieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de ſa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride? L'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lauſanne: il vaut mieux ſe réjouir avec ſes amis, que de s'expoſer à un public toujours dangereux. Je ſuis très-loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus* (*).

Quoi qu'on en diſe, on aurait eu grand beſoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois, et à préſent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs*.

Adieu, ma chère enfant.

(*) M. de *Florian*.
(**) Le roi de Pruſſe.

LETTRE CVIII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de janvier.

1757. EH bien ! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin : ajoutez-y, je vous prie, les indigeſtions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le deſcendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et aſſez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire ; on me la confirme : elle glace le ſang ; on ne ſait où l'on en eſt. Quoi, dans ce ſiècle ! quoi, dans ce temps éclairé ! quoi, au milieu d'une nation ſi polie, ſi douce, ſi légère, un *Ravaillac* nouveau ! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres ! Les temps éclairés n'influeront que ſur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire ſera toujours fanatique. Ce ſont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de *Queſnel*, et de l'inſolence de *le Tellier*.

Je n'avais cru les janſéniſtes et les moliniſtes que ridicules, et les voilà ſanguinaires, les voilà parricides.

Je vous ſupplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous ſaurez de cet incroyable attentat, ſi votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par*

Pontarlier, s'il vous plaît. C'eſt là que je paſſe
mon hiver dans des ſouffrances aſſez grandes, 1757.
en attendant que votre converſation les adouciſſe dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous ſommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CIX.

A M. VERNES, *miniſtre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

C'EST une choſe bien honorable pour Genève, mon cher et aimable miniſtre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un ſot, et *Calvin* un barbare; vous n'êtes point calviniſtes, vous êtes hommes. En France on eſt fou, et vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ravaillac* a laiſſé des bâtards: j'ai bien peur que celui-ci ne ſoit un prêtre janſéniſte. Les jéſuites ont à ſe plaindre qu'il ait été ſur leur marché.

Je ne ſais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque choſe dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux ſolitaires de Monrion. Je ſuis bien fâché que vous ne ſoyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous feſons les plus ſincères et les plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens.*

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

1757. NOUS vous fommes très-obligés, Monfieur, de nous avoir raffurés fur l'état du roi, après nos juftes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il eft très-bien, et que cette affreufe cataftrophe ne peut avoir nulle fuite fâcheufe. Il eft fort à défirer qu'on puiffe faire parler ce monftre ; c'eft certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il eft bien effentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous faurez.

J'efpère qu'après tant d'alarmes tout fera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maifons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté fur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conféquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces mifères: de bons ridicules et de grands feaux d'eau, c'eft la feule façon d'appaifer tout.

Mon oncle a fait à notre fiècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philofophie avait affez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français puffent doréna-

(*) Une partie de cette lettre eft de madame *Denis*, et le refte de M. de *Voltaire*.

vant

vant assassiner leurs rois. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la 1757. France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards.

Adieu, Monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de *Pâris*, l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Quesnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, son confesseur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation; s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embraſſe tendrement, vous et le
1757. grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

LETTRE CXI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de janvier.

CECI eſt pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embraſſe tous du meilleur de mon cœur. Nous ſommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suiſſes me reprochent d'avoir trop loué une nation et un ſiècle qui produiſent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monſtres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices; mais c'eſt un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard*; c'eſt un reſte des convulſions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatiſme; je n'en ai pas encore aſſez dit. S'il y a quelque choſe de nouveau, nous prions inſtamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ſes peines, de ſe ſouvenir de nous.

Songez à votre ſanté, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau préſent au grand *Tronchin* le guériſſeur: il en eſt très-content.

Voici ce teſtament que vous demandez, ma

chère enfant ; je vous prie d'en donner copie sur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot*. Ce nouveau testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom. 1757.

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*

A Monrion, 20 de janvier.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absourde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de *Ravaillac*. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche ?

1757. *Ravaillac* et *Jaques Clément* n'avaient pas un fou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'aprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général: car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulime? Le travail a fait toujours ma consolation: le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle* dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux suisses vous embrassent.

LETTRE CXIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 de janvier.

J'ai reçu, monsieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme élève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort: il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

1757.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

LETTRE CXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC D RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

1757. Je ne fais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'hiftoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monfeigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice: cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des chofes bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il eft en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliûre particulière.

Le roi de Pruffe vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que fes affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Ruffies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un; et il fe flatte que vous lui donnerez permiffion d'aller prêcher à Marfeille à Pâques. Je n'ofe vous en fupplier. Il n'appartient point à un fuiffe de parler des acteurs de Paris. Ce n'eft pas affurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenfon*, que vous appeliez le fecrétaire d'Etat de la république de *Platon*, eft donc

mort? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie: c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux suisses vous adorent. 1757.

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si *Dosmont* joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme *Lusignan* dans huit jours. Cela me convient fort:

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Nous avons un bel *Orosmane*, un fils du général *Constant*, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle *du-Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'est donc pas encore finie! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas Mahomet dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui

vous entourent. Les plus sages sont assurément
1757. ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg: je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi: je griffonne des histoires, je songe à des tragédies; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce *Dosmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes platebandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle *Duménil* et *le Kain* se sont en effet surpassés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé, vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts. 1757.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, lisez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courans sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenson*, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles d'*Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoye brouter en Poitou. . . . Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour

elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je ferais dans une retraite plus agréable que ce ministre?
1757.
Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons Zaïre: madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gaussin*. Je fais *Lusignan*; le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'Etat qu'on renvoie: *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très-tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de *Pierre*, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion: je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama.*

Le Suisse Voltaire.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral *Bing*, Monseigneur, fut rendu à cet infortuné 1757. par le secrétaire d'Etat, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidele. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine ; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite, ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentil-

homme de la chambre, qui a le roi et le dau-
1757. phin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le suisse *Voltaire*.

LETTRE CXVIII.

AU MÊME.

19 de février.

OUI, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les Etats des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste; il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, Monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de

Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie. 1757.

Permettez que je vous envoye ce qu'on m'écrit sur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est-là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous présentent leurs plus tendres respects.

LETTRE CXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Monrion, 19 de février.

QU'EST-CE que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de *Damiens*; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie

contre le fanatiſme; mais les cours ſont quel-
1757. quefois ingrates.

Vous ſavez les coquetteries que me fait le roi de Pruſſe, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous ſavez auſſi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la ſolidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illuſions. Si j'en voulais ſortir, ce ne ferait que pour vous; ma ſanté exige de la ſolitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Luſignan*; votre ſœur a été admirable dans *Zaïre*; nous avions un très-beau et très-bon *Oroſmane*, un *Néreſtan* excellent, un joli théâtre, une aſſemblée qui fondait en larmes; et c'eſt en Suiſſe que tout cela ſe trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouilliſtes*. Je vous ai bien regretté; mais c'eſt ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand ſoin de votre malheureuſe ſanté; conſervez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à ſecrétaire (*). Adieu, ma très-chère nièce: votre ſœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaiſir: inſtruiſez-nous des ſottiſes de Paris.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE CXX.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, etc.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monſieur, ce faible Eſſai ſur l'hiſtoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philoſophes de vos amis. Non-ſeulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les ſentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monſieur, mes ſincères et tendres remercîmens. Je paſſe l'hiver auprès de Lauſanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conſerver eſt à mon petit hermitage des Délices; ainſi je n'ai aucun ſecours pour vérifier les dates.

1757.

Il ſe peut que l'impératrice *Conſtance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me ſemble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Conſtance*, en 1195. Il l'épouſa, je crois, en 1186. Cette *Conſtance* avait des amans longtemps après cette époque. Il eſt bien difficile qu'elle ſoit fille de *Roger*; je crois me ſouvenir que pluſieurs annaliſtes la font fille de *Guillaume*: je conſulterai mes capitulaires, et ſurtout *Giannone*, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact.

1757. Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'*Alexandre III*, est une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est *Alexandre III* qui imposa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps, avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, etc.

LETTRE

LETTRE CXXI.

A M. ***. (*)

A Monrion, 28 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Verſailles ou dans notre académie, et c'eſt vous, Monſieur, qui me faites l'honneur de me l'adreſſer. Vous me propoſez ce que je déſirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en conſacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage. 1757.

Je ferais le voyage de Péterſbourg, ſi ma ſanté pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je ſuis, je vois que je ſerai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel ſerait mon plan. Je commencerais par une deſcription de l'état floriſſant, où eſt aujourd'hui l'empire de Ruſſie ; de ce qui rend Péterſbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moſcou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement reſpectable.

Enſuite, je dirais que tout cela eſt d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon deſſein ſerait de donner enſuite une idée préciſe

(*) Cette lettre eſt probablement adreſſée à l'ambaſſadeur de Ruſſie, à Paris.

1757. de tout ce que l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis ſon avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté, Monſieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires ſur ces deux objets, c'eſt-à-dire, ſur l'état préſent de l'empire et ſur tout ce qu'a fait *Pierre le grand*, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'Empire, l'hiſtoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renſeignemens ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays; je ne perdrai pas un inſtant, et je regarderai ce travail comme la conſolation et la gloire de ma vieilleſſe.

La ſuite des médailles eſt inutile; elles ſe trouvent dans pluſieurs recueils, et la matière de ces médailles eſt d'un prix que je ne puis accepter. Je ſouhaiterais ſeulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'aſſurer, que ſa Majeſté l'impératrice déſire que ce monument ſoit élevé à la gloire de l'empereur ſon père, et qu'elle agrée mes ſoins.

Voilà, Monſieur, quelles ſont mes diſpoſitions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux, ſi elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof*, à qui vous me permettrez de préſenter ici mes reſpects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec tous les ſentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CXXII.

A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

JE crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher Monsieur, en qualité de ministre du saint Evangile, assister à une pièce tirée de l'Evangile même, et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquise de *Gentil*, de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches*, qui valent mieux que les trois *Magdeleines*, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède*, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne se scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société. 1757.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXIII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

1757. Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un portefeuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Leman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de *Crébillon*.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle *Clairon* sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantissent le goût des arts seront appaisées, quand Paris respirera. 1757.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête ; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume sur volume incessamment desserre*. Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux arts, et sur-tout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays, où on ne vit que pour son plaisir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des

1757. larmes de tous les yeux ſuiſſes. Madame *Denis* n'a pas les beaux yeux de *Gauſſin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite ſon nom.

Ne ſommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et reſpectable ami, nous le ſommes, puiſque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curioſité de ſavoir, ſi on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en ſouciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement ſe mît à rendre enfin la juſtice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez *Damiens*, et portez-vous bien.

LETTRE CXXV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 6 de mars.

Le bon homme *Luſignan* dit les choſes les plus tendres à madame de *Fontaine* et conſors: il eſt devenu à préſent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue: c'eſt un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je ſuis impatient de ſavoir ſi votre aimable ſecrétaire eſt enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était ſi difficile avec M. d'*Argenſon*. Il eſt arrivé ſouvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réuſſit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéreſſe auſſi aux petits chariots : c'eſt une choſe qui certainement peut produire de grands avantages; mais comment faire de tels préparatifs ſecrétement? tout ce qui eſt nouveau rebute le miniſtère, et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle eſt ſue.

1757.

Eſt-il bien ſûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au-dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans? Pour nous, pauvres ſuiſſes, nous ne ſongeons qu'à des plaiſirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suiſſe eſt un pays ſauvage : on ſerait bien étonné ſi on voyait jouer Zaïre à Lauſanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on ſerait plus ſurpris encore de voir deux cents ſpectateurs auſſi bons juges, qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'eſt ſon nom, beaucoup d'eſprit, beaucoup de raiſon, point de cabales, point d'intrigues pour perſécuter ceux qui rendent ſervice aux belles-lettres. Nous ſommes libres, et nous n'abuſons point de notre liberté; les tribunaux ne ceſſent point de rendre juſtice; il n'y a ni margouilliſtes, ni convulſionnaires, ni de *Robert François Damiens*. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus long-temps de beaux jours; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris,

1757. et nos côteaux en produisent d'excellent: nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

LETTRE CXXVI.

A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 de mars.

On ne se douterait pas, Monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connoissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empéché de vous écrire plutôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poésie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue, de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Erasme*, et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés, que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens? J'ai vu un petit manuscrit de M. de *Pouilly*, que je regret-

regretterai toujours sur *Grotius*; mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails. 1757.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition, que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Erasme* et celle de *Grotius* serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE CXXVII.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 26 de mars.

MON cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance, qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays, où d'abord le soin

de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la
1757. reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique, *que Calvin avait une ame atroce*, aussi-bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de *Barnevelt*.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire: Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui regnaient en France: ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira: et cela est si vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui; le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Leman; nous y fesons ce qu'on devrait faire à Paris; nous y vivons tranquilles, nous y

cultivons les lettres ſans cabale.

Tavernier diſait, que la vue de Lauſanne ſur le lac de Genève reſſemble à celle de Conſtantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſanne. 1757.

On ne vous a point trompé, quand on vous a dit qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris : n'en ſoyez point ſurpris ; on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; preſque toutes les familles y ſont françaiſes, et il y a ici autant d'eſprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom, ni cette infame rapſodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus groſſiers que l'ignorance et la ſtupidité aient jamais fabriqués, et des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer, que depuis quelque temps on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume et le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

LETTRE CXXVIII.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

1757. MON cher confrère, j'ai été enchanté de votre fouvenir, et affligé de la bienféance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarraffantes, auxquelles on n'a que des chofes vagues à répondre. Il eft toujours bon qu'il fache, qu'il y a deux efpèces de fuiffes qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choifi une terre en Suiffe, répondit, comme vous favez: *Sire, j'ai été bien aife d'avoir quelque chofe qui ne fût qu'à moi*. Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc foixante-neuf ans, mon cher confrère: qui eft-ce qui ne les a pas à-peu-près? Voici le temps d'être à foi, et d'achever tranquillement fa carrière. C'eft une belle chofe que la tranquillité! Oui, mais l'ennui eft de fa connaiffance et de fa famille. Pour chaffer ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Laufanne, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce foient des pièces et des acteurs fuiffes: j'ai fait pleurer, moi bon homme *Lufignan*, un parterre très-bien choifi; et je fou-

haite que les *Clairon* et les *Gaussin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer. 1757.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de *Genève*, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre humain, et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent, à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de *Titon*? Je vous embrasse tendrement.

Le Suisse Voltaire.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

1757. Vous ſavez, il y a du temps, mon héros, la glorieuſe victoire que l'ancien miniſtère anglais a remportée ſur l'amiral *Bing* à Portsmouth ; mais vous ne ſavez peut-être pas avec quelle hauteur la plus ſaine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing ;* et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là ; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre ſoit une très-belle choſe, j'eſpérais que les bords de l'Elbe pourraient être auſſi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Pruſſe paraît toujours fort gai ; il diſait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il ſe trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi ſe peigner, à ce que diſent les poliſſons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lauſanne une troupe excellente, et je vous ſouhaite d'auſſi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie eſt un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les ſpectacles juſqu'à l'âge de quatre-vingt ans ;

faites-en autant, Monſeigneur, et que l'héroïſme que vous voyez à Verſailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous faſſe pas négliger les grands-hommes de l'antiquité. 1757.

Les deux ſuiſſes, plus ſuiſſes que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaiſſez le très-tendre reſpect du ſuiſſe *V.*

LETTRE CXXX.

AU MÊME.

Aux Délices, le 20 d'avril.

MON héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis ſur bien des choſes, et j'en ferai ſans doute encore ſur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais *le Kain* leur eſt fort ſupérieur, à ce que dit le public. Il y a, ſur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui ſont employés et récompenſés. Ce ſiècle-ci eſt plus fécond en loteries qu'en grands-hommes: il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'eſt ſur-tout chez les étrangers que cette gloire eſt miſe à ſon prix: la cabale et l'envie ne peuvent ſéduire ceux qui ſont ſans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendiſſiez les voyageurs, que je vois quelquefois dans mes hermitages allobroges et ſuiſſes, vous ſeriez content d'eux

—— et de vous ; mais quoique vous puissiez avoir
1757. quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé ; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue ; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. *Achille*, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère ; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis ; il y est avec plus de deux cents mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point : il semble fort difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Vestphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux : car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite ?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, Monseigneur, si, moi qui ne connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait

de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée ; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte. 1757.

Madame *Denis* et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du suisse, etc.

LETTRE CXXXI.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

Je ne puis trop vous remercier, Monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'*Erasme* et de *Grotius*, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle ; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort : ils sont venus au commencement du repas : nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'Etat assez méchans, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à

1757. parcourir les petites maisons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite ; mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes.

Je finis pour reprendre l'histoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, Monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

L'hermite Voltaire.

LETTRE CXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de *Ponthieu* ; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Leman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs, qu'on

n'eſt pas oiſif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adreſſe point d'épître à mon jardinier *Antoine*; mais j'ai aſſurément une plus jolie campagne que *Boileau*; et ce n'eſt point la *fermière qui ordonne* nos ſoupers. 1757.

J'ai eu la curioſité autrefois de voir cette maiſon de *Boileau:* cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne; auſſi *Deſpréaux* s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

J'en ſuis plus amoureux, plus la raiſon m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Boſphore ſoit ſi variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli ſéjour ; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi éloigné de mon lac. Je me flatte que la ſanté de M. l'abbé du *Reſnel* eſt raffermie, et que la vôtre n'a pas beſoin de l'être. C'eſt-là le point important, c'eſt le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon eſtomac. Je ſouffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère preſque auſſi mal que ſi j'étais dans une cour : ſans cela, je ſerais trop heureux ; mais madame *Denis* digère, et cela ſuffit : vous m'avouerez qu'elle en eſt bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonſoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander ſi les trois académies, dont *Fontenelle* était le doyen, ont

1757. assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

LETTRE CXXXIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 20 de mai.

On gâte ses yeux, mon cher et ancien ami, en lisant, en buvant, et en fesant mieux: voyez si vous n'êtes pas coupables de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été, est tout ce qu'il y a de mieux: frotter n'est pas le mot, c'est bassiner que je voulais dire; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre.

Je vous assure que je suis bien fâché, que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de *Boisi*. Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison, il s'en faut beaucoup; mais c'est une terre très-vivante, et mon petit domaine est très-ruinant; j'ai préféré *dulce utili*.

Eh bien, voilà donc comme on traite ce cher frère, à qui on dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire. Je ne sais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur: on peut avancer trop loin: des *Cyrus* peuvent trouver des *Tomiris*: il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme *Sancho-Pansa*, mais

c'eſt que je ſuis accoutumé aux *Don-Quichottes:* voyez comme a fini *Charles XII.* Bien heureux qui vit fort loin de tous ces illuſtres et dangereux mortels. Figurez-vous que *Patkull* a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi: donc il ne faut pas en ſortir. Ce monde eſt un grand naufrage: ſauve qui peut, eſt ce que je dis ſouvent. Faites ſouvenir de moi madame *Dupin*, adieu mon cher et ancien ami. 1757.

Le ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 de mai.

JE vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une ſanté d'athlète, dont je vous fais de très-ſincères complimens; et que ſi jamais votre vieux malingre d'oncle ſe porte auſſi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi: enſuite vous ſaurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans ſa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, ſon fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet ſur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent ſur les revenus du pupille, et ſur la rente qu'il me fait; cela eſt à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je ſais ſeulement que cent

1757. écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame *Dénis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arriére-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de *Ponthieu* y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr, que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Estrées*, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé: cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal: je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le pré-

jugé groſſier et dangereux du train ordinaire. C'eſt en s'éloignant de la route commune, c'eſt en feſant porter le dîner et le ſouper de la cavalerie ſur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe ſur la terre, que le roi de Pruſſe a pénétré en Bohème par quatre endroits, et qu'il inſpire la terreur. 1757.

Soyez ſûr que le maréchal de *Saxe* ſe ſerait ſervi de nos chars de guerre.

Mais c'eſt trop parler d'engins deſtructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèſe de médecine, où l'on traite notre *Eſculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourſe. Il y a repondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures ſurprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et eſt morte. Le lendemain vingt femmes ſe ſont fait inoculer ſous la direction de *Tronchin*, et ſe portent bien.

Je vous embraſſe tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE CXXXV.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

1757. JE reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Leman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame *Denis* a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes strepitumque Romæ;* car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très-sensibles remercimens à madame la comtesse de *Sandwich.* Il faut qu'elle sache, que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il

Il a chargé ſon exécuteur teſtamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de préſenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *a generous ſoldier*, ſes reſpects et ſa reconnaiſſance. J'ai reçu auſſi un mémoire juſtificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il eſt mort avec un courage, qui achève de couvrir ſes ennemis de honte.

1757.

Si j'oſais m'adreſſer à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Teſtament politique. Si elle voulait faire taire ſa belle imagination, et écouter ſa raiſon qui eſt encore plus belle, elle verrait combien ce livre eſt indigne d'un grand miniſtre. Qu'elle daigne ſeulement faire attention à l'état où eſt aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge ſi un homme d'Etat, qui laiſſerait un teſtament politique à ſon roi, oublierait de lui parler du roi de Pruſſe, de *Marie-Thérèſe*, et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on oſe imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veimar* était l'objet le plus important. L'auteur du Teſtament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propoſe de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits ſont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans ſon hiſtoire du cardinal *Mazarin*. Je ſais qu'*Aubery* eſt un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort inſtruit, et il ſavait bien que le Teſtament politique n'était

1757. pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Préfentez, je vous prie, mes applaudiffemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de fi belles noces. Il donne de grands exemples, qui feront peu imités peut-être par fes cinquante-neuf confrères. Je fuis très-flatté que mon fatras hiftorique ne lui ait pas déplu. Il eft bon juge en profe comme en vers, par la raifon qu'il eft bon fefeur. Son fuffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet effai de bien des chofes qui lui manquent. Les *Cramer* fe font trop preffés de l'imprimer. On ne fait pas à quel point le genre humain eft fot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une feconde édition.

Vous me dites, que cet effai a trouvé grâce devant mefdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière eft fans aucun préjugé, la première n'en a que fur le grand oncle de fon oncle; elle devrait bien m'en croire fur ce maudit Teftament. J'ai examiné tous les teftamens, j'y ai paffé ma vie, je fais ce qu'il en faut penfer.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* eft une mauvaife plaifanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer fur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calviniftes ne font point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philofophes qu'ailleurs. La raifon fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raifon pût parvenir jufqu'à faire épargner le fang dont on inonde l'Allemagne ma voifine.

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne ; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1757.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 de juin.

MA conscience m'oblige, Monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que *le Kain* est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi ; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien ; cependant, je demande avec instance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux ; mais *Baron* avait deux parts ; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut ; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange ; mais

1757. il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg, mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'*Orosmane*, de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à le *Kain*, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing*: les miennes sont que je vous serai attaché de toute ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE CXXXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Le . . . juin.

VOTRE idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher*, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux co-

piſtes au lieu d'un. Si par haſard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce ſerait autant d'aſſuré. 1757.

Vous ornerez ma maiſon du Chéne comme vous avez orné celle des Délices. La maiſon du Chéne eſt plus grande, plus régulière, elle a méme un plus bel aſpect; mais c'eſt le palais d'hiver, c'eſt pour le temps de nos ſpectacles; les Délices ſont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'eſt pas mal partager ſa vie pour un malingre.

M. *Tronchin* dit, que vous étes fort contente de votre ſanté, et ſe vante toujours de la mienne; mais c'eſt une gaſconnade.

Votre ſœur eſt actuellement tout occupée des meubles pour la maiſon du Chêne. Elle inſiſte beaucoup ſur une boule de luſtre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle ſera occupée en hiver de ſes habits de théâtre. Nous eſpérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a paſſé le temps des premières illuſions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je ſuis toujours en peine des ſuccès du char aſſyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéreſſe plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuſer, conduiſez cette *Fanime* avec le fidèle d'*Argental*. Encore une fois, tout ce que je ſouhaite, c'eſt que mademoiſelle *Clairon* ſoit auſſi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce eſt bien jouée, elle pourra amuſer votre Paris, tout

1757. autant que l'hiſtoire de monſieur *Damiens*, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impreſſion, ſi on imprime cette élégie amoureuſe en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'eſt que cela; mais de l'amour eſt quelque choſe.

Il y a donc un *Pagnon* de moins ſur le globe. Ces gros petits crapouſſins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons. Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Aſſyrie. Bonjour.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 de juin.

IL eſt bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain hiſtrionage; mais, vraiment, Monſeigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'eſt pas le temps de vous parler de niaiſeries. Je voudrais bien pouvoir faire inceſſamment un petit voyage vers l'Alſace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la conſolation de voir mon héros; mais vous ne ſauriez croire combien je ſuis devenu vieux. Toutes mes miſères ont augmenté, et un apothicaire eſt beaucoup

plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage. 1756.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous fairé rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le dessein. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'*Argenson*, qui fit sur le champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très-bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito?* Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès: il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cin-

quante canons à la fois sous sa main dans une
1757. bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Chambellan de l'impératrice de Russie, à Moscou.

Aux Délices, 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez, redouble mon zèle. La manière dont vous par-

parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant 1757.
pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa Majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, Monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre, de *Pierre le grand*, lesquelles, pour la plupart, sont connues. L'esprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes regulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie, dont les

1757. autres nations n'ont pas des idées bien juſtes, parce qu'enfin ces détails pourraient ſervir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice ſa fille et votre nation, et votre gouvernement plus reſpectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je ſuis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation, ce ſera vous, Monſieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire eſpérer, et je ne ſerai que l'inſtrument dont vous vous ſervirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monſieur, que les médailles ſont de trop. Je ſuis confus de votre généroſité, et je ne ſais comment m'y prendre, pour vous en témoigner ma reconnaiſſance. Je ſens tout le prix de votre préſent; mais un préſent non moins cher ſera celui des mémoires, qui me mettront néceſſairement en état de travailler à un ouvrage qui ſera le vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher ange, je ſerais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle ſon ſalut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien,

et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, 1757. qui était mourante, est venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne: cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monsieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez, que dans la pauvre

armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille
1757. hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Prusse; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval; je ne sais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Bellisle*. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Vestphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

LETTRE CXLI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

QUI! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni*, de l'académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger. Et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des

explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines. 1757.

Vous savez, sans doute, Monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la sortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnans du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohème. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complettement. Ah! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin; que vous verrez l'électeur Palatin; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse: il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous.

1757. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect.

LETTRE CXLII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

Vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remercîmens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de *Lauraguais*; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux mémoires est bien curieux. Non-seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Constantin*, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre; il est vrai aussi que les usa-

ges ont toujours varié en France: ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait dispa- 1757.
raître.

* Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mesmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet.

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des Grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rousseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, etc.

LETTRE CXLIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

1757. MON cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux ; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture ; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire ; car c'eſt là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohéme n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera toujours le même ; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les ſottiſes.

On a cru d'abord le roi de Pruſſe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la déli-

vrance de Prague ; mais il eſt encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe 1757.
juſqu'en Saxe. On croit qu'enfin il ſuccombera. Tous les chaſſeurs s'aſſemblent pour faire une Saint-Hubert à ſes dépens. Français, Suédois, Ruſſes ſe mêlent aux Autrichiens ; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à ſoutenir, on ne peut ſuccomber qu'avec gloire. C'eſt une nouveauté dans l'hiſtoire que les plus grandes puiſſances de l'Europe aient été obligées de ſe liguer contre un marquis de Brandebourg ; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur ; c'eſt qu'il ne ſera plaint de perſonne. Il ne ſavait pas, lorſque je le quittai, que mon ſort ſerait préférable au ſien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on uſa avec madame *Denis*. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXLIV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

Aux Délices, 18 de juillet.

MA chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent ? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices ; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris ? êtes-vous à la campagne ? allez-vous à Ornoi ? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil ? votre fils n'a-t-il pas déjà ſix pieds de haut ? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant

—— à celui de France, il me paraît qu'il fait grande
1757. chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à ſept, à huit pour cent; il arme ſur terre et ſur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonſpects; ils ne veulent pas prêter à de ſi grands ſeigneurs; et ils diſent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monſieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curioſité, la rareté de la tactique aſſyrienne et perſane à un moderne qui ſe moque quelquefois du temps préſent et du temps paſſé. Je m'imagine qu'à préſent on croit n'avoir pas beſoin de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Aſſyrie, on avait alors beſoin de tout. Les choſes ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repouſſé *Luc* à la ſeptième attaque. Les choſes peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra néceſſaire; mais jamais aucun général n'oſera s'en ſervir de peur du ridicule en cas de mauvais ſuccès. Il faudrait un homme abſolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniſte; et qui aimât l'hiſtoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque choſe de l'hiſtoire moderne de vos amuſemens. Je vous embraſſe tous de tout mon cœur. *Valete.*

LETTRE CXLV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'auguste.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ferais venu au moins vous les voir prendre. Vous favez quel ferait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne fuis pas comme vous, Madame; je ne me porte pas affez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eft trouvée auffi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eft notre falut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiffe les dames, fur des eaux chaudes qui les amaigriffent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage! Vous auriez paffé par Lyon, vous auriez vu l'illuftre et faint oncle (*) qui vous aurait donné mille préfervatifs contre les poifons du pays hérétique où je fuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée! mais je ne 1757.

(*) Le cardinal de *Tençin*.

1757. suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal, mais je crois très-positivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohème, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au suisse *V.*

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguste.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de *Pierre I*: c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général *le Fort*, sur des relations de la Chine, et sur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait usage d'une vie de *Pierre le grand*, faussement attribuée au prétendu boyard *Nestesuranoy*, et compilée par un nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances. 1757.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand-homme, sur-tout

1757. quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps, avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez ſûr, Monſieur, que je ne négligerai rien, pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerais conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été composé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, etc.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſanne eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I*;

un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses ; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, la Russie sous *Pierre I*; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées, et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa Majesté, qui est nécessaire.

1757.

LETTRE CXLVII.

AU MÊME.

Aux Délices, ce 11 d'auguste.

MONSIEUR,

CELLE-CI est pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* jusqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le di-

1757. ſent les mémoires de *le Fort* qui ſont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monſieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inſtructions ſur les erreurs où je ſerais tombé. C'eſt une peine que vous n'auriez pas ſans doute le temps de prendre, mais il vous ſera bien aiſé de me faire parvenir les corrections néceſſaires. Le manuſcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, n'eſt qu'une tentative pour être inſtruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ſtile, à M. de *Bektejef*, et en ſon abſence à monſieur l'ambaſſadeur.

Je me ſuis muni, Monſieur, de tout ce qu'on a écrit ſur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiſſe me donner les lumières que j'aurais déſirées. Pas un mot ſur l'établiſſement des manufactures, rien ſur les communications des fleuves, ſur les travaux publics, ſur les monnaies, ſur la juriſprudence, ſur les armées de terre et de mer. Ce ne ſont que des compilations très-défectueuſes de quelques manifeſtes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monſieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'eſt en effet de perſonne. J'oſe vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne ſera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainſi, dans toute la terre, un monument à la gloire de ſon père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il eſt vrai que l'hiſtoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéreſſante : c'eſt à quoi je conſacrerai tous mes ſoins. J'obſerverai d'ailleurs avec la plus grande exactitude

titude tout ce que la vérité et la bienféance exigent. Je vous enverrai tout le manufcrit dès qu'il fera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre augufte fouveraine, fous les aufpices de laquelle je travaillerai fans difcontinuer, dès que les mémoires néceffaires me feront parvenus. 1757.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'augufte.

JE commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'eft trompé fur les eaux de Plombières, et que j'en fuis très-aife. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux; et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce ferait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Eftrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Pruffe, l'affaire n'eft pas finie; il s'en faut beaucoup. Il eft encore maître abfolu de la Saxe, et fi les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut fe trouver dans une pofition embarraffante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne fuis guère en train à préfent de rapetaffer une tragédie amoureufe, et que le czar *Pierre* a un peu la préfé-

1757. rence. Comment voulez-vous que je réſiſte à ſa fille ? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'eſt paſſé aux batailles de Nerva et de Pultava ; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue ; dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me ſemble que ce n'eſt pas une entrepriſe déſagréable de crayonner cette création nouvelle ; c'eſt un beau ſpectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuſe ; et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers ſe joindre, des manufactures ſe former, les mœurs ſe polir, et l'eſprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un ruſſe qui a été un des miniſtres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'eſprit, il ſait toutes les langues, et m'apprend bien des choſes utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie ; il y en a un que j'ai pris pour un petit maître de Paris. C'eſt donc, mon cher ange, ce vaſte tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui eſt l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar ſe ſoit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit ; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maiſon d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y ſois ſenſible. Je n'ai à craindre d'être ni ſatirique ni flatteur ; et je ferai bien tout mon poſſible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand*, ni au public. Je me ſuis laiſſé entraîner à me juſtifier auprès de vous ſur

cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime; mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'Iphigénie en Tauride. Mes russes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embrasse mille fois. 1757.

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 d'auguste.

Mon héros, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être, quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieusement, vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, soit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*,

1757. soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de *Cumberland*, j'ignore si c'est une grande bataille; si les ennemis avaient assez de force, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je sais; c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de *la Porte* qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très-content. Vous le trouverez très-empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le suisse *Voltaire* et sa nièce.

LETTRE CL.

AU MÊME.

(*A vous seul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de *Soubise* est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

1757.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir, combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre: en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil; mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1); et je vous en rends compte sans

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes, et elle aurait épargné de très-grands malheurs à la France, si elle

1757. autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun

eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Lettre de sa Majesté le roi de Prusse, à M. le Maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 septembre 1757.

Je sens, monsieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste, où vous êtes, pour négocier; je suis cependant très-persuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monsieur, de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions; mais, dans la supposition, qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. *Delchetet*, dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander & de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui

succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps, peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne 1757.

qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera sans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le Duc, que votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.

SIRE,

Quelque supériorité que votre Majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre Majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre Majesté veut bien me faire, & j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. *Delchetet.*

Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, & qui, si j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans

1757. ſera que par madame la margrave ſa ſœur qu'on pourra y réuſſir.

J'eſpère que ma lettre ne ſera pas priſe par des houſards pruſſiens ou autrichiens ; je ne ſigne ni ne date. Vous connaiſſez mon hermitage : j'oſe vous ſupplier de m'écrire ſeulement quatre mots qui m'inſtruiſent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre ſous votre protection une lettre pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange ſon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voiſin, qu'on dit très-aimable et très-empreſſé à vous bien ſervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils ſont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

le grand ouvrage qu'il paraît déſirer, & auquel il croit que je peux contribuer ; je voudrais ſur-tout pouvoir lui donner des preuves du profond reſpect avec lequel je ſuis, etc.

LETTRE

LETTRE CLI.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infame rapsodie. Elle est incontestablement de *la Beaumelle*; mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir. 1757.

On dit que c'est l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétablissement du parlement: si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse fesait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre.

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais, si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines: *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs*; il ne me reste *qu'à vendre cher ma vie*, etc. etc. Sa sœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

1757. Mon cher ange, j'écrirai pour *Brisard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques.

. . . . *Si qua*
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous embrassent tendrement.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de septembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de son compère. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des suisses? est-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis*? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez passer l'hiver à Lausanne, dans une très-belle maison que je viens

d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des casaniers. Ecrivez-moi donc: morbleu, quel paresseux! Adieu. *Vale, amice*. 1757.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, sans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, souhaité des *Clairon* et des *le Kain*; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans son cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de

1757. vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse: car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander, s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y serais pas, si l'envie et le brigandage, qui règnent à Paris dans la littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

LETTRE CLIV.

A M. D'ARGET.

Aux Délices, 5 octobre.

BÉNIS soient les russes qui m'ont procuré une de vos lettres, mon cher Monsieur. Vous êtes un homme charmant, on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au besoin. Mais comment l'écrit, que vous avez la bonté de m'envoyer, vous est-il parvenu? Savez-vous bien que c'est pour moi que le roi de Prusse avait bien voulu faire rédiger ce mémoire? Il est parmi mes paperasses depuis 1738, et j'en ai même fait usage dans les dernières éditions de la vie de *Charles XII*. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus besoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il est vrai que l'impératrice de Russie a paru souhaiter que je travaillasse à l'histoire du règne de son père, et que je donnasse au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choses que M. de *Vokenrodt* a dites, étaient vraies autrefois, et ne le sont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maisons de bois; c'est à présent une ville plus belle que Berlin, peuplée de plus de trois cents mille hommes; tout s'est perfectionné à peu-près dans cette proportion. Le czar a créé, et ses successeurs ont achevé. On m'envoie toutes les archives de *Pierre le grand*. 1757.

1757. Mon intention n'est pas de dire, combien il y avait de vessies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il fesait boire aux filles d'honneur à leur déjeuné; mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne nous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Russes viendraient à Kœnigsberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de *Richelieu* serait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'est que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui, et que je sois occupé à le consoler. Nous voilà tous éparpillés. Vous souvenez-vous qu'entre vous et *Algarotti* c'était à qui décamperait le premier? Mais que devient votre fils? est-il toujours là? ou bien avez-vous la consolation de le voir auprès de vous? je vous serais très-obligé de m'en instruire. J'aime encore mieux des mémoires sur ce qui vous regarde que sur l'empire de Russie; cependant, puisque vous avez encore quelques anecdotes sur ce pays-là, je vous serai aussi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contresigné *Bouret*: cette voye est prompte et sûre. Je m'amuserai dans ma douce retraite avec l'empire de Russie, et je verrai en philosophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. du *Verney* doit être déjà bien satisfait des succès de cet établissement par lequel il s'immortalise. Il faut qu'il travaille, et qu'il soit utile, jusqu'au dernier moment de sa vie. Je me flatte que la

vôtre eſt heureuſe, que votre emploi vous laiſſe du loiſir, et que vous ne vous repentez pas d'avoir quitté les bords de la Sprée. Il ne reſte plus là que ce pauvre d'Argens; je le plains, mais je plains encore plus ſon maître. Mon jardin eſt beaucoup plus agréable que celui de Potsdam, et heureuſement on n'y fait point de parade. Je me laiſſe aller, comme je peux, au plaiſir de m'entretenir avec vous ſans beaucoup de ſuite; mais avec le plaiſir qu'on ſent à cauſer avec ſon compatriote et ſon ami. Il me ſemble que nous nous retrouvons; je crois vous voir et vous entendre; conſervez votre amitié 1757.

Au ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui eſt plaiſant, mon cher ange: M. *Darget* m'envoie un manuſcrit que le roi de Pruſſe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait uſage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en ſuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'eſt donc vous qui vous mettez à favoriſer l'hiſtoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière eſt d'attendre. Laiſſons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ſes avantages; ne nous préſentons

1757. que dans les temps de disette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous fesons ici des mariages; nous rendons service, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raison.

Mille tendres respects.

LETTRE CLVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

Je fais bien que, quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de suisse. Mais, en vérité, Monseigneur, je vous ai mandé une anecdote singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante, si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la prémière résolution qu'on avait prise: on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller, qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce

au moins de mander, par un ſecrétaire, à votre ancien courtiſan le ſuiſſe *Voltaire*, ſi vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous feſais part d'une choſe auſſi ſingulière. 1757.

Madame *Denis* ſe porte toujours fort mal, et vous préſente ſes hommages, auſſi-bien que le ſolitaire, votre admirateur, affligé de votre ſilence.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA eſt d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auſſi nobles que vous : vous trouverez le premier acte aſſez changé. C'eſt toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je ſuis abymé dans la proſe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'eſt mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir ſon monde, dîner, ſe tuer, et, qui pis eſt, perdre ſon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eſt-à-dire coupable d'aimer comme une folle, ſans avoir d'autres motifs de la fuite que les craintes, que l'amour lui a inſpirées pour ſon amant. Je ſerai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuſe plus favorablement que Rome ſauvée et qu'Oreſte ; cela n'eſt pas

1757. juſte. Une ſcène de *Cicéron*, une ſcène de *Céſar* ſont plus difficiles à faire, et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaiſſée. Le ſujet de Fanime eſt bien trivial, bien uſé ; mais enfin vos premières loges ſont compoſées de perſonnes, qui connaiſſent mieux l'amour que l'hiſtoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cauſe gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau roſe pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raiſon.

Je ne décide pas plus entre *Briſard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, ſelon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choiſirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon viſage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle faſſe une copie de ce hareng ſoret; mais elle eſt actuellement avec ſon ami et ſes dindons dans ſa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne ſuis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partiſans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un ſot. Je m'intéreſſe à ſa gloire par amour propre, et je ſuis bien aiſe en même temps, par raiſon et par équité, qu'il ſoit un peu puni. Je veux voir ſi l'adverſité le ramènera à la philoſophie. Je vous jure, qu'il y a un mois qu'il n'était guère

philoſophe ; le déſeſpoir l'emportait : ce n'eſt pas un rôle déſagréable pour moi de lui avoir 1757. donné dans cette occaſion des conſeils trés-paternels (*). L'anecdote eſt curieuſe. Sa vie et, révérence parler, la mienne ſont de plaiſans contraſtes : mais enfin, il avoue que je ſuis plus heureux que lui ; c'eſt un grand point et une belle leçon. Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE CLVIII.

A M. D'ARGET.

Aux Délices, 9 de novembre.

Vous aurez votre part, mon cher et ancien ami, à l'hiſtoire de Ruſſie, ſi ma mauvaiſe ſanté me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau préſent. Ce gros Manſtein eſt, je penſe, celui qui a été maſſacré par des pandours. Il eſt plaiſant que lui, qui était auſſi pandour qu'eux, ſe ſoit aviſé d'être auteur. Je lui avais conſeillé de retrancher au moins le récit de ſon bel exploit de recors, quand il alla ſaiſir le maréchal de *Munich*, et qu'il l'emmena garotté avec ſon écharpe. Je me ſouviens que le maréchal *Keit* était de mon avis, et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel ſe vantât de cette action d'huiſſier à verge. Mais je vois, par votre manuſcrit, qu'il n'a pu réſiſter au plaiſir que donne la gloire, ſon nouveau maître l'a toujours aimée et ne l'a pas toujours bien connue. Ce *Pyrrhus* n'a pas toujours écouté ſes *Cinéas*.

(*) Voyez la Correſpondance du roi, année 1757.

1757. Je ne ſuis pas ſurpris qu'il vous ait rendu votre fils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant ſortît avec lui? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas, à ce que j'eſpère) ce bien devrait revenir aux parens de ſa mère; mais les parens de ſa mère n'étaient pas, ce me ſemble, ſes ſujets.

Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre conſolation, vous étes tranquille; et il parait que vous avez borné vos déſirs. Car, ſi je ne me trompe, vous étiez à portée de faire une fortune aſſez conſidérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont diſpoſé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Croſmare*, et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuſcrits, (je vous les renverrai dans quelques ſemaines) le fatras de mes rêveries imprimées que les *Cramer* de Genève ſont chargés de vous faire remettre. Si on m'avait conſulté pour l'impreſſion, il y en aurait quatre fois moins; mais la manie des gens à bibliothèque eſt auſſi grande, que celle des auteurs. *Poco e bene*, devrait être la deviſe des barbouilleurs de papiers et des lecteurs; c'eſt juſtement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lauſanne, et de planter des jardins près de Genève. Chacun à ſon Sans-Souci; mais les houſards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous puſſiez voir mes retraites: nous avons tous les jours du monde de Paris; et vous êtes l'homme que je déſirerais le plus de poſſéder. Mais il faut y renoncer, et me contenter de vous aimer de loin. Adieu conſervez-moi un ſouvenir qui m'eſt bien cher.

LETTRE CLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange ; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé Fanime et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie* ; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre ; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère. 1757.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps, où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation ; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois ; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit ; et c'est dans ces circonstances qu'il

détruit une armée de cinquante mille hommes (*).
1757. Quelle honte pour notre nation ! Elle n'oſera plus ſe montrer dans les pays étrangers. Ce ſerait-là le temps de les quitter, ſi, malheureuſement, je n'avais fait des établiſſemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correſpondances dont on vous a parlé, mon cher ange, ſont préciſément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de propoſer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raiſon qu'on vous a donnée, auſſi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles, dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis, quand le roi de Pruſſe m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui diſais qu'il viendrait un temps, où l'on ne ſerait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore ſe ſouvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un aſſez grand ſervice; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait paſſé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompenſe. Enfin, je vois beaucoup de raiſons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'eſt fait que pour des coupables, et je ne le ſuis en rien.

Le roi m'avait conſervé une eſpèce de penſion que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainſi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes ſur l'hôtel de ville. Il y a ſept ans que je n'en ai demandé le payement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, eſt celui d'un homme qui vous eſt bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre ſociété dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour ſonger à me faire peindre à préſent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous ſavez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'hiſtoire du monde, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours, ce qui eſt roman et ce qui eſt vrai. Cette petite occupation ne laiſſe guère le loiſir de lire les anecdotes égyptiennes et ſyriennes.

1757.

Puiſque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raiſon; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me ſuis déjà brouillé avec un avocat qui ſe trouva par haſard nommé *Griſon :* il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne ſais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

LETTRE CLX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

1757. Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu-près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'Etat ; je plaignais, comme vous, la France ; je vous demandais, quand vous reverriez la grande vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin ; ces yeux sont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah, si elle était là ! si le grand écuyer de *Cyrus*, si le jurisconsulte étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées ! ils seraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique* ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti,

achevé

achevé à Tourney; et cela n'eſt point *ironique:* ce n'eſt point pour inſulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous. 1757.

Luc eſt toujours *Luc*, très-embarraſſé et n'embarraſſant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvriſſant, l'enſanglantant, et feſant des vers, et m'écrivant quelquefois les choſes du monde les plus ſingulières. M. le duc de *Choiſeul*, qui a plus d'eſprit que lui, et un meilleur eſprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté, auxquelles je ſuis plus ſenſible qu'au commerce de *Luc*. Je compte auſſi ſur les bontés de madame de *Pompadour*; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

LETTRE CLXI.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à ſupputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de *Kerſeboum*, magiſtrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul ſe trouva très-juſte: car,

—— s'étant donné la peine de compter un par un
1757. tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas mal-aisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, Monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juste le dénombrement des combattans du peuple d'Israël, qui se trouva de six cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous descendans de *Jacob*, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont presque autant exagéré que l'historien *Josephe*, qui comptait douze cents mille ames dans Jérusalem, pendant le siège. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitans: le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34, à Genève;

elle s'eſt trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : il y naît environ ſept cents ſoixante-quinze enfans, année commune ; or 775, multiplié par 34, donne 26350. 1757.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela poſé, Monſieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt-mille perſonnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraitre extraordinaire ; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous diſent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes ſur la terre. Les enfans ne ſe font pas à coups de plume, et il faut des circonſtances fort heureuſes pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux ; ſi on comptait (en exagérant) dix perſonnes par feu, ce ne ſerait que 13240 têtes ; et ſi, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce ſerait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'eſt trompé ; mais quand même il ſe ſerait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il ſuppoſe, c'eſt-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à ſix habitans par feu ; mettons-en ſix, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre ſe ſerait accru juſqu'à vingt mille, par une adminiſtration heureuſe et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monſieur, à perſuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait qua-

1757. rante mille, fur environ 588 baptêmes par an, ce ferait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raifon qu'à vos lumières.

Voilà, Monfieur, ce que mes faibles connaiffances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle eft votre exactitude et votre fage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'eftime pour vous, Monfieur; et ce n'eft que par pure obéiffance à vos ordres, que je vous ai expofé mes idées que je dois en tout foumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus jufte que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maifon compter le nombre des maîtres, des domeftiques, et même des chevaux. Il eft vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le feul pays de l'Europe, où l'on ne paye pas la moindre taxe au fouverain, et où cependant le fouverain eft très-riche. Mais, fous une adminiftration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par fa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des fecours dans le befoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus refpectueufe eftime, etc.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miscuit utile dulci* voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens, et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé par des séductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle. 1757.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et
1757. comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar *Pierre* et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LETTRE CLXIII.

AU MÊME.

2 de décembre.

NE pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à *M. L. de B.* la lettre que je vous écris (*)? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avoit maltraité; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui! que de générosités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaisanteries! Cependant, je le tiens perdu si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de *Ferdinand II*, et de se ruiner pour l'agrandir!

1757.

(*) L'abbé de *Bernis*.

1757. Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. *L. de B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

LETTRE CLXIV.

AU MÊME.

3 de décembre.

JE vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et reſpectable ami, un petit barbouillage aſſez indéchiffrable, avec une lettre oſtenſible pour une perſonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choſes à y ajouter, mais l'état de la ſanté de madame d'*Argental* doit paſſer devant. Je voudrais que vous fuſſiez tous ici comme madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les ſaigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine*; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat*; c'eſt pourtant un joli ſalmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne ſais où prendre madame de *Fontaine* à préſent pour

avoir

avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui, qui, probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire: voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation. 1757.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pour-

——— riez-vous point le voir? Ne pourriez-vous point,
1757. mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte; il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui fesant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à *Darget* comme il fut un jour repoussé et houspillé: il avait beau crier, je suis secrétaire; on le bourrait toujours.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez sur-tout le soupçon qu'on paraît

avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre. 1757.

Enfin, à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu, et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot; c'est que si on vous disait: *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'accommoder:* vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille:

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir: voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

LETTRE CLXV.

A M. DARGET.

1757. MON cher et ancien ami, j'ai lu le projet de l'hôpital, il en faudrait un bien grand pour y mettre nos pauvres soldats de l'armée de Soubise, qui ont manqué bien long-temps de pain. Heureusement les autrichiens nous vengent, ils gagnent une bataille longue et meurtrière sous les murs de Breslau, ils prennent le prince de Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'impératrice reprend sa chère Silésie excepté *Neiss* et la Barbarini, qu'elle n'a pas encore, mais qu'elle aura surement à moins d'un miracle; et Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je lui donne des conseils de *Cinéas*, et j'ai peur qu'il ne finisse bientôt comme *Pyrrhus*. Vous souvenez-vous de quel air je prenais la liberté de corriger ses vers et sa prose? Je lui parle de même sur son état. C'est la seule vengeance que je puisse prendre, et elle est fort honnête. Sa gloire est en sureté après nous avoir bien battus, et nous avoir accablés de bons mots et de caresses. Il ne devrait plus songer qu'à vivre tranquille, à ne pas s'exposer à la cérémonie du ban de l'empire, et à devenir philosophe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte que M. de *Richelieu* fera décimer les hanovriens. Je ne sais comment les sujets du roi d'Angleterre se sont mis à mériter la hart sur terre et sur mer.

LETTRE CLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de décembre.

MON cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué son panier de fleurs contre le porte-feuille de ministre. J'en suis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Contest* n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*. 1757.

Rengainez mes inquiétudes; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

LETTRE CLXVII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 10 de décembre.

1757. Je reviens à l'hôpital dont j'étais parti : il eſt clair que cette maiſon ne ſera pas ſi tôt fondée ; mais je vous prie d'aſſurer M. de *Chamouſſet* de ma ſincère et ſtérile eſtime ; je voudrais qu'on le fît prévôt des marchands. Il eſt honteux qu'un homme qui a des intentions ſi nobles, et qui paraît ſi exact et ſi laborieux, ne ſoit pas en place : c'eſt un malheur public, qu'il ne ſoit pas employé.

Mais vous ! quand le ferez-vous ? vous êtes une preuve que les talens ne ſont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin, mais je ſuis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris où vous deviez trouver tout. Mes complimens, je vous prie, au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes

v. diener
Voltaire.

LETTRE CLXVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareſſeuſe nièce? Comment vous portez-vous? aurez-vous le temps 1757.
de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaiſe? d'*Alembert* ſe chargera de le donner, puiſqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lauſanne; cela eſt plus gai que le ſquelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long-temps. Il s'eſt paſſé d'étranges choſes. J'ai conſolé *Luc*; je lui ai donné des conſeils de philoſophe, et il a été trop roi pour les ſuivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit: *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes; ils nous vengent et nous humilient.

1757. Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier; que Breslau appartient du 23 novembre à l'impératrice; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que peut-être à préſent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne ſont pas plus honnêtes ſur terre que ſur mer: le droit des gens eſt devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en eſt point une. Voilà probablement le ſyſtême de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conſerver.

Ayez ſoin de votre ſanté. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris: une madame de *Montferrat* eſt venue faire inoculer ſon fils: madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin*: que ne venez-vous en demander auſſi? J'embraſſe toute votre famille, et vous ſur-tout, et de tout mon cœur.

LETTRE CLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange; je ſuis un bon ſuiſſe qui avait trop pris les choſes à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalouſies qu'un amant et une maîtreſſe, et que mes correſpondances mettaient obſtacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correſpondances mêmes.

Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui, où le bon suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse, pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de

1757.

——— *Marie-Thérèse* nous piqueront d'honneur. Si
1757. le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon français que bon suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg; je n'en veux rien croire: ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vîte.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain: voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de salmigondis: cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des écossais francisés, des *Douglas* qui ont des terres

dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale*, *et ama nos*. 1757.

LETTRE CLXX.

AU MÊME.

A Lausanne, 20 de décembre, au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su, plutôt que nous autres Suisses, la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumark en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire: car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cent millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Fanime, à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour consoler le suisse.

LETTRE CLXXI.

A M. VERNES.

A Lausanne, le 24 de décembre.

1757. VOICI, Monſieur, ce que me mande M. d'*Alembert: J'écris à votre ami, monſieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces meſſieurs n'ont pas lu l'article* Genève, *ou qu'ils ſe plaignent de ce qui n'y eſt pas.*

Or, puiſque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore abſolument de quoi il s'agit. Je ſais ſeulement, en général, que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville des témoignages de ſon eſtime. Il dit que le clergé de France l'accuſe de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puiſſent tous vos confrères perpétuer cette heureuſe paix, cette humanité, cette tolérance qui conſole le genre humain de tous les maux auxquels il eſt condamné ! Qu'ils déteſtent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris, doit déteſter l'aſſaſſinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et

comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant. 1757.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE CLXXII.

AU MÊME.

A Lausanne, le 29 de décembre.

OUI, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens,

(*) Le catéchisme du pasteur *Vernes*.

et va peut-être donner une nouvelle bataille
1757. pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de *Prades*, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de *Prades* l'a confessée et communiée; mais avouez que c'est une singulière destinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac? Il aurait signé votre catéchisme et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'Encyclopédie que vous pensez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant *Athanase?* le bon homme *Abausit* ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infames, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le savoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aise, dit:

> Lycas est peu discret
> D'avoir dit mon secret.

D'*Alembert* est *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je suis tout à vous, très-tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article

Genève, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, etc. etc. etc. etc. etc. etc. 1758.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 de janvier.

Le roi de Prusse, en parlant à M. *Mitchel*, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à présent ? Nous laissons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaissais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à qui nous ne payons pas de subsides, répliqua *Mitchel :* aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne vous assiste pas.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu :* quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère ?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île ? c'est l'affaire de M. de *Boulogne*, de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

1758. Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel: il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas des crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode: nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac, et

et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous. 1758.

LETTRE CLXXIV.

A M. DARGET.

A Lausanne, 8 de janvier.

Vous me mandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment *Cinéas* s'est raccommodé avec *Pyrrhus*. C'est premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poete-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc. et le suisse *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices: nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel

—— en amphithéâtre; enfin, une maiſon où je ne
1758. ſuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une pariſienne. Nous y feſons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus*; mais il faudrait un eſtomac : c'eſt un point ſans lequel il eſt difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; ſi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'eſt ainſi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuſes, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunſwick*. Il eſt vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de piſtoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour ſeconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Pruſſe a la vue baſſe et la tête vive; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de ſon armée a été diſcipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuſes, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui ſont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils eſcamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent ſix à ſept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me feſait ſes adieux en vers et en proſe, et le voilà qui, par ſa célérité et par la diſcipline de ſes ſoldats,

gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles. 1758.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney*; vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le suisse V.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé, parce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul*, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un

genevois qui est dans le même cas, et qui, pro-
1758. bablement, restera estropié à Mersbourg.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiseul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère: il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige: aussi Schweidnitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand' peur que M. de *Richelieu* ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus! Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans: Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'*Argental* et à tout ange.

LETTRE CLXXVI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Lausanne, 26 de janvier.

JE reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'*Alembert*. Il faut d'abord que je justifie M. *Constant* que vous appelez *gros suisse*. Il n'est ni suisse ni gros. Nous autres lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine*. On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne. 1758.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais: elle voulait que

je fisse faire mon jardin des Délices à Paris;
1758. mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit, mais il ne faut pas y prendre garde: il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos: car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens: les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève*: la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbac; il a passé l'Aller; il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux: on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour detromper le public sur une très-mauvaise pièce; mais je crois fermement que

le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puiſſe être. 1758.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque choſe à croire dans ce monde, croyez que ce cœur eſt à vous. Vous ne me dites point, ſi vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, ſi vous mangez, ſi vous digérez, ſi vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'inſtruiſiez de vôtre manière d'exiſter, car mon être s'intéreſſe tendrement au vôtre.

Savez-vous ſi c'eſt à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou ſi l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raiſonner ? ſavez-vous quand il part ? ſeriez-vous femme à lui perſuader de prendre ſa route par Genève et par Turin ? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lauſanne, nous le mènerions aux Délices, et de-là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmeſan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, le 3 de Février.

1758. MON adorable gouverneur, béni soit le sieur *Légier* et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'histoire des insectes, ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade, quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle: vous l'aimeriez davantage, si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes *Diderot* et d'*Alembert*, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*. Je persiste toujours dans

mon

mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. 1758.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette église calviniste de n'être pas chrétienne; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour solde totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jésus*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet*; c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de-là, je reviens à Lausanne pour nos spectacles; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 de février.

1758. Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choiseul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et sur-tout au prince *Henri* qui a prévenu sa sœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-aimable; ce n'est pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littéra-

ture eſt un brigandage; le théâtre eſt une arène —— 1758.
où on eſt livré aux bêtes; et une médaille pour deux ſuccès qui d'ordinaire ſont deux exemples de mauvais goût, n'eſt qu'une ſottiſe de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'eſt apparemment celle-là qu'on donnera.

Nos médailles ſont ici d'excellens ſoupers; nous n'avons point de cabales: on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos ſpectacles. Les habits ſont magnifiques, nos acteurs ne ſont pas mauvais. Madame *Denis* eſt devenue ſupérieure dans les rôles de mére; je ne ſuis pas mauvais pour les vieux fous: nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades: voilà l'état des choſes. Je ſuis très-touché de l'état de madame d'*Argental*; il faut qu'elle vienne à Epidaure conſulter *Eſculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir ſon oncle; de-là, dans une terre qui eſt à M. de *Mondorge* ou à ſon frère; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui ſouhaite quelque étiſie, quelque maraſme, quelque atrophie, afin qu'il prenne ſon chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'eſt devenue la maiſon de votre île? Que ne demandez-vous un rembourſement ſur Hanovre ou ſur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? Ne recevez-vous pas quelques débris de temps en

1758. temps ? Vivez heureux, mon cher ange ; ce sont les vœux du plus maigre suisse des Treize-Cantons.

LETTRE CLXXIX.

AU MÊME.

A Lausanne, ce 9 de février.

Avez-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange ? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie ? J'ai retiré mes enjeux et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés ; vous me le permettrez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanime et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun ; *Luc* n'en a pas d'avantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou

douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim*, *vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*? 1758.

LETTRE CLXXX.

A M. DARGET.

A Lausanne, 10 février.

Je vois avec douleur, mon cher et ancien ami, que, dans le meilleur des mondes possibles de *Leibnitz*, vous paraissez n'avoir pas le meilleur lot; et que lorsque *tout est bien*, votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne semblez guère plus content de votre fortune que de votre vessie. *Durum*, *sed levius fit patientiâ*. J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talens ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très-considérable; si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez l'*auream mediocritatem* d'*Horace*. Mais il faut songer à votre santé, qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très-bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans les souffrances continuel-

1758. les. Vous êtes à portée des soulagemens: que seriez-vous devenu en Prusse loin des secours? Vous me paraissez bien informé de ce pays-là. Je crois celui, qui en est le maître encore, plus malheureux cent fois que vous. Sa santé est très-dérangée ; il n'a ni plaisirs ni amis ; et il est embarrassé dans un labyrinthe, dont on ne peut sortir qu'à travers des flots de sang. Quelque chose qui arrive, il est à plaindre. Il est difficile que la France et l'Autriche lui pardonnent, et qu'à la longue il ne succombe pas.

J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince de Prusse, qui me venait voir quelquefois ; ne vous en ressouvenez-vous point ? il me semble qu'il était originaire de Saxe. Le général *Kiow* l'était aussi, mais je ne le crois point arquebusé comme on l'a dit. Je ne crois point non plus au carcan de l'abbé de *Prades*. Comment, et en quoi aurait-il trahi le roi de Prusse ? il n'était certainement auprès du roi, en campagne, que pour lui faire la lecture. Du moins le roi me l'a mandé ainsi, quatre jours avant la bataille de Rosbach. Il ne lui fesait point part de ses desseins militaires, qu'il ne confie pas même à ses officiers généraux, il ne le chargeait pas de négociations. L'abbé de *Prades* n'avait pas plus de crédit à Breslau que vous et moi ; il n'y connaît personne. Je maintiens qu'il n'a pu trahir le roi de Prusse. Il aura écrit quelque lettre indiscrète ; et ce qui n'est point un crime ailleurs, en est un dans ce pays-là, vu les circonstances présentes. Voilà ce que je pense ; je crois l'abbé de *Prades* aussi mauvais chrétien que la *Métrie* ; mais ce n'est point un traître. Je peux me tromper, j'attendrai que le temps me désabuse.

Le prince *Henri* m'a fait l'honneur de m'é-crire de Drefde, où il eft adoré. La princeffe 1758.
Amélie eft allée à Breslau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Bareith a une fanté pire que la vôtre. Elle eft enchantée des victoires de fon frère; mais elle craint les revers, et elle eft laffe de tant de dévaftations. Comptez qu'on doit fe trouver très-heureux dans une douce retraite. Ce M. *Cofte* dont vous me parlez, n'eft-il pas parent du traducteur de Locke?

Le papier me manque. *Vale, et me ama. V.*

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufanne, 13 de février.

Je reçois, Monfieur, une réponfe à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne favais pas que vous euffiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, fi on fe réduifait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'eft pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'eft-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* fefait des vers, et qui a l'infolence de condamner, devant le roi, un livre muni du fçeau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raifon de crier

1758. contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail: on les égorge un à un; et, pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur *Diderot* et consors, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids: c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison; un jour en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai

trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, er je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur: d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout est systême absurde; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux. 1758.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poëles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous le long de mon beau lac de Lausanne à Genève.

Recevez les tendres respects du vieux suisse *V.*

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 de février.

IL ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie, ils sont à présent entre les mains de d'*Alembert :* il s'agit de papiers que *Diderot* a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

1758. Il faut que mon ame ſoit bien à ſon aiſe pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau ſuccès. Je jouais *Mohadar* ; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin ;* ce n'eſt point vanité, c'eſt vérité. Quand je dis mieux, j'entends ſi bien, que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon ſacriſtain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de ſi beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loiſir, ſi DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des ſibarites, fort au-deſſous des Athéniens, dans le ſiècle préſent. La décadence eſt arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux; mais vous leur reſſemblez dans votre inconſtance : vous traitiez le roi de Pruſſe de *Mandrin*, il y a ſix mois; aujourd'hui c'eſt *Alexandre*. Dieu vous béniſſe; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompenſé Iphigénie en Crimée, comme il récompenſa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'eſt vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfeſant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin ?* Je ſuis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon, M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il

passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera *Enide?* Si c'est la *Gaussin*, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchissemens pour toute la salle, ensuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, etc.

1758.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles: ils ne disent point *Jésus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, chrétiens déistes

LETTRE CLXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lausanne, le 3 de mars.

1758. Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes; vers et profe, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre efprit. J'aime mieux vous dire bien vîte, et tout fimplement, combien j'en fuis touché, que d'attendre l'infpiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je fuis plongé dans les détails de l'hiftoire, attendu qu'on va réimprimer cette Hiftoire générale, ce portrait des fottifes et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf fiècles.

Un peu d'hiftrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle fur un très-joli théâtre; madame *Denis* a été applaudie comme mademoifelle *Clairon*, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, fans vanité, que je fuis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien furpris, fi vous aviez vu fur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien fentie, très-bien jugée, fuivie de danfes exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'efprit, et devant une affemblée qui a du goût. Les acteurs fe font formés en un an; ce font des fruits que les Alpes et le

mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit 1758.
coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plantes, à mes vignes, à mes tulipes; et de-là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire; et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret; mais il a donné lui-même des copies: et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des petites-maisons; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays ro-

man ; mais il n'ofera, ni vous non plus. Je
1758. vous embraffe avec bien de la tendreffe et des regrets.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufanne, 7 de mars.

MON cher ange, êtes-vous couché fur le teftament de M. le cardinal de *Tençin?* a-t-il laiffé quelque chofe à fon *Gouffaut?* viendrez-vous à Lyon difcuter la fucceffion ? Ce ferait-là une belle occafion pour madame d'*Argental* de venir confulter *Tronchin*; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu, dans cet oncle, un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il fuffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je perfifte, mon cher ange, à confeiller aux encyclopédiftes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à fe mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller fur le Véfer ? eft-il encore fâché contre moi, de ce que madame *Denis* étant très-malade des fuites de cette ancienne

cuisse, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal qui, en passant le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues. 1758.

LETTRE CLXXXV.

AU MÊME.

A Lausanne, 12 de mars.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle *Aïssé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circassienne était plus naïve qu'une champenoise; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous, comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume; je vous supplie de

vouloir bien me les renvoyer contre-ſignés, ou
1758. de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à ſon retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liſte; je ſuis très-fâché que ces deux hommes néceſſaires l'un à l'autre, ſoient déſunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me ſuis amuſé à jouer Fanime et Alzire. Mademoiſelle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troiſième acte:

De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits;
Punis une coupable, et ſois juſte une fois.

Pourquoi cela, Mademoiſelle? c'eſt que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé ſur le dernier: c'eſt le ſecret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'Alzire demande grâce à ſon mari pour ſon amant, et cela par la même raiſon. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que ſujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. *Colardeau* eſt remonté ſur ſon Aſtarbé; je ne ſais pas ſur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous ſoit en aide!

Com-

Comment se porte madame d'*Argental?* quelles nouvelles sottises a-t-on faites? quel nouveau mauvais livre avez-vous? quelle nouvelle misère? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains. 1758.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LINANT. (*)

A Lausanne, le 12 de mars.

Quand je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausanne: il y a suisses et suisses; ceux de Lausanne diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausanne, le 14 de mars.

MONSIEUR,

1758. IL y a long-temps que je respectais votre nom; et votre histoire militaire des Suisses en France m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de *Richelieu*; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, sur-tout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hom-

mes, qui n'ont pas changé le destin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire. 1758.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXVIII.

AU MÊME.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais

1758. que je trouve le théâtre petit; c'eſt aſſez que votre héros ne le ſoit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître:
Il agit en héros, en ſage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Vous voudriez, ſans doute, de meilleurs vers, Monſieur, et moi auſſi; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une choſe à laquelle je ſens que je ne renoncerai jamais, c'eſt aux ſentimens d'eſtime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte proſe et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ AUBERT, *à Paris.*

Aux Délices, 22 de mars.

Je n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je ſuis de retour, la lettre pleine d'eſprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contretemps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celle du Merle, du Patriarche, des Fourmis, ſont de ce

nombre. De telles fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du ſtyle, 1758. celui de l'invention, dans un genre où tout paraiſſait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite et à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime que je vous dois, etc.

LETTRE CXC.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

Dieu conſerve votre ſanté, Madame! Je vous tiens ce propos, parce que je ſuis revenu malade à ma retraite des Délices, et je ſens que, ſans la ſanté, on n'a ni plaiſir, ni philoſophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais ſur-tout de ne me pas trouver à la naiſſance de *la Fille d'Ariſtide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame ſa mère. *Melpomène* et *Thalie* ſont donc logées dans la même maiſon? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres, et très-peu le monde; mais c'eſt le con-

(*) Comédie de madame de *Graffigni*, repréſentée le 29 avril 1758.

—— plus, quand vous aurez apaiſé la ſoif des bu-
1758. veurs de l'ancien et du nouveau Teſtament. Franchement, votre petit ouvrage eſt très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de ſoif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices ; mais ce n'eſt pas aux Délices qu'il fallait venir, c'eſt à Lauſanne. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiſelle *Clairon* a dans votre pays. Vous ſeriez aſſez étonné de voir des pièces nouvelles en Suiſſe, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le ſeraient à Paris : c'eſt à quoi nous avons paſſé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé ; nous vous aurions fait manger force gélinottes et de groſſes truites ; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri ; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miſſion chez nous autres hérétiques ; jamais votre zèle ne ſera aſſez grand pour venir ſur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lauſanne. Madame *Denis* ſe ſouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas ſur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans ; nous reconnaiſſons-là les mœurs de Paris : encore eſt-ce beaucoup que, dans vos diſſipations, vous vous ſoyez reſſouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui ſavent, autant que vos pariſiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choſes, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

LET

LETTRE CXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 4 d'avril.

MON cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (*) était l'homme du sacré collège qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure. — 1758.

Certainement, si madame de *Groslée* ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit, quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Alle-

(*) Le cardinal de *Tençin.*

1758. magne, il eſt à craindre qu'à la fin les penſions ne ſoient mal payées. Heureux ceux dont la fortune eſt indépendante. Je ne reviens point de votre ſingulière aventure de cette maiſon dans une île que les Anglais ont brûlée. (*) Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la penſion vous ſoit payée exactement.

Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez ſouvent. Je ne ſuis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à ſon paſſage, lorſqu'il alla commander cette malheureuſe armée. Madame *Denis* était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous ſouvenez que le roi de Pruſſe lui avait fait enfler une cuiſſe, il y a cinq ans; cette cuiſſe renflait encore. Les maux que les rois cauſent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas ſacrifié une cuiſſe de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire eſt que le roi de Pruſſe m'écrit ſouvent. Cependant je veux toujours plus compter ſur M. de *Richelieu* que ſur un roi. Il eſt vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques, ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je ſuis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne ſoient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je

(*) Les îles de Rhé et d'Aix qui appartenaient alors à M. d'*Argental*, avaient été en partie ravagées par les Anglais. Le Roi en a fait depuis l'acquiſition.

ſuis toujours indigné que l'Encyclopédie ſoit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le Mercure. Voilà mes ſentimens, et parbleu j'ai raiſon. 1758.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Je vous embraſſe tant que je peux.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

Je me conſole du retardement des inſtructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'eſpérance qu'elles n'en ſeront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la poſtérité. Tout ce qu'il a créé ſe perfectionne ſous l'empire de ſon auguſte fille l'impératrice, à qui je ſouhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle eſt née. Je me flatte, Monſieur, que ceux qui ſont chargés par votre excellence du ſoin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illuſtre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire ſera bien connu, plus il ſera reſpecté. Il n'y a point d'exemple ſur la terre d'une nation qui ſoit devenue ſi conſidérable en tout genre, en ſi peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-ſiècle pour embraſſer tous les arts

1758. utiles et agréables. C'est sur-tout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne serai, Monsieur, que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

LETTRE CXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon

ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commiſſionnaire de Dijon, s'eſt chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non-ſeulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Eſt-il vrai que *la Fille d'Ariſtide* le juſte, ait été auſſi maltraitée par le parterre pariſien, que ſon père le fut par les Athéniens? Cela n'eſt pas poli; heureuſement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien?

1758.

J'ignore ce qu'on fait ſur mer et ſur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakeſpeare*, ceſſent de mordre et même d'aboyer: les Anglais admirent cette expreſſion. Je ſuis toujours émerveillé de ce qui ſe paſſe: celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme ſupérieur à *Guſtave-Adolphe*, et à *Charles XII*, par les événemens. On ſera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation! Cependant nous avons une aſſez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baiſent les ailes.

LETTRE CXCV.

AU MÊME.

Aux Délices, 15 de mai.

1758. Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas* : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vîte une belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Eſt-ce-là faire droit, eſt-ce-là comme on juge? Pardon; je ſuis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette eſpèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maiſon. 1758.

Mon divin ange, je ſonge à une choſe. Si *Babet* vous procurait une ambaſſade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevaſſiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suiſſes feraient enchantés. Que ſait-on? Ce que je vous dis là n'eſt point ſi ſot; penſez-y.

Ma nièce *Fontaine* eſt à Lyon: j'eſpère qu'elle m'apportera mes paperaſſes encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui ſont preſque toujours affligeantes. Mille reſpects à tous les anges. Je baiſe toujours le bout de vos ailes; le ſuiſſe *V.*

LETTRE CXCVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

Je ſuis bien ſenſible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous penſons du public, de cette mer orageuſe que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous briſe contre un écueil; de

1758. cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe: ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, sur la tendre et respectueuse amitié du suisse *V*.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la prose. 1758.
Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie; mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire*; il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas: vous êtes la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans, et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons, mon cher et respectable ami, de vous deman-

1758. der votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'eſpère vous voir en perſonne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je ſerai un homme heureux. J'aurais bien des choſes à vous dire à préſent *ſecretò*; et ſur-tout ſur le ridicule dont je ſuis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure eſt d'un très-bon comique.

Il eſt vrai, mon cher ange, que dans les horreurs et les viciſſitudes de cette guerre; il y a eu des ſcènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakeſpeare*. Premièrement, le roi de Pruſſe, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en feſant ſon traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; enſuite, quand il eſt battu, et que les Hanovriens ſont chaſſés d'Hanovre, il veut ſe tuer, il fait ſon paquet, il prend congé en vers et en proſe; moi qui ſuis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conſeille comme *Cinéas* conſeillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il ſe fût adreſſé à M. le maréchal de *Richelieu*, pour finir tout en cédant quelque choſe. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait ſe tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et eſt le maître des affaires. Cette ſituation peut changer demain, mais elle eſt très-affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je ſuppoſe que les Autrichiens ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude, n'eſt-ce pas le lion qui craint une ſouris? qu'ai-je af-

faire à tout cela, s'il vous plaît ? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremberg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre. 1758.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience: DIEU est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation: M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremberg* pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

1758. M. de *Florian* ne fera pas assurément le seul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif : et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se taît ; et, comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je lis les lettres de *Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de *César*, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de

m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près? 1758.

Mille tendres respects, le suisse *V*.

LETTRE CXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matiere.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a

1758. que moi à qui on puiſſe dire franchement la vérité ; d'ailleurs, la pièce en queſtion eſt ſi intriguée, ſi chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été miſes au double, et que cela indiſpoſe le public contre l'auteur: il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambaſſadeurs. Je ſuis pénétré de reconnaiſſance pour vous et pour lui. Sa médiation ſera d'autant mieux placée qu'elle ſera ſeulement l'effet de la bonté de ſon cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarraſſer en rien la perſonne à qui cette médiation s'adreſſera, et que probablement elle ſera très-bien reçue. Rien ne preſſe; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'eſt que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut abſolument que *Tronchin*, qui va partir, faſſe cette négociation, et qu'il la faſſe de lui-même, et qu'il y réuſſiſſe. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce ferait! On eſt riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illuſion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raiſon. Si ces miſères vous amuſent, elles en amuſeront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Je baiſe les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye*; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

LETTRE CC.

AU MÊME.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain*. Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie*; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

1758.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot*. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin*; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

1758. Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes, tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo, ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire*, *Idolâtrie*, *Imagination*! Je n'en ai plus de cette imagination; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi, Le peintre n'est pas bon, je l'avoue; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non. Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

LET.

LETTRE CCI.

AU MÊME.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIÈREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon; & je veux absolument croire qu'il en viendra à bout. 1758.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône par-tout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme

vous parleriez vous-même, et je vous prie de
1758. remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage : il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passe-port dans lequel sa Majesté me conserve le titre de son gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agrémens possibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princesse de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remercîmens doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami; je pars dans quelques jours; et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

LETTRE CCII.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 20 de juin.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. 1758.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur* (*moral*) et je l'adresserai à *Briasson*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur

1758. les fossiles et sur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leur secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit suisse.

LETTRE CCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim madame *du Bocage* est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit *Préville* qui fasse le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à

talent. Je ne ſais ſi la Femme qui a raiſon vaut quelque choſe, et ſi l'on n'eſt pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore ſur-tout ſi on peut être plaiſant à mon âge ; c'eſt à vous à en décider, à donner la pièce, ſi vous la jugez paſſable, et à la jeter au feu, ſi vous la croyez mauvaiſe. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lauſanne, s'il vous plaît ; après quoi vous en ſerez le maître abſolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me diſpenſer ; et le ſeul voyage que je voudrais faire m'eſt interdit. Il eſt triſte de courir chez des princes, et de ne pas voir ſon ami. 1758.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de *Chauvelin* ; c'eſt le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en diſant à qui vous ſavez combien je lui ſuis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Mes reſpects à tous les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami. Je me conſole toujours de mon voyage, en eſpérant une lettre de vous à mon retour.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de
1758. Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'Histoire de *Pierre le grand*. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengiskan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne

ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage. 1758.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Stralenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites sur-tout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer, ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer; mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suetone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII* avait en effet une valeur person-

nelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur,
1758. qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait: *faites donc vîte, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps;* et il partait le premier à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, Monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carlisle*, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de *Carlisle*; mais

mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence ſoit générale, il faut que les commodités de la vie ſe trouvent dans tous les ordres de l'Etat, ſans quoi une nation n'eſt point encore formée, et la ſociété n'a point reçu ſon dernier degré de perfection. 1758.

Il eſt peu important que l'on ait porté un manteau par-deſſus une ſoutane; cependant, par pure curioſité, je déſire ſavoir pourquoi, dans toutes les eſtampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie ſont toujours un manteau par-deſſus la ſoutane, retrouſſé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tſar, je déſirerais ſavoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone, où il eſt queſtion du tſar *David* et du tſar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tſar ou tshar vient de *sha* que de céſar; mais tout cela n'eſt d'aucune conſéquence.

Le grand objet eſt de donner une idée préciſe et impoſante de tous les établiſſemens faits par *Pierre I*, et des obſtacles qu'il a ſurmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choſes ſans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans ſa guerre contre *Charles XII*, d'autre cauſe que celle de ſa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que ſon premier deſſein était de s'établir ſur la mer Noire. Il y a ſouvent dans l'hiſtoire des problèmes bien difficiles à réſoudre.

J'attendrai, Monſieur, les nouvelles inſtruc-

1758. tions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de *Pierre le grand*, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît de plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'histoire de Russie, est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Russes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCV.

A M. DARGET.

A Schwetzingen, près de Manheim, 17 juillet.

MON ancien ami, mon ancien camarade de Potsdam, me voilà confondu. J'ai été obligé de faire un petit voyage à la cour de monseigneur l'électeur palatin à qui j'ai les plus grandes obligations. On voyage quelquefois chez les princes par intérêt. J'ai fait cent trente lieues par reconnaissance, et c'est un grand effort d'avoir quitté, pour quelques jours, mes petites Délices où ma famille est rassemblée. Adressez, je vous prie, à ces Délices votre réponse sur ce qui me confond si terriblement. Le voici : je répondis, le 8 janvier, à une de vos lettres.

Vous m'aviez écrit avec confiance, et je vous écrivis de même. On m'apporte le journal encyclopédique de Liège (mois de juillet), et j'y trouve ma lettre tout du long. Quel démon vous a dérobé cette lettre, qui assurément n'était pas faite pour être rendue publique? J'ai grand' peur qu'elle ne fasse un très-mauvais effet. A qui donc en avez-vous laissé prendre copie? Pourquoi est-elle imprimée? Quel est l'auteur du journal encyclopédique? Instruisez-moi de tout. Mettez un peu de baume sur la blessure que vous m'avez faite, et continuez-moi votre amitié. Elle a toujours été prudente, et je me flatte qu'elle empêchera que la publication de cette lettre n'ait des suites désagréables pour moi. 1758.

Vous savez, mon ancien ami, que nous sommes dans un temps de jalousies et d'ombrages. Il serait bien triste que mon repos fut troublé pour une lettre que je vous ai écrite dans l'effusion de mon cœur. Ce cœur est toujours à vous; il est toujours français, et ne cessera d'aimer ses anciens amis. Je suis persuadé que vous irez au devant de tout ce qui pourrait me faire de la peine. Rassurez et aimez votre compagnon de Potsdam, votre bon suisse. *V.* — — Ecrivez-moi, je vous prie, aux Délices où je retournerai bientôt.

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, 1 d'auguste.

MONSIEUR,

1758. LES agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aye de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays ; mais vous, Monsieur,

vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monsieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. 1758.

Mémoire d'instructions joint à la lettre.

Le baron de *Stralemberg* n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? si vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ses droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de-là vient le

1758. proverbe vénitien *ire à la Rana*. Les Genois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Stanislas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée; leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu-près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai samoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce cosaque qui, selon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de césar? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knès signifie-t-il originairement duc? Ce mot duc aux dixième et onzième siècles était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron*? n'appelait-on pas knès un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que

depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont ſu tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre eſt très-fertile en froment, et cependant ce n'eſt que depuis peu de temps qu'ils ſont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aiſé et qui eſt très-difficile. 1758.

Je ſuis fort ſurpris d'apprendre qu'il était permis de ſortir de Ruſſie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vaſſal pouvait-il ſortir ſans la permiſſion de ſon boyard? Un boyard pouvait-il s'abſenter ſans la permiſſion du czar?

Je voudrais ſavoir quel nom on donnait à l'aſſemblee des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai nommé cette aſſemblée *ſenat*, en attendant que je ſache quelle était ſa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduiſit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainſi que l'uſage de baiſer la pantoufle du pape? et tout uſage dans l'Egliſe ne ſe tourne-t-il pas en devoir?

La queſtion la plus importante eſt de ſavoir s'il ne faudra pas gliſſer légérement ſur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiſer l'attention du lecteur qui eſt impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On ſuivra exactement les memoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permiſſion de ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Moſca*, d'écrire Veſoniſe, Moſcou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue ruſſe.

N. B. Il ſerait néceſſaire que je fuſſe inſtruit du temps où les diverſes manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y eſt pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 16 d'auguste.

1758. L'ONCLE et la nièce, Monsieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la société: vous en fesiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur; mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé sur-tout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade *V.*

LETTRE CCVIII.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au sujet de la promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'auguste.

LE vieux suisse, Monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée carrée par 1758. M. de *Chavigny*, est ornée d'un bonnet qui lui sied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu.* Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle.* Gentil *Bernard* doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre: si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un

—— peu pour qui vous ſavez, pour mon ancien in-
1758. grat; on ne laiſſe pas d'avoir de la politeſſe, mais on a de la mémoire, et on eſt attaché auſſi vivement qu'inutilement à la bonne cauſe, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne ſuis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands: j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Pruſſe mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu*; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas aſſurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On eſt pruſſien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde ſera français ou françois.

Je ne ſais pas ſi je me trompe, mais je ſuis convaincu qu'à la longue votre miniſtère ſera heureux et grand, car vous avez deux choſes qui avaient auparavant paſſé de mode, génie et conſtance. Pardonnez au vieux ſuiſſe ſes bavarderies. Que votre éminence lui conſerve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Miſce conſiliis jocos*. Agréez le profond et tendre reſpect d'un ſuiſſe qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

LETTRE CCIX.

A M. P. ROUSSEAU, *à Liège.*

A Lausanne, le 24 d'auguste.

EN revenant de Schwetzingen, château de monseigneur l'électeur palatin ; j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. *Darget*, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidellement ; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics. 1758.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui sont consolantes. Votre journal sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre ; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre ; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaisir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'augufte.

1758. Me voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, auffi agréable qu'il était néceffaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le feul chagrin que je puiffe avoir en m'ôtant l'efpérance de vous embraffer. Les tantes et les débarbouillées font donc d'étranges perfonnes. Il ne faut pas fonger à réformer des têtes auffi mal faites. D'ailleurs, mes établiffemens et les dépenfes confidérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me tranfplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien folide que je puiffe laiffer à mes héritiers, comptant fort peu fur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela eft encore auffi difficile que de faire entendre raifon à des dévotes.

Je me flatte que votre ami vous a parlé de lui-même; je ferais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux fiennes. Vous avez donc auffi des coliques, mon refpectable ami? Ce ferait bien le cas de venir confulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'eft ce qui me défefpère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre fanté; ne me laiffez

pas sans consolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré notre Femme qui a raison : elle nous a amusés en Savoie ; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses ; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices ; mais, entre le succès et la gloire, la différence est grande. Je connais des armées et des généraux, qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli*. Où est le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672 ? 1758.

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite ; et, si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'*Argental* ? Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens ; et moi, je suis pénétré de reconnaissance.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de septembre.

1758. RITORNO dalle sponde del Reno alle mie Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile, quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna *la grasse*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che dilettate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applausi, di novi amori, dovunque andate, vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è a me di andare frà i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo sò. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri belli anni trà l'amore, e la virtù *Orazio* vi direbbe:

Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.

Ed il *Petrarca* soggiungerebbe,

Non lasciar la magnanima impresa.

La signora di *Bentinck* è, come il rè di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera *Marfisa* non è seguita da un esercito per difendersi.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comtesse de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne.

C'eſt bien dommage qu'une femme ſi aimable ——
ſoit ſi malheureuſe; mais je ne vois par-tout 1758.
que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Pruſſe, ceux qui meurent à leur ſervice, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agreſtes.

Le premier vers eſt pour vous, le ſecond pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que ſon ame ſoit à ſon aiſe; ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui préſenter mes reſpects.

Farewell flos Italiae, farewell wiſe man
Whoſe ſagacity has found the ſecret
To part from Argaleon withom being
Moleſted by luin.

Si jamais vous repaſſez les Alpes, ſouvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partiſan le ſuiſſe *V*.

LETTRE CCXII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 3 de ſeptembre.

En revoyant, Madame, mon petit hermitage, mon premier devoir eſt de vous remercier, vous et M. *du Bocage*, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Pa-

ris jusqu'à Rome ; mais vous devez être lasse de
1758. complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieillesse infirme; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle, Madame! et que la disette des talens, en tout genre, est effrayante! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus par-tout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce! et notre commerce et notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV*. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Pascal*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté: *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à

la

la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public. 1758.

J'ai eu la faiblesse, Madame, de laisser sortir, de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour résister à vos ordres ; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui ? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché et que j'ai trouvé après tant d'orages ?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage ; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée ; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

LETTRE CCXIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 16 septembre.

1758. Mon ancien ami, vous n'avez point répondu à la lettre que je vous écrivis de Manheim, vous sentez que dans les circonstances présentes, il est bien triste que cette lettre par laquelle j'avais répondu avec confiance à vos ouvertures, ait été imprimée dans les journaux et falsifiée. Vous me feriez un plaisir extrême de me renvoyer ma lettre, afin que je pusse la confronter avec celle qui a couru, et que j'eusse une pièce justificative toute prête. Je sens que vous avez été aussi indigné que moi de cet abus que les journalistes se permettent de publier les secrets des particuliers sans en demander la permission. C'est violer un des premiers droits de la société; et quand la fausseté est jointe à cette hardiesse, c'est un crime. Je crois que le journaliste n'a pas eu mauvaise intention, mais il ne m'a pas moins nui. Il m'a écrit, il a fait une espèce de désaveu que je dois à vos soins et à votre probité, et dont je vous remercie. Je n'ai point voulu irriter cet homme par des plaintes qui sont inutiles quand la chose est faite, et qui ne peuvent qu'aigrir. Il ne s'attendait pas que le roi de Prusse remporterait sur les Russes une victoire si complète et si mémorable. Il faut à présent se taire sur les succès inouis de ce monarque, et sur les malheurs de la France. Vous me feriez plaisir de me mander s'il est vrai

qu'il y ait plusieurs édits pécuniaires, et si on continue de payer les rentes de l'hôtel de ville et de la compagnie des Indes. Vous avez du moins une planche dans le naufrage général. Vous êtes bien placé à l'école militaire, école dont on a grand besoin. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et suis à vous pour jamais bien tendrement le suisse *V.* 1758.

LETTRE CCXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle Je suppose que vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars*, mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorf, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan, pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux

1758. ſur terre et ſur mer; et on dit que l'artillerie pruſſienne porte jusqu'à Paris, où elle eſtropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je ſuis honteux d'être chez moi paix et aiſe, et d'avoir quelquefois vingt perſonnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe ſouffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre ſur l'eſprit, comme un ſeigneur qui chaſſe ſur ſes terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philoſophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le déſavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner auſſi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, ſans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui ſon livre pour moi. Mais vous êtes un pareſſeux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je ſuis auſſi pareſſeux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela eſt fort ſain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je ſuis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une ſanté ſi maudite. Vous qui êtes, à peu de choſe près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des ſuiſſes, qui vous aime de tout ſon cœur.

P. S. Queſt-ce qu'un livre de *Jean-Jacques* contre la comédie? *Jean-Jacques* eſt-il devenu père de l'Egliſe?

LETTRE CCXV.

A M. VERNES.

23 de feptembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois affaffinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévaftée, quatre cents mille hommes maffacrés, etc. etc. etc. 1758.

Quelques curieux difent que les révérends péres de la compagnie de *Jéfus-Chrift* ont empoifonné le roi d'Efpagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipfi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jéfuite, mangeons du jéfuite.* C'eft dommage que ces paroles foient tirées d'un livre détestable qui femble fuppofer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de fociniens, qui niez auffi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la proceffion du Saint-Efprit, et l'enfer.

Nous fommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapfodie fera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout foi-difant prêtre que vous étes, et tout orthodoxe que je fuis, je vous aime de tout mon cœur.

Gratias ago du journalifte anglais; c'eft un bon vivant.

LETTRE CCXVI.

A M. PILAVOINE, *à Surate.*

Aux Délices, près de Genève, le 25 de septembre.

1758. Je suis très-flatté, Monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève.* Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maitresse ne m'a pas assez tourné la téte pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut étre huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour *Henri IV*, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le souhaite.

Vous aurez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si

votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé. 1758.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, etc.

LETTRE CCXVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credule galle,

VOUS êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on est à peu-près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille

—— de Custrin; mais je n'en suis ni enorgueilli,
1758. ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'*Helvétius* sont assez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage *Locke*, n'a pas dit autre chose; et *Aristote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie; ce sont des anecdotes de médisance, et, par conséquent, cela n'entre pas dans mon plan.

Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève, mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces; mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et après lui je mets *Hume*.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé

(*) De l'Esprit, par M. *Helvétius*.

avec

avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror mihi, non populo.* 1758.

Madrass pris! quel conte! Il n'y a que des *la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

LETTRE CCXVIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 4 octobre.

Je vous remercie, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, d'avoir renvoyé la pancarte. Elle ne m'a pas paru si terrible; mais il est bon de prendre ses précautions dans un temps où l'on pend les gens pour des paroles.

Est-il permis du moins de vous écrire, que tous tant que vous êtes à Paris, vous ne savez ce que vous dites avec votre prétendue seconde bataille des Russes, et leur prétendue victoire? Chimères toutes pures, Messieurs, je vous ai comparé aux petites filles qui s'imaginent que les hommes sont toujours de bout. Vous pensez qu'on donne des batailles tous les jours. Cette cruelle guerre n'est pas prête à finir. Je m'unis à votre *te Deum* pour la déconfiture des pirates anglais près de Saint-Malo; c'est toujours une consolation.

Vous souvenez-vous du petit *Francheville*, qui avait passé de mon taudis au palais du prince de Prusse? Le *prince Henri* lui conserve ses appointemens; il m'a promis de me venir voir.

Le roi de Prusse m'a écrit deux lettres depuis
1758. son affaire avec les Russes. Je vous assure qu'il n'a pas le style d'un homme vaincu.

Je n'abandonne point du tout *Pierre le grand*, quoiqu'on ait battu les troupes de sa fille. Je suis trop fidèle à mes engagemens.

Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de *juillet* dont vous parlez ; mais je recevrai avec la plus grande satisfaction les lettres que vous voudriez bien écrire à votre ancien ami le campagnard, et heureux campagnard.

LETTRE CCXIX.

A M. DE FORMONT.

MON cher philosophe, votre souvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame *du Deffant* est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas; mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agrémens de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire.... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont

je ne sorte guère, et où l'on vienne; j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurais cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermnestre; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

1758.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de *Dawn* tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très-tendres
1758. respects à madame *du Deffant;* et souvenez-vous quelquefois du vieux suisse *Voltaire* qui vous aimera toujours.

LETTRE CCXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Russes soient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg soit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. *A..... de L.....*, et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. *A ....* me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement:

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A.... de L....* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec

moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être *A.* .... *occidit* dans fon marquifat. 1758.

Qu'il foit mort ou vivant, il me femble que j'ai befoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je puiffe employer la profe?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay? Bâtiffez-vous? plantez-vous? avez-vous la faibleffe de regretter Paris? ne méprifez-vous pas la frivolité qui eft l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont befoin qu'on leur dife:

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes ftrepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adreffe ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, fi vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embraffe.

Nifi quod non fimul effem, cætera lætus.

LETTRE CCXXI.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé fon Efprit, mon ancien ami; ainfi vous voilà délivré du foin de me le faire parvenir: je ne veux pas avoir double efprit comme *Elifée*. Je fuis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Verfailles; j'ignore ce qui a excité un fi grand fou-

—— lèvement contre un philoſophe eſtimable qui
1758. (à l'exemple de St. *Matthieu*) a quitté la finance pour ſuivre la vérité. Il ne s'agit, dans ſon livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philoſophiques, qui ne font tort à perſonne, qui ſont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaiſſance de cauſe. Il y a tel homme dont la ſimple ſignature, miſe au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philoſophes n'en pourront jamais cauſer; cependant ce ſont ces philoſophes, incapables de nuire, qu'on perſécute.

Je ne ſuis pas de ſon avis en bien des choſes, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait conſulté, je lui aurais conſeillé de faire ſon livre autrement; mais, tel qu'il eſt, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis ſecrets qui aient dénoncé ſon livre aux ſots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choſes beaucoup plus fortes dans l'Eſprit des lois, et ſur-tout dans les Lettres perſanes. Le proverbe eſt donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Eſprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux viſſent commodément le théâtre de la guerre et des miſères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'eſt peut-être le ſeul art dans lequel les derniers ouvrages ſont toujours les meilleurs. Il

n'en eſt pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc. 1758.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je ſuis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours aſſez de force pour vous aſſurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CCXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

MON affaire avec le marquis *A*..... eſt fort ſérieuſe, mon cher et ancien ami; mais vous l'avez rendue ſi plaiſante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *conſtat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colere que je vive encore, et que j'ai douté de ſon exiſtence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu; je le ferai *eſter à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Baſſe-Normandie. Je vous ſuis doublement obligé de vos bons conſeils et de vos bonnes plaiſanteries.

Je vois qu'il n'eſt pas aiſé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ſes dettes. Cet *A*.... doit être furieuſement grand ſeigneur; car, non-ſeulement il ne paye point ſes créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A*.... n'eſt point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami;

—— chercher le plaisir, et ne le point trouver;
1758. jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place: je le crois bien; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de *Dawn* et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE CCXXIII.

A M. DIDEROT, *à Paris*.

Aux Délices, 16 de novembre.

JE vous remercie du fond de mon cœur, Monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point 1758. au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur ; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé ; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc. ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles

—— de la culture de la terre. Dans cet heureux ou-
1758. bli d'un monde pervers et frivole, j'interrom-
prai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéressans dont d'autres personnes ne se feront point chargées.

Adieu, Monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

LETTRE CCXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis *A*.... et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce

que dû est toujours *dubium*; mais *dû*, ou *deu*; ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de suisse. Et M. le surintendant *le Doux* aura beau faire, je ferai brèche à son trésor: car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A*...., mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pontlevis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à *la Motte-A*.... *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserere turpissimum est*, dit *Cicéron*. 1758.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

Rusticus ab normis sapiens crassâque Minervâ.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis* au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore*; elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non: je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

1758. L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se beloufe si souvent; ce pretendu ami du genre humain, n'est mon fait que quand il dit: Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO sia il cielo che vi à ispirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti nomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lau-

ſanne un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je ſuis à préſent. 1758.

Les femmes ſe mettent comme elles veulent; ſans beaucoup de dépenſe, ſur-tout point de cornettes; un petit diadême de perles fauſſes, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle eſt jolie, eſt mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille piſtoles.

Queſto ſia detto per i viventi; vengo adeſſo ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une eſtrade ſans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire: tout dépend de la manière dont ſont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout eſt bien diſpoſé; car

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus....

Vous me demandez, Monſieur, ſi on doit entendre, au premier acte, les gémiſſemens de l'ombre de *Ninus;* je vous répondrai que, ſans doute, on les entendrait ſur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas oſé le riſquer ſur la ſcène de Paris, qui eſt plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques: je ne conſeillerais pas non plus qu'on haſardât cette nouveauté ſur un petit théâtre reſſerré, qui ne laiſſe pas de place à l'illuſion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arſace* dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième: je ſauvai à

1758. l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCXXVI.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohème, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel Atlas, bien com-

plet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carroſſe de Lyon, à mon ami *Tronchin*, 1758.
non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'eſt auſſi utile que l'autre. Madame de *Fontaine* vous payera les débourſés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainſi je compte vous ſervir à votre goût, en vous feſant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je ſuis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me conſole *cum veterum libris*. Dites de moi: *Felix nimium, ſua nam bona novit*. Quelle nouvelle ſottiſe avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

LETTRE CCXXVII.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voiſin de ma terre, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux de Ferney, et ayant ſouvent quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ſes frais de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Egliſe, les ſaints pères

——— se sont élevés contre les ministres sacrés qui
1758. emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit: Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérome*, les *Irénée*, les *Augustin?* Voilà, Monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler: je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères: c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une: les villages de Magni et de Boisi, ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles, ayant droit de commune; et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer

cer d'abandonner leurs demeures pour aller cher-
cher, sur le territoire de la florissante Genève, 1758.
le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce; ou plutôt cette justice.

Je suis, etc.

LETTRE CCXXVIII.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon;
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance:
Votre livre est dicté par la saine raison:
Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions: elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout

mon bonheur ; et je désire passionnément la
1758. vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse de tout mon cœur ; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque ; et, croyez-moi, *les* Français, tout français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la

longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens. 1758.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de la reconnaissance, et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureuse Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il soupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? etc.

A l'égard de la fin, plus j'y pense plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est ; et je suis très-persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour Fanime, il y a long-tems que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur le champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre.

Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom
1758. qui est hébreu : vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas, mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis suisse, le président de *Brosses* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une masure faite pour des hiboux ; une comté, mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté sa pauvre Comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et

fecondes, des billets fur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? qu'en dites-vous? 1758.
Et de Babeta, quid? et quid de rege hifpano? et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraiffez, dormez, et que tous les anges fe portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

LETTRE CCXXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Mofcou.*

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un fi long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens fur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponfes à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux inftructions qu'elle veut bien me donner; que je fais fimplement des queftions, et que je demande des éclairciffemens à l'homme du monde qui me paraît le plus favant dans l'hiftoire.

1758. Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot *tsar*, que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de russes a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de

plus original que celui de ruffien; ajoutez que ruffien ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue, qui est celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter. 1758.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, Monsieur, l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur fesant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, Monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par *Pierre I*, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes; en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CCXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

1758. Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lausanne, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant: ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. *Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ an magnâ ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais Madame *Denis*, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-

très-sagement, d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus. 1758.

Imbecilla volet tractari mollior aetas.

Et il vous faut :

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius!* voilà bien du bruit pour une omelette! quelle pitié! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemi; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres!

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, & j'aime

encore mieux bâtir mon château. Je vous remer-
1758. cie tendrement des cartes de ce malheureux
univers.

Tuus V.

LETTRE CCXXXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

Ah ! ah ! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monſieur le philoſophe ? Je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Iſis* n'ont pas beau jeu avec vous ; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jéſuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle eſt donc cette *Adelle* dont vous parlez ? eſt-ce qu'il y a eu une *Adelle* ?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monſieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de ſon livre, ſi j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je ſuis indigné de la perſécution qu'il éprouve.

Non-ſeulement l'article en queſtion eſt imprimé dans la ſeconde édition des *Cramer*, mais il a excité la bile des vieux paſteurs de Lauſanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occaſion : les miniſtres ſe ſont aſſemblés ; ils ont cenſuré les trois bons et honnêtes paſteurs que j'avais fait ſigner en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de

ferne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres. 1758.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

LETTRE CCXXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre philosophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, Madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous, comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en

revue rapidement, comme dans une lanterne
1758. magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président *Hénault*; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de *Louis XIV*; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié; la France subsistera; mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité..... qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du suisse *V*.

LETTRE CCXXXIV. 1758.

A M. VERNES.

Le . . . . . .

J'AI lu enfin Candide: il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Panglofs*, pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce systême ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq

cents familles françaises dans Genève. Pourquoi
1758. ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante ? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE BASTIDE.

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau Spectateur ou le Monde.

Je n'imagine pas, monsieur le spectateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité ?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre ; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite six enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt

e quelque autre façon, dans une terre étrangère,
isse au fisc de cet État la fortune de ses héritiers. 1758.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, eux qui labourent dans la disette, ceux qui ne roduisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, t au poisson qui nage; des vassaux tremblans ui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui s dévore; des fanatiques qui voudraient brûler ous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; es violences dans le pouvoir, qui enfantent 'autres violences dans le peuple; le droit du lus fort fesant la loi, non-seulement de peuple peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les emps et de tous les lieux, vous voudriez la hanger! voilà votre folie, à vous autres moralistes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indi-

querai quelques-unes; vous devinerez aisément
1758. les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin: on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance: les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise: les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-

vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices. 1758.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . . .

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof*. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkonisky* ou *Ratzonisky*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui*.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable?

Et les worsko-jésuites, ou vlotsko-jésuites, qui sont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez nous, tous nos fanatiques.

LETTRE CCXXXVII.

A M. ***.

Aux Délices, 5 de janvier.

IL n'est pas moins nécessaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaise, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, 1759.

sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont
1759. toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique, mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem, Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne sais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres? Adorer DIEU; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des

questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systêmes et tous vos symboles. 1759.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations; mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en sait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure et n'écris pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose : puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient

réformer les empires par de nouvelles lois.
1759. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux *Triptolèmes* veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde sait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. DARGET.

Aux Délices, 7 janvier.

Mes pauvres yeux sont les très-humbles serviteurs des vôtres, mon cher et ancien camarade des bords de la Sprée; je commence à perdre les joyes de ce monde, comme disait cet aveugle à madame de *Longueville* qui le prenait pour un châtré; je commence à croire que la poésie n'a jamais fait que du mal, puisque celles dont vous me parlez vous ont attiré de si énormes tracasseries; mais je vous jure que vous n'auriez rien à craindre quand même on imprimerait à Paris ce qui a déjà été imprimé ailleurs; je n'ai jamais entendu parler d'une madame d'*Artighy*; il vint chez moi, il y a environ deux mois, un prétendu marquis en ... *il*, qui prétendait avoir des complimens à me faire du roi de Prusse; ce marquis étant à pied, et n'ayant nulle lettre de recommandation, ne parvint pas jusqu'à moi; il dit qu'il avait des choses importantes à me communiquer. Pour réponse, je lui fis donner une pistole, et je n'en

ai pas entendu parler depuis. Il est difficile que ce marquis ait transcrit sous l'abbé de *Prades* 1759.
le livre des Poëshies du roi mon maître; attendu que *le Roi mon maître*, m'a mandé qu'il avait fourré, il y a deux ans, l'abbé de *Prades* à la citadelle de Magdebourg. En tout cas, mon cher camarade, je peux vous répondre, que vous ne serez jamais soupçonné d'une infidélité, à moins que ce ne soit avec quelques demoiselles.

Le philosophe de Sans-Souci, n'est pas sans soucis, cependant il m'envoie toujours des cargaisons de vers avant de donner bataille, et après l'avoir donnée: et avant Maxen, et pendant Maxen, et après Maxen; et dans ces vers il y a toujours de l'esprit, et un fond de génie. Je suis toujours honteux d'être plus heureux que lui, et révérence parler, je ne troquerais pas le château que j'ai fait bâtir à Ferney, contre celui de Sans-Souci; la liberté et la plus belle vue du monde sont deux choses qu'on ne rencontre pas dans tous les châteaux des Rois. J'aurais bien voulu que vous fussiez venu dans nos tranquilles retraites avec madame de *Bazincourt*; elle auroit été charmée d'avoir un tel écuyer, et je vous aurais bien fait les honneurs de mon petit royaume de Cathai. Je visais toujours à une retraite agréable, lorsque nous étions dans la ville des géants, mais je n'osais en espérer une aussi charmante. J'ai avec moi un homme de lettres qui s'est fait hermite dans mon abbaye, la sœur *Bazincourt*, la prieure *Denis*, un neveu qui a pris l'habit; bonne compagnie vient dîner, souper et coucher dans le monastère. Si vous étiez homme

1759. à y venir passer quelque temps en retraite ; nous dirions notre office très gaîment. Je ne sais si vous savez que le véritable roi mon maître, le roi très-bien-aimé de moi chétif, a daigné par un beau brevet rendre mes terres que j'ai en France sur la frontière, entièrement franches et libres ; c'est un droit qu'elles avaient autrefois, et que Sa Majesté a daigné renouveler en ma faveur : de sorte que mes monastères sont obligés de prier Dieu pour lui, ce que nous fesons très-ardemment ; c'est une grâce que je dois à M. le duc de *Choiseul*, et à madame la marquise de *Pompadour*. Par ma foi cela vaut mieux que d'être chambellan. Ne m'oubliez pas auprès de M. *du Verney*, je vous en supplie ; et dites-lui que je lui serai attaché jusqu'à la mort, car tout moine que je suis, je ne suis pas ingrat.

Ihr treue Diener, georsam Diener
qui ne mourra pas entre deux capucins.

Voltaire.

LETTRE CCXXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 de janvier.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas

de ma main : *Spiritus enim promptus eſt*, *manus autem infirma.* 1759.

Je ſoupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ſes rentes, pour ſes billets de loterie, pour ſes billets ſur la compagnie, et où l'on va, le ſoir, battre des mains à de mauvaiſes pièces, et ſouper avec gens qu'on fait ſemblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont* ; c'était le plus indifférent des ſages : vous avez le cœur plus chaud, avec autant de ſageſſe, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je ſuis étonné de lui ſurvivre. Vivez long temps, mon ancien ami, et conſervez-moi des ſentimens qui me conſolent de l'abſence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulſions ; il m'a payé mille écus, par les mains de ſon receveur des finances. Il faudra que je préſente quelquefois des requêtes à ſon conſeil. Le bon droit a beſoin d'aide auprès des grands ſeigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis ſavait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puiſſance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonſoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jauniſſe : vous êtes plus heureux que tous ces meſſieurs-là.

LETTRE CCXL.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

1759. OUI, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la premiere fois, je l'avoue ; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de *Graffigny* avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président *Hénault* n'est plus qu'à la Reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là ? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le semoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de

de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tourney, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous. 1759.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne: il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment, je le crois bien; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

LETTRE CCXLI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Au château de Tourney, 7 de février.

MON ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié; qu'il

y a beaucoup de citations fauffes, trop de contes puérils, un mélange du ftyle poétique & bourfouflé avec le langage de la philofophie; peu d'ordre, beaucoup de confufion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décifion plus révoltant encore, etc. etc. On devrait auffi, dans la même féance. avouer que le livre eft plein de morceaux excellens

1759.

Mais on ne peut voir, fans indignation, qu'on perfécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette perfécution feule peut rendre dangereux, en fefant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y fuppofe. On dit que cette vexation odieufe eft le fruit de l'intrigue des jéfuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot.* J'eftime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel eft le confeiller ou préfident géomètre, métaphyficien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, muficien, comédien, qui eft à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me femble que je vois l'inquifition condamner *Galilée.* L'efprit de vertige eft bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poëme fur la *religion* naturelle! Les gens un peu inftruits favent qu'il y a un poëme fur la *loi* naturelle, dans un recueil d'ouvrages affez connus; et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle eft une mauvaife brochure dans laquelle l'auteur eft eftropié: mais l'auteur ne s'en foucie guère, et fait ce qu'il doit penfer des fots et des

sous. Il y a long-temps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse. 1759.

Quand vous serez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXLII.

AU MÊME.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'ai reçu par le savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crotées, et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse; car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne sais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu Candide: cela m'amuse plus que l'Histoire des Huns et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris, m'ont mandé qu'ils ressemblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau.

1759. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor *Pococurante* ; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambardiez ; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent : cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir ; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, scribe ; et cum otiosus eris, veni, et vale.

LETTRE CCXLIII.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 10 d'avril.

Vous direz, Monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison ; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence ; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame *Denis* va rejouer ; mais pour moi je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de voir la traduction de cette Alzire. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez, que malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame *Denis*. *Umillissimo Voltaire*. 1759.

LETTRE CCXLIV.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vîte *Abraham Chaumeix crucifié*; on dit que c'est-là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. *Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*. Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine* que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé: elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Etes vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal?

—— Je ne ſais pas trop où vous prendre ; vous me
1759. paraiſſez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curioſité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conſeille de pouſſer juſqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que ſi vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales ? On ſe plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces meſſieurs, et aujourd'hui tout le monde l'eſt ; c'eſt le royaume qui eſt fermier général du royaume. Cette opération eſt tout-à fait angłaiſe. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais : philoſophie, petite verole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me ſemble qu'on veut vous ôter, à vous autres Pariſiens, la liberté de penſer que vous devez auſſi aux Anglais ; mais il eſt beaucoup plus aiſé de tenir une nation dans la ſtupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en ſommes fortis. Frère *Berthier*, frère *Abraham Chaumeix* et leurs ſemblables auront beau crier que tout eſt perdu ſi on ſe met à avoir le ſens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'Encyclopédie, le roi et les philoſophes ſe moqueront du parlement. Bonſoir.

LETTRE CCXLV.

A MADAME DE FONTAINE, à *Paris.*

Aux Délices, 5 de mai.

QUE j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela est égal ; ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies ; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoi : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis ; car soyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans. 1759.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les spectacles ? Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie : non : je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentimens, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène ? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie. Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action

théâtrale que je leur ai tant recommandée, au
1759. génie que je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand conseil, je vous suis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours, mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-dessus madame de *Fontaine*, le mérite de l'orthographe. J'espère que dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le *Vitruve* d'Ornoi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tourney. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire *d'Aumart* ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province: cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays: non-seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'Etat. Ce sont des gens très-belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les passans, comme fesait mon singe. On a beau les mettre

(*) M. de *Florian*.

en

en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin. 1759.

Luc m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de *Silhouette* fera, dans son ministère, des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce; les deux hermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

LETTRE CCXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

29 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 mai; et c'est le 22 avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire pro-

(*) Tancrède.

chain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame *Denis* et moi nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable: conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir; il est très-amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. Avec tout cela, nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être auſſi empreſſé de faire voir mon monſtre, que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce. 1759.

Et ce n'eſt pas aſſez du ſilence, il faut jurer, comme St. *Pierre*, que vous ne me connaiſſez-pas.

Nota benè que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princeſſes, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit *P. Corneille*; et c'eſt encore un agrément.

Voyez, ô anges! quel pouvoir vous avez ſur un ſuiſſe.

Je viens de lire Titus. C'eſt un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous cauſerai; et pour vous punir, je vous adreſſe ma réponſe au petit *Métaſtaſe*. Il ne m'a pas donné ſon adreſſe; prenez-vous-en à vous, ſi j'en uſe ſi librement.

Je baiſe toujours le bout des ailes.

LETTRE CCXLVII.

AU MÊME, *à Paris*.

28 de mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il eſt adreſſé à M. de *Courteille*. Ce n'eſt point à moi d'en juger, c'eſt à vous; mais comment prévoir le ſuccès ou la chute d'une pièce qui n'eſt ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaiſon? Ne ſera-t-il pas amuſant de la faire don-

1759. ner par *le Kain* ou par M. de *Lauragais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des sentences, à des attrapes-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment, j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise en partant les ailes des anges.

LETTRE CCXLVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

Je suis toujours surpris, Monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont

jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre*; nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicéro*, *Athènes* au lieu d'*Athénoi*, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

1759.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et sur-tout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire: *notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse est en haute personne à son armée, sa sacrée majesté impériale a pris médecine; et son auguste conseil est venu la complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé!* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire

d'*Alexandre*, nierait ou excuserait le meurtre
1759. de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploîrai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à *Pierre le grand* et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le Duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle *Clairon*? comment peut-on acheter fort cher

des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille?* Avez-vous la tragédie de Mirame, dont les trois quarts sont du cardinal de *Richelieu?* La pièce est bien rare; c'était un détestable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* fesait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable: c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin*; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle; elle est bienfesante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiseul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser. 1759.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le vieux de la montagne, à cela près que je n'assassine personne. Madame de *Pompadour* a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le Duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne?

> Que les Dieux ne m'ôtent rien,
> C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* fesait de très-bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et

voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur
1759. le Duc, vous avéz fait de très-jolis vers, de ma connaissance; fourrez-vous dans le ministère, vous réussirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'occupe à ensemencer mes terres, à les rendre fécondes, et les filles aussi, non pas en les semant, mais en les mariant; je suis bon citoyen. Oh! le roi le saura, monsieur le Duc, et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au suisse *Voltaire*.

LETTRE CCL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer: il est pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée *Louis*.

Monsieur l'ambassadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations: vous devez l'avoir reçu; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choiseul* pousserait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans

le brevet l'infertion des droits de Tourney; cela n'aurait rien coûté; et cette grâce fi naturelle 1759. était tout auffi facile que l'autre. Ma modeftie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tourney ne regardait que moi, et je me fuis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney eft obtenu, je n'ai pas l'infolence d'en demander un fecond pour Tourney. Figurez-vous quel plaifir ce ferait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon vifage. M. *de Broffes* m'a garanti tous les droits de fa terre; mais c'eft le beau billet qu'a *la Châtre*. Ils difent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui font perfonnels, tant pis pour lui; il ne m'a vendu qu'à cette condition, mais tant pis pour moi qui ferai vexé.

M. le parmefan, qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit figne de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Bertier* et à *monfieur* des nouvelles eccléfiaftiques ?

Mille tendres refpects à tout ange.

(*) M. d'*Argental*, confeiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé miniftre plénipotentiaire de Parme à Paris.

LETTRE CCLI.

AU MÊME.

Délices, 15 de juin.

1759. MON divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de *Scaliger*, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la chevâlerie et votre réponse ; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aye pour ce barbare de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'*Espagnac* m'opprime, les fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de foin ; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par son joli gôsier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure bien de nos affaires, entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses

mis; c'eſt une belle ame. Dites-moi donc un
eu: n'eſt-il pas très-bien avec la perſonne 1759.
nvers qui on prétend que *Babet* fut ingrate?
Ah çà, combien de fromages de Parmeſan vous
onne-t-on par année? n'eſt-ce pas douze mille?
Je veux que mon ange ſoit à ſon aiſe. Vrai-
nent, M. le duc de *Choiſeul* a eu très-grande
aiſon de créer ce poſte; le beau-père *Stanislas*
un miniſtre, et le gendre n'en aurait pas!
La poſte part, je n'ai pas eu le temps de lire
volume de madame d'*Argental*; je vais le
évorer. Je baiſe le bout de vos ailes à tous tant
ue vous êtes, le ſuiſſe *V.*

LETTRE CCLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 15 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre ſeconde
ettre et votre mémoire; vous avez la bonté de
n'envoyer encore quelques rogatons. Je ſuis
rès-fâché que les idées philoſophiques et les
églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*,
courent le monde: paſſe encore ſi c'étaient les
ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il eſt fait
pour être condamné par la ſorbonne; il n'a ja-
mais commencé aucune de ſes pièces par dire à
une femme: *donnez-moi un baiſer ſur la
bouche.*

J'ai grand' peur que mes paraphraſes du ſage
de Jéruſalem ne courent d'une manière très-fau-
tive; les copiſtes et les commentateurs ont altéré
le texte dans tous les temps.

1759. Je n'ai point de foi au débarquement du *Prétender* en Ecosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des Mille et une nuits. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cents quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cents quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar *Pierre*; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde: un législateur est à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire, vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de *Jean Baptiste Colbert*. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Eternel.

Le patriarche suisse.

LETTRE CCLIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche ficilienne doit être adreſſée à madame l'envoyée de Parme, qui s'eſt donnée la peine de faire un ſi beau mémoire, et de l'écrire tout entier de ſa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monſieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile; toutes ſes réflexions ſont juſtes, profondes et fines; ſes raiſonnemens forts et preſſans, bien déduits, clairement expoſés, prouvés, appuyés. C'eſt un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'eſt jamais arrivé et n'arrivera plus, c'eſt que l'auteur adopte ſans reſtriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer: il en fait auſſi honneur à tous les anges, et baiſe le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remercimens les plus tendres et les plus ſincères. 1759.

O anges! ne ſoyez en peine de rien; notre nièce et moi nous penſions comme vous, preſque ſur tous les points; mais nous n'avons pu réſiſter à la rage de vous envoyer au plus vîte notre Chevalérie, et de vous faire voir qu'à ſoixante et ſix ans on a encore du ſang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois ſemaines: nous en avons des témoins; et, à l'heure où nous feſons cette dépêche, nous

1759. atteſtons le ciel que tout eſt corrigé à-peu-près ſuivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié ſuivies.

Nous ſentons avec douleur que notre intrigue eſt fondée ſur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre inſuffiſance et la ſtérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon ſens qui régnera dans toute la pièce. Notre bon ſens eſt très-aidé par les lumières des anges. Le meſſage porté chez les Maures, pour arriver à Meſſine, n'était pas ſans difficulté; le balourd qui porte ce billet a auſſi ſon embarras. Ce ſont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juſte, j'en conviens; mais il faut que cette machine ſoit brillante, pompeuſe; que tout intéreſſe, que le cœur ſoit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laiſſe pas aux ſpectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne ſongent aux poulies qu'après avoir eſſuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aiſe quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiſeau royal! Je riais aux anges en tapiſſant la ſcène de boucliers et de gonfanons. Je ne ſais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaiſait beaucoup, et ſoyez vivement perſuadée que, ſi mes ſoins étaient faits, la pièce en voudrait beaucoup mieux.

M. le conſeiller de grand'chambre, *d'Eſpagnac*, me glace encore l'imagination, meſſieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetaſſe une ſcène

e soir. Je vois encore que je serai obligé de résenter une incivile requête par la main des nges à M. le duc de *Choiseul*, et que j'abuserai l'excès de leur bonté. 1759.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer 'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que es biens de *Tancrède* soient une dot que l'Etat donne à *Orbassan* pour son mariage; ils verront, sans doute, que cette circonstance le rend plus odieux à *Tancrède* et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'Etat, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbassan* reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander *Aménaïde* en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau sarrasin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

1759. Mes juges verront combien il eſt aiſé à ce ſoldat intime ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troiſième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbaſſan*.

Mes juges ſavent qu'il ſuffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un *autre*, pour expliquer ce qui n'eſt pas aſſez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait beſoin d'être retouché, et je crois actuellement la ſcène du pere et de la fille beaucoup plus intéreſſante; enfin, il me parait qu'on ne m'a preſcrit que des choſes aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maitres ſur le théâtre; ce n'eſt pas que je ſois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne ſoit très-facile d'en ſubſtituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conſcience.

Vous avez grande raiſon, Madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge ſur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuser ou vanter ſon courage.* Vous avez le nez fin, et moi auſſi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais ſortir du Kamſhatka où je ſuis à préſent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il ſoit un mois; mais, avant ce temps-là, il ſe pourrait bien faire que je couchaſſe par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuſerais de l'énorme bétiſe de m'être ſié

à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tourney. 1759.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du sieur *Pesfellier*, il les enverra quand il pourra ; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Pesfellier* de gouverner les finances ? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes ? Cependant si M. d'*Argental* a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contresigner ? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux feseurs de projets ; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an ? mais aussi n'êtes-vous pas obligé d'avoir une plus grosse maison ? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre ; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général !

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse *V.*

LETTRE CCLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vîte. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons ; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

1759.

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie.

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

Madame la marquise a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis, etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de *Choiseul*, et que M. le duc de *Choiseul* la donne à madame la marquise, comme un secret d'État. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tourney.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amusé.

LETTRE CCLV.

AU MÊME.

29 de juin.

MON divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait? 1759.

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe: il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul*; et que, de ses mains bienfesantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot de vin du brevet; la voilà. Trêve à vos critiques; laissez place à M. de *Choiseul* et à madame de *Pompadour*, pour faire les leurs; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'Etat.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux

——— qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt
1759. doit être imprimé avec celui qui condamne l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc*: ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de *Choiseul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de *Gresset*, qu'en dirons-nous? quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de *Piron* sont jolis! Mais que M. d'*Espagnac* est raboteux, qu'il est difficile! Il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point: c'est le Dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de Ferney n'en a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de *Chauvelin*; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tourney; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes soins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très-malingre; comment vous portez-vous?

LETTRE CCLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

Eh bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres. 1759.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre ministre des finances et de mademoiselle *Dubois*; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur général. Il a traduit un Varburton qui vous démontre net que jamais les lois de *Moïse* n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le Tout est bien; mais quand dirons-nous: *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de *Silhouette* est anglais, calculateur et courageux; mais, si on nous prend des Guadeloupe, si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux que nous, et meilleurs, si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'Etat, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres: le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez votre Launay, vous savez que cette occupation emporte un peu de

1759. temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contigues à mon hermitage des Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien; *nel gran gusto*; cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre le grand* et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque *Gresset* a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai; cela est honteux à mon âge; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez, sans doute, l'épigramme de *Piron* sur ce fanatique orgueilleux de *Gresset*. Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-jésuite est bien puni! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagrida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi, patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens privilèges? et ces privilèges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus promptus est, caro autem infirma*. Mon cœur est toujours à vous.

LETTRE CCLVII.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Pétersbourg.*

Au château de Tourney, le 10 de juillet.

MONSIEUR,

UNE grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'Histoire de *Pierre le grand.* Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer, me sert à constater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude. 1759.

J'espère toujours, Monsieur, que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise *Pierre le grand.* Le lecteur désirera sans doute, de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle

1759. générosité l'empereur renvoya le prince de *Wirtemberg*; pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux *Renschild* et *Lœvenhaupt*, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent, dans de telles circonstances, des choses importantes pour la postérité; ses négociations, sur-tout, doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, Monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par là, sur-tout, que la postérité l'envisagera avec admiration: elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des réglemens de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, Monsieur, si c'est votre intention que l'Histoire de *Pierre le grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci,

sourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur, avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses. 1759.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCLVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tourney, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parsemane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne peserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce; et je ne reverrai ce

procès que quand j'aurai la tête bien nette. En
1759. attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers, ni à *Pierre le grand*; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise *Voltaire fecit*. On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris; mais, peut-on ne jamais sortir de Paris? J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archan-

(*) Socrate.

gel, à Aſtracan, ſur la mer Noire, ſur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes caſaniers. 1759.

Dites-moi donc comment ſe trouve M. le comte de *Choiſeul* de ſon voyage; ne ſera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suiſſe, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je ſupplierais M. le duc de *Choiſeul* de me donner un conſulat au grand Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir ſans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eſchyle*.

LETTRE CCLIX.

A LA MÊME.

Aux Délices, 15 d'auguſte.

VRAIMENT, Madame, il eſt bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les deſcendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je ſuis français à l'excès, ſur-tout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiſeul*. *Luc* (vous ſavez qui eſt *Luc* donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Ruſſes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était ſa royale intention. S'il eſt battu, comme cela peut arriver, quelle

1759. honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunswik!* Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez: il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbécil es. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, sera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre. Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres.

Mon accident n'a pas duré, il m'a laissé encore des passions vives: celle d'être libre chez moi est très-forte; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'*Argental*, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. J'abuse des bontés de M. d'*Argental* et de M. de *Chauvelin*.

M. de *Choiseul* m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français!

LETTRE CCLX.

A M. CLAIRAUT.

19 d'auguste.

VOTRE lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. 1759. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre, les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de *Newton*, je ne sortais jamais de l'étude que malade: les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de *Newton* que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit! *Newton* avait fondé ses lois en partie sur celles de *Kepler*, et vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes: ces astres que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaissons *Clodion le chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi-bien que les astres du systême solaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la

1759. minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune: il faut se contenter de l'à peu-près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de *Jupiter* et de *Saturne* peut-elle être connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis* eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter *Kœnig*, et de mourir entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de *Newton*: c'est comme si on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit jansénistes, molinistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles: les sectes ont des noms, et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations!

Il a eu plus raison qu'il ne croyait; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais *Newton* au net; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mésurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons; le résultat est un peu de froment: mais, quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et sur-tout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, etc.

1759.

Je cultive la terre; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'est une belle expérience de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

LETTRE CCLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguste.

MON divin ange, est-ce que M. *Fatema* n'au-
1759 rait pas trouvé grâce devant vos yeux? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. *Fabri*, fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son tiers de lods et ventes; quelle lecture agréable! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Espagnac*, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplait point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Espagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'*Espagnac*, et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Russes sont près

lu grand Glogau. Qui croirait que la *Barba-ini* (*) va être assiégée par mes Russes, et 1759.
lans Glogau ? O destinée ! Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation, le châtiment du pécheur ; je ne sais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de *Choiseul* à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de *Choiseul*, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tourney ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame *Scaliger*? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien ?

Mille respects à tout ange.

(*) Danseuse de l'opéra de Berlin.

LETTRE CCLXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

17 de feptembre.

1759. Il eft vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïfe*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il eft encore vrai que je fuis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard*; mais, malheureufement pour moi, je ne peux pas goûter la confolation de vous dire: C'eft avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux feulement vous affurer que je vous ai toujours trouvée très fupérieure à *Héloïfe*, quoique vous ne foyez pas auffi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'efprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'eft que ma retraite m'a fait penfer qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas fe jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été fenfiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me perfuader que le meilleur des mondes poffibles ne vaut pas grand' chofe. Je crois avoir renoncé pour le refte de ma vie à la plus extravagante des villes poffibles. Ce n'eft pas que j'aye la vanité de me croire plus fage que fes habitans, mais je me fuis fait une petite deftinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des

folies des autres, attendu que je suis trop oc-
cupé des miennes: je me suis avisé de devenir 1759.
un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilège de ne dépendre de personne; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces privilèges, malgré le journal de Trevoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien; j'ai fait dans un autre une salle de comédie; j'ai trouvé de bons acteurs; et, malgré tout cela, je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale, que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres; et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu, Madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoye les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème; en vérité, Madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est

1759. actuellement ſur le métier; c'eſt l'hiſtoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette hiſtoire ſur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela ſoit auſſi amuſant que la vie de *Charles XII*; car ce *Pierre* n'était qu'un ſage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire, qui ſe battait comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai aſſurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je ſerai bien ſurpris ſi l'ouvrage eſt intéreſſant.

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philoſophie, quelques-unes de leurs poéſies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Teſtament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioſte, une partie des Mille et une nuits; et, en fait de proſe françaiſe, je relis ſans ceſſe les Lettres provinciales. Ce n'eſt pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poéſies ſacrées de M. *le Franc* n'aient leur mérite. On m'a parlé auſſi d'un livre de ſon frère l'évêque, intitulé: *La réconciliation de l'eſprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns diſent, la réconciliation normande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien ſe livrer à ſon goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le préſident *Hénault*, de vivre ſouvent enſemble, et de vous conſoler tous deux des ſottiſes de ce monde par les agrémens délicieux de votre commerce. J'eſpère que vous jouirez long-temps tous deux de cette conſolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands ſont devenus ſobres, ils vivent cent ans. Si les événemens

u temps sont le sujet de vos conversations, lles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y voir quelque plaisir à voir tous les huit jours ıne sottise nouvelle. 1759.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite: il n'y a point de pays où l'on soit instruit plutôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très-embarrassé: et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais, s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, Madame; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez à faire le charme de la société, faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et en cela je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites vous lire la partie historique de l'ancien Testament d'un bout à l'autre; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel*, que personne ne lit; mais faites-vous sur-tout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidellement; et vous verrez que *Jérusalem est une belle fille que le Seigneur a aimée dès*

1759. Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une Histoire des jésuites, ou De la morale des jésuites, ou Des dogmes des jésuites, prouvés par les faits, en trois ou quatre volumes; en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère *Guignard* jusqu'à frère *Malagrida*. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en sais pas le titre.

... *Quid novi?* comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell my dear.*

LETTRE CCLXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 18 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, Monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des

les mémoires plus instructifs qu'un panégyrique : 1759.
ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde ; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de *Pierre le grand*, à mon avis, est son journal dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses Etats en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événemens qui suivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage ; ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre : mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement. Je suis impatient, Monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, Monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée de *Pierre le grand* et de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe dans ses Etats.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CCLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

A MON CHER ANGE,

1759. Il faura que, fur fes ordres, on tranfcrit à force la Chevalerie, et qu'on l'enverra inceffamment, comme affaire du confeil, à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raifon, patience, s'il vous plaît; ce ferait deux femmes qui auraient raifon en un jour, et c'eft trop à la comédie. Pour madame *Scaliger*, qui fait la troifième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de fes remontrances. Au refte, nous jouons après-demain Mérope fur mon petit théâtre verd et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fefant le rôle de *Narbas*, fefant bâtir, fefant mes vendanges, et fefant battre en grange, je ne peux guère fonger à la Femme qui a raifon.

A M. de Chauvelin, l'ambaffadeur.

Si fon excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la Chevalerie fur mon théâtre grand comme la main; et, fi elle lui plaît, nous ferons bien fiers. Tous les fpectateurs feront ferment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en faura rien. Nous voudrions feulement favoir quand monfieur l'ambaffadeur paffera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remercîmens.

A M. de Chauvelin, l'intendant. 1759.

PUISQUE ma sangsue ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle: j'aime à payer ce qui est dû; mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

QU'IL soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A Me. Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous, maître *Omer*? Votre frère l'intendant est aimable; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus*? On se moque de vous et de vos discours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête!

Somme totale.

LE sens commun paraît exilé de France, mais il réside chez mes anges, avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français est à craindre*, tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles. Ah, mon divin ange, que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante! que j'ai bien choisi mes retraites! que je m'y moque du genre humain!

1759. *Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari*
Subjicio pedibus.

Mais mon refrain, mon triste refrain, est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons*. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre absence.

LETTRE CCLXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, etc. *à Angoulême.*

Le 1 d'octobre.

MONSIEUR,

La confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même: on n'a besoin de personne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'*Aydie* a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par-là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois, quand on sait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphyfique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il eft bien vrai que, dans les lois de *Moïfe*, il n'eft jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenfe et de peines dans une autre vie: tout eft temporel; et l'anglais *Warburton*, que M. *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïfe* n'avait pas befoin de ce reffort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient DIEU pour roi, et que ce roi les puniffait fur le champ, quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il eft clair que, du temps de *Moïfe*, les Egyptiens avaient embraffé le dogme et l'exiftence d'une ame aérienne et éternelle qui devait fe rejoindre au corps après une multitude de fiècles. C'eft pour cette raifon qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtiffait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer fe trouve dans l'ancien *Zoroaftre*, contemporain de *Moïfe*, dont les titres et les opinions nous ont été confervés dans le Sadder. La même opinion eft confirmée dans les poéfies d'*Homère*. Il eft vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un efprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air fubtil; mais il n'importe quelle fût fon effence; le grand intérêt des fociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après fa mort on pût lui demander compte. *Démocrite*, *Epicure* et plufieurs autres combattirent ce fentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas befoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fefait plus de mal que de bien; que l'ame n'eft pas un être à part; que c'eft une faculté de fentir, de penfer, comme

1759.

1759. les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on sent par les nerfs; qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate*, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il parait le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, Monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. St. *Crépin* est le saint des cordonniers, Ste *Barbe* est la sainte des vergettiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE CCLXVII.

AU MÊME.

L'ETAT de la question est de savoir si, dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie, si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer. 1759.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans son Apologie du Port-royal, l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance*, dit-il, *de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres: les Juifs n'adoraient un Dieu que pour les biens charnels.* Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima*; il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le Pentateuque.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à *Platon*, qui puisse faire croire que l'ame

eût jamais passé pour un être absolument im-
1759. matériel.

Thaut, *Sanchoniathon*, *Bérose*, les fragmens d'*Orphée*, *Manéthon*, *Hésiode*, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à son image, crurent DIEU corporel ; et le Pentateuque ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque, il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de DIEU ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de *Moïse*, ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres juifs savaient, ou un fourbe bien mal-avisé, si étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le Deutéronome, chapitre XVIII, *de consulter les sorciers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez, c'est qu'en Egypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des sorciers qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles ; les prêtres juifs

juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans. 1759.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et sont un peuple très-moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

LETTRE CCLXVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

Je vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui

que j'ai pris part à la gloire de votre nation;
1759. tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru, dans nos Alpes, que sa santé avait été dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille voeux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de *Pierre le grand* serait déjà parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée, et vous, Monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, etc.

LETTRE CCLXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'Octobre.

.L eſt bien triſte, Madame, pour un homme ii vit avec vous, d'être un peu ſourd : je vous ains moins d'être aveugle. Voilà le procès des 'eugles et des ſourds décidé. Certainement c'eſt :lui qui ne vous entend point qui eſt le plus alheureux. 1759.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce ie votre imagination a toujours été ſelon mon eur; mais je ne vous paſſe point de vouloir e faire lire les romans anglais, quand vous ne oulez pas lire l'ancien Teſtament. Dites-moi onc, s'il vous plaît, où vous trouvez une hisiire plus intéreſſante que celle de *Joſeph* de-enu contrôleur général en Egypte, et recon-aiſſant ſes frères ? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond ſi finement les deux vieil-rds ? Quoique Tobie ne ſoit pas ſi bon, ce-endant cela me paraît meilleur que Tom Jones, ins lequel il n'y a rien de paſſable que le ca-ctère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, omme les malades demandent ce qu'ils doivent anger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous 'ez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heu-ux qui a aſſez faim pour dévorer l'ancien Tes-ment ! Ne vous en moquez point : ce livre

fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* le
1759. mœurs de l'ancienne Asie ; c'est, de tous les mo
numens antiques, le plus précieux. Y a t il rien
de plus digne d'attention qu'un peuple entie
situé entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qu
ignore pendant six cents ans le dogme de l'im-
mortalité de l'âme, reçu à Memphis, à Baby-
lone et à Tyr ? Quand on lit pour s'instruire,
on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne li
sait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'his
toire de votre pays, quel plaisir prendrez-vou
à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone
J'aime les mœurs des patriarches, non parc
qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, ma
parce qu'ils cultivaient la terre comme moi
Laissez-moi lire l'Ecriture sainte, et n'en pa
lons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lir
comme on fait la conversation ? prendre un li
vre comme on demande des nouvelles ? le li
et le laisser là ; en prendre un autre qui n'
aucun rapport avec le premier, et le quitte
pour un troisième ? En ce cas, vous n'avez pa
grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de pa
sion ; il faut un grand objet qui intéresse, un
envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'es
continuellement ; cela est difficile à trouver,
ne se donne point. Vous êtes dégoûtée ; vo
voulez seulement vous amuser, je le vois bien
et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'Ita
lien, vous seriez sûre d'un bon mois de plai
avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie ; vo

trriez la poésie la plus élégante et la plus fa-
le, qui orne, sans effort, la plus féconde ima- 1755.
nation dont la nature ait jamais fait présent à
icun homme. Tout roman devient insipide au-
ès de l'Arioste: tout est plat devant lui, et
ır-tout la traduction de notre *Mirabeau*.

Si vous êtes une honnête personne, Madame, ›mme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de ›us envoyer un chant ou deux de la Pucelle, ıe personne ne connait, et dans lequel l'auteur tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la anière naïve et le pinceau facile de ce grand ›mme. Je n'en approche point du tout; mais ıi donné au moins une légère idée de cette :ole de peinture. Il faut que votre ami soit vo- e lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amu- ment pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous rez cela, quand vous n'aurez rien à faire du ıut, quand votre ame aura besoin de bagatelles; ır point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidele de ce vi- in monde, vous en trouverez un quelque jour ans l'Histoire générale des sottises du genre hu- ıain (que j'ai achevée très-impartialement). avais donné, par dépit, l'esquisse de cette his- ›ire, parce qu'on en avait imprimé déjà quel- ues fragmens; mais je suis devenu depuis plus ardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme s sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à :rire en France, n'est encore qu'une chaine onteuse. Toutes vos grandes Histoires de France ›nt diaboliques, non-seulement parce que le ›nd en est horriblement sec et petit, mais parce ue les *Daniel* sont plus petits encore. C'est un

bien plat préjugé de prétendre que la France ait
1759. été quelque chose dans le monde, depuis *Raoul* et *Eudes*, jusqu'à la personne d'*Henri IV* et au grand siècle de *Louis XIV*. Nous avons été des sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la càrrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans, appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Volfenbuttel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé, de leurs florissantes colonies, quatre cent lieues du plus beau pays de la terre, et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, *c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables*, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne,

Stockholm, et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire. 1759.

Que lirez-vous donc, Madame? Le duc d'*Orléans* régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'opéra: il me fit un grand éloge de *Rabelais*; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour *Rabelais*. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les Oeuvres philosophiques de feu milord *Bolingbroke*: c'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui; c'est *Hume*, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidellement le Conte du tonneau du doyen *Swift*; c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pascal* n'amuse qu'aux dépens des jésuites, *Swift* divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils

penſent ! C'eſt ne vivre qu'à demi que de n'oſer
1759. penſer qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de *Polignac?* Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'aſſura que tout le reſte était bien au-deſſus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme ſupérieur à *Virgile*; mais, quand ſon poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il eſt ; poëme ſans poéſie, et philoſophie ſans raiſon.

Indépendamment des tableaux admirables qui ſe trouvent dans Lucrèce, et qui feront paſſer ſon livre à la dernière poſtérité, il y a un troiſième chant dont les raiſonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaiſe traduction, par un baron *des Coutures*. Je mettrai, ſi je vis, ce troiſième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, feriez-vous aſſez hardie pour vous faire lire ſeulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures ?* Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point ;* il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument juſqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, ſi la choſe vous parait en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui ſera terminé dans peu de temps ; et preſque perſonne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce IIIe livre ; c'eſt le plus beau préſervatif contre les ſottes idées du vulgaire ; c'eſt le

plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par *César*, pensaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par *Joli de Fleuri*. 1759.

Vous me demandez ce que je pense, Madame : je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun ; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il ? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie : le reste est sifflé, mais il se peut très bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

LETTRE CCLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

À Tournay, 22 d'octobre.

1759. ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que Madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté: *hesternus error, hodierna virtus.* Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vîte une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur; il sera refusé tout net, mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contens: d'ailleurs il entend raison; il ne voudra pas qu'un maure envoye un espion dans Syracuse,

quand les portes sont fermées ; il ne voudra pas que ce maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient, de sang-froid, si l'on exécutera mademoiselle ou non ! et puis alors, comment justifier cette pauvre créature ? qu'aurait-elle à dire ? tout déposerait contre elle. L'abbé d'*Espagnac*, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non-seulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes ; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et *Joli de Fleuri* ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Ecclésiaste.

1759.

O juges malheureux, qui dans vos sottes mains,
Tenez si pesamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens sont aveugles et vains !

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope est sifflée : dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de *Broglie* est le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate ! ah, ils prendront Pondichéri ; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai ; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé ; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de

1759. mon palais. Faites la paix ; je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de *Choiseul*, s'il est content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme : je me trompe peut-être ; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas ; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

LETTRE CCLXXI.

AU MÊME.

Aux Délices, 24 d'octobre.

Le théâtre de *Polichinelle* est bien petit, je l'avoue ; mais, mon divin ange, nous y tînmes hier neuf, en demi cercle, assez à l'aise ; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons verts et clinquans, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus ! que madame *Denis* a joué supérieurement les trois quarts de son rôle ! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le

mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne, c'est le mot propre. La sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira. 1759.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays ; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* fera le jour de tous les saints chez moi ; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme ; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante ; vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siège de Dresde ? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux ; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (*) !

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

1759. Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur ; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'*Espagnac*, qu'en ferons-nous ? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre ; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

LETTRE CCLXXII.

A MONSIEUR LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, *à Bologne.*

Au château de Tourney, 1 de novembre.

MONSIEUR,

UNE indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tourney ; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays ; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des italiens. Ce qui

pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très-humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres. 1759.

J'ai reçu la Mort de César, traduite par M. *Paradise*. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, Monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CCLXXIII.

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'eſt trop de ſilence,
En ſi beau ſujet de parler.

1759. Ces paroles, ma chère nièce, ſont tirées de *Malherbe* que vous ne connaiſſez guère, et vont fort bien au ſujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions ſur les fermes, et de tout ce qui s'enſuit? Voilà bien le temps d'aimer ſes terres et d'encourager l'agriculture; car, en conſcience, c'eſt le ſeul commerce qui nous reſte. Nous feſons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes ſage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que je vous avertiſſe que celui de Ferney eſt entièrement bâti et couvert; et, ſans vanité, c'eſt un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye ſacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney eſt devenu une terre de ſept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puiſſe être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté: il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, ſelon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'eſt grand dommage que Ferney ne

ſoit

soit pas en Picardie ; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la masure de Tourney ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle, cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever. 1759.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Mérope*. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, le marquis de *Chauvelin*, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de *Choiseul* et de la tribu d'*Argental*, pour savoir comment j'étais venu à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontens d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un français suisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle *Duménil* ; je dis comme mademoiselle Duménil dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle ; cela est pourtant très-vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah ! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée ! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. No-

1759. tre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du *roi de Prusse*.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue; voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

LETTRE CCLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tourney, 5 de novembre.

DIVINS anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont

pu diminuer. Vous ſavez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de ſon cœur dont il diſtribue l'écorce par-tout. Nous nous ſommes trouvés tous réunis par le plaiſir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Eſpagne nous avons bâtis! Il eſt vrai que ce n'eſt pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes, qui nous ont atterrés coup ſur coup, ne paraiſſent pas rendre le ſéjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me ſens porté ni à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande, ce me ſemble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la diſette. Nous l'avons jouée trois fois ſur mon théâtre de marionnettes, dans ma maſure de Tourney; deux fois devant les Allobroges et les Suiſſes, ſans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos eſprits, et nous avons fait verſer des larmes aux plus beaux et aux plus vilains viſages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés céleſtes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laiſſe le ſoin de vous mander tout ce qu'ils penſent de la pièce et des acteurs. 1759.

Vous ſerez, ſans doute, ſurpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois repréſentations doivent éclairer aſſez un auteur pour lui faire encore retoucher ſon tableau. Il a été d'a-

1759. bord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus*; passez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je souhaite passionnément que *Saurin* réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. *Saurin*, d'ailleurs, a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers; c'est aux ames tranquilles, et douces et sensibles à la fois comme la vôtre.

Mérope-Aménaïde-Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

LETTRE CCLXXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothéque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu

votre secrétaire, car en vérité je n'ai que cette fonction, et si vous en exceptez le manuscrit du 1759. général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidellement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non-seulement jusqu'à la bataille de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissemens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidellement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de *Pierre le grand* passe bien légérement sur cet important article.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de *Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns

1759. des Chinois, les Chinois des Egyptiens: on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chiméres. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain, à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, Monsieur, de vouloir bien me dire, si je dois employer le discours qu'on attribue à *Pierre le grand*, en 1714 : *Mes frères, qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer Baltique, etc.* Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de *Soltikof* augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monsieur, vous vous contentez du rôle de *Mécénas*; ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il méne à une sorte de gloire indépendante des événemens, et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CCLXXVI. 1759.

AU MÊME.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof*; il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie: je regretterai sa perte, mais tout ce qui sera de son avantage sera ma consolation. Je me flatte, Monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre le grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barba-

des, et qui peut servir à vos amis dans l'occa-
1759. sion; car, pour vous, je sais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présens plus dignes d'elle et de sa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher, est celui des manuscrits que je reçois; ils me serviront beaucoup pour le second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. *Pierre le grand* mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises, son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur *Pierre le grand* me servira peu, puisque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul dessein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant, en fesant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci: *Les biens du monastère de la Trinité ne sont point immenses,*

ils ont deux cents mille roubles de rente. En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent: les abus couvrent la face de la terre. 1759.

Quelques lettres de *Pierre le grand* seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vîte, et vous recevrez vîte. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

LETTRE CCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous seul.

Novembre.

MON divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je

1759. vous dois tout; vous êtes en tout temps conſtitué mon ange gardien : écoutez donc ma dévote prière.

1°. Je voudrais ſavoir, en général, ſi M. le duc de *Choiſeul* eſt content de moi; et vous pouvez aiſément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'eſt que *j'ai* grande envie de lui plaire, et comme ſon obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y eſt entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la ſubſtance des choſes ci-deſſous.

Voltaire eſt dans une correſpondance ſuivie avec *Luc*; mais, quelque ulcéré qu'il puiſſe être et qu'il doive être contre *Luc*, puiſqu'il eſt capable d'avoir étouffé ſon reſſentiment au point de ſoutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de ſervir. Il eſt bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Wirtemberg*, avec la maiſon de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maiſons qui ſont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de *Heſſe* l'apoſtat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaiſons le mettent en droit de voyager par-tout ſans cauſer le moindre ſoupçon, et de rendre ſervice ſans conſéquence.

Il a été envoyé ſecrétement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors ſe joindrait à la France; il le promit: le traité fut conclu depuis et ſigné par M. le cardinal de *Tencin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque ſervice non moins néceſſaire.

Mon cher ange, il faut la paix à préſent, et

des victoires complètes ſur mer et ſur terre; ces victoires complètes ne ſont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre ſi ruineuſe. On ne ſe diſſimule pas, ſans doute, l'état funeſte où eſt la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, ſans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but déſiré, on ſe ſert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obſcur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chaſſe. Je ne dis pas que j'oſe me propoſer, que je me faſſe de fête, que je prévienne les vues du miniſtère, que je me croye même digne de les exécuter; je dis ſeulement que vous pourriez haſarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiſeul*. Je lui répondrais ſur ma tête qu'il ne ſerait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il me preſcrirait. Je penſe qu'il ne lui convient pas abſolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le déſir à plus d'une puiſſance, ou plutôt de faire mettre ces puiſſances à portée de marquer des intentions ſur leſquelles on puiſſe enſuite ſe conduire avec honneur.

1759.

Il part, ſans doute, d'un principe auſſi vrai que triſte; c'eſt qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la priſe de Quebec et celle de Pondichéri: l'une eſt arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correſpondances par tout l'u-

1759. nivers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des allemands, des autrichiens, des prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans: si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de *Choiseul* est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CCLXXVIII.

AU MÊME.

Aux Délices, 24 de novembre.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines: voyez comme l'âge ma rendu temporiseur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun*: d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point. 1759.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de *Choiseul* m'a mandé que feu M. de *Meuse* avait une terre sur la porte de laquelle était gravé: *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

1759. Quand vous ferez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le fou; vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir, et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux: il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc., etc.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, sur-tout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contrepoids? *Luc* est un ......, je le sais, mais faut-il se ruiner pour anéantir un ...... dont l'existence est nécessaire?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix. 1759.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raison; mais mes terres sont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus; permettez-moi de déraisonner c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiseul* a bien de l'esprit.

LETTRE CCLXXIX.

AU MÊME.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiseul* est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et sur-tout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de *Luc*; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi d'Espagne, s'il fait la paix; moi, *Jodelet*, je ne vais point sur les brisées de sa Majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Lon-

dres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais,
1759. dans l'occasion faire passer au ministre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* ne me prend pas pour un *altè succinctus* qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes chevaliers jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de *Pierre le grand*. Le Pruth, *Catherine* orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, feront une diversion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et la Chevalerie pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du *Resnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit Pope et le Tout est bien qu'en prose; et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu?

est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

1759.

LETTRE CCLXXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

Je ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent dumoins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient ma reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles ; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis ; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes

1759. qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne sais si le goût n'est point changé, comme tout le reste, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni sur terre, ni sur mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant: Madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites, et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg fesant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du *Resnel*; car, puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de *Pope* en vers, il doit en savoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de *Silhouette* n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit; mais il parait qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos.

Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénezet*. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cu noir, sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent. 1759.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix*; mais ce sont-là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou*, si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi *Stanislas*, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoît XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice

1759. dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de *Benoit XIV* et de saint *Benoit*.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiseul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, Madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser, et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CCLXXXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arsenal, l'hermite de Tourney et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît: je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de *Genève* veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier*, supposé qu'il vive encore, ou à frère *Garasse*, ou même à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

1759.

On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'Apparition de frère *Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin

(*) Vamir.

nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer
1759. que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots: *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde*; et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du Pot au lait.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tourney et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux: nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de *Chauvelin*, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi, je suis, sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la monnaie, attendu qu'il

n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie. 1759.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable desſein d'aller en Pologne? Préſentez-lui mes reſpects, et dites-lui que, s'il perſiſte dans cette triſte idée, j'avertirai les houſſards pruſſiens qui le prendront en paſſant. N'a-t-il donc pas aſſez de ſon mérite pour vivre à Paris toujours eſtimé et honoré?

Bona noſce, mon ancien ami.

LETTRE CCLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

MON cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17: *Je vous écrirai plus au long de Dreſde*, et le troiſième jour vous ſavez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter ſur rien, pas même ſur nos flottes, pas même ſur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier*; il va à Verſailles dans toute ſa gloire, et meurt en bâillant. On n'eſt sûr de rien dans ce monde; j'en excepte Tancrède. Vous devez être ſûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, ſi elle a le ſort de *Thibouville*, ce ne ſera pas ſans y avoir bien ſongé. Je me flatte que Spartacus va ſe montrer. Seriez-vous aſſez ange pour faire dire au feſeur de Spartacus que mes chevaliers

1759. n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement, et ont le style moins *dur*. Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde* en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur *Pégase*; on est balotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

LETTRE CCLXXXIII.

AU MÊME.

Aux Délices, 11 de décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne fait pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de *Choiseul*. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine; on la dit imprimée, et très-mal: c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable. Je vous souhaite, et à madame *Scaliger*, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

1759.

LETTRE CCLXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN, AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

1759. Il eſt bien beau à votre excellence de ſonger à des tragédies françaiſes, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phédre*, non pas la *Phédre* de *Racine*, mais *Phédre* le conteur de fables, dit :

Vaces, oportet, Entyche, à negotiis,
Ut liber animus ſentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris eſt comme ce monſieur *Eutychus*; il n'eſt pas en état de ſentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté, ſuccès; il n'a rien de tout cela: il ſiffle tout pour ſe venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'eſpérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambaſſadrice l'avez aſſez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de *Choiſeul* eſt, je crois, à préſent un vrai *Eutychus*; moi, chétif, je ſuis *attriſtato, malinconico, ammalato*. L'hiver me rend de mauvaiſe humeur; il m'ôte le plaiſir de me ruiner en bâtimens. J'eſſuie des banqueroutes. Les miſères publiques pouſſent juſqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monſieur, j'ai reçu une lettre du roi de Pruſſe; j'en ai reçu trois en huit jours.

Je suis comme les gens de l'île des Papegots: l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? *eh oui, pardieu, nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice. 1759.

Je pense que tout le monde est devenu fou: cela ne serait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Espagnac*; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or, il m'écrivait, le 17 de novembre: *Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent*; et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve par-tout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce *Silhouette!* Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de Tout est bien de *Pope* m'a vîte rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur *Pococurante*. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus

1759. aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

LETTRE CCLXXXV.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de cus noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boite de *Pandore*; mais, pendant que tout l'Etat souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. *Bouret* ou par quelque autre contresigneur, la Femme qui a raison, et la Malsemaine dans laquelle *Fréron* répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Ecclésiaste; elle est imprimée au louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur

marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille. 1759.

Sed nil dulcius est benè quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Unde queas alios passim videre palantes.

LETTRE CCLXXXVI.

A M LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

MA dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de *Choiseul*. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi, à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de *Choiseul* lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres, que M. *Pitt* s'est déterminé? M. le duc de *Choiseul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté *Marie-Thérèse*, attend avec empressement. Cependant, si *Luc* pouvait être puni

avant cette heureuſe paix! ſi le chemin de la
1759. Luſace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beck*, quelque *Hadick* pouvait aller viſiter Berlin! Vous voyez, divin ange, que dans la tragédie, je veux toujours que le crime ſoit puni.

On parle d'une grande bataille donnée *le 6* entre *Luc* et l'homme à la toque bénite: on *la* dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent; il n'y a peut-être pas un mot de vrai: nous ne le ſaurons que dans deux jours. Je m'intéreſſe bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink*: Ecrivez vîte cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre ſuccès, il me mande: J'ai frotté les oppreſſeurs du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs, je ſuis le ſeul qui aye de quoi rire; cependant je ne ris point, et cela à cauſe des cus noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri; car *ſempre temo per Pondichéri*. Pour nos chevaliers, ils ſont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux inſultes de ce poliſſon de *Fréron*, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en feſant mes pâques dans ma paroiſſe; je veux me donner ce petit plaiſir en digne ſeigneur châtelain. Et ce M. d'*Eſpagnac!* quel homme! quel grand chambrier! quel minutieux ſeigneur! il ne finira donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome ſauvée ſur votre vaſte théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemneſtre?* ne faut-il rien haſarder?

Mille tendres reſpects à madame *Scaliger*.

LETTRE CCLXXXVII.

FRAGMENT A UN JESUITE.

Du . . . .

S'IL y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, 1759. il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit pas moins estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un *Garasse*.

Ce monde-ci est une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le Journal de Trévoux ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage*? et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre le Port-royal? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

1759.

LETTRE CCLXXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

QUANDO mi capitò la vostra gentile *epistola*, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno; ma sono ricaduto, stò male, e sono pigro, attristato, malinconico; ò tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria, e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Rheni.*

Vi parlerò prima dell' operà rappresentata nella corte di Parma:

> Che quanto per udita io vene parlo,
> Signor miraste, e feste altrui mirarlà.

Il vostro *saggio sopra l'opera* in musica fù il fondamento della riforma del regno de i castrati: il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi si caro, sarà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à *Roland* son malheur; ce contraste naturel d'une joie naive et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente*

bug-

buggerone di Firenze, connaître une autre musique que l'italienne? 1759.

Je compte envoyer incessamment à M. *Albergati* la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français moitié suisse. Je crois, Messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire vòtre salut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. Oh Dio! *ô Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothéque d'un sénateur romain? Yes, good sir, I am free and far more free, than all the citizens of Geneva. *Libertas quæ sera tamen respexit, sed non inermem.* C'est à elle seule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un anglais, et l'esprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Russie: ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajo, ve l'ò detto, è un briccone. *Annibal* et *Brennus* pasèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim*, *vive felix*, and dare to come to us.

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

D.

S.

T.

U.

V.

